

@

CONTES CHINOIS

Traduits par
Jules Halphen

Contes chinois

à partir de :

CONTES CHINOIS

traduits par Jules HALPHEN (1856-1928)

Librairie ancienne Champion, Paris, 1923, 198 pages.

Édition mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
novembre 2011

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Yeh-t'an sui-lu

La Chapelle Chên-pao-tz'eu

Liao Chai Chih-I

Le Poirier magique

Le prêtre taoïste du Mont Lao

Le prêtre de Ch'ang-Ch'ing

Le renard qui marie sa fille

Gracieuse et élégante

Le sortilège magique

Wang-Ch'eng

La peau peinte

L'enfant du marchand

Yeh-shêng

Phénix bleu

Tung-shêng

Ch'êng-Hsien

K'ao Ch'êng-huang

Précieux miroir de l'amour

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

PRÉFACE

@

Si je dédie ces contes, traduits par moi, à la mémoire de mon universellement regretté cousin, ce n'est pas pour ajouter une modeste pierre à son monument déjà surchargé ; c'est parce qu'en les traduisant, il y a quelque vingt ans de cela, je pensais à lui ; j'espérais trouver dans ces textes, presque vierges encore, un libretto d'opéra-comique qui sortît un peu de la phraséologie pseudo-asiatique qui pourrait se passer aussi bien à Montmartre qu'à Toulon.

Une ou deux fois j'ai cru le saisir, notamment dans la *Peinture Murale* et dans *Phénix Bleu* ; mais à bien considérer, ces scénarios auraient mieux convenu au cinéma qu'au théâtre ; toujours est-il que je les publie maintenant et que je les soumetts à la critique des lecteurs, s'il y en a.

Je commence par dire que ces contes ne sont pas *tous* inédits ; les *Histoires étranges composées dans un cabinet de travail*, ont été traduites en partie par Herbert A. Giles, consul à Ningpo, et auteur de l'admirable dictionnaire chinois-anglais dont je me suis toujours servi pour mes travaux et dont j'ai adopté constamment l'orthographe ¹.

Je tiens à affirmer, et ceci excusera les contresens que j'ai peut-être pu commettre, que je n'ai jamais lu ces deux volumes ; je les ai pourtant achetés par reconnaissance ; dédiés à ses enfants, cette dédicace m'inspire des doutes sur la traduction de certaines phrases, sinon libidineuses, du moins non conformes au « maxima debetur... ² ».

¹ Cette orthographe est anglaise, il est donc bien entendu que *ch* se prononce comme notre *tch*, *sh* comme notre *ch*, *u* comme *ou*, *û* comme notre *u*. Il est un autre caractère employé couramment par Giles, et qui est l'*u* bref, ce caractère n'existe guère que dans les maisons, s'il en reste, qui éditent des ouvrages de prosodie latine ; j'ai donc dû le remplacer par *en* ; quelques auteurs le remplacent simplement par une apostrophe.

² Phrase généralement mal interprétée dans la conversation courante et qui signifie : « Si vous tramez quelque chose de louche, méfiez-vous des oreilles des gosses. »

Contes chinois

Je donne donc, ainsi qu'elles sont sorties d'un travail pénible pour moi qui ne suis qu'un apprenti, ces traductions de quelques contes chinois.

Ce qui frappe, au premier abord, c'est le caractère essentiellement bourgeois de ces récits ; ici point de princesses sur des chars de feu, point de cascades d'or, mais de bons rentiers, qui donnent des ordres à leurs bonnes, font ranger avec soin les couverts après dîner, font changer les places à table à l'arrivée d'un nouveau convive, s'occupent du déménagement et du bail illusoire à faire avec un nouveau propriétaire ; tout cela est bourgeois, c'est la vie de province de chez nous. J'ai déjà eu une fois l'occasion de le faire observer, le Chinois est l'être le plus *bourgeois*, le plus familial qui existe ; quand, après avoir traversé les capitales de la Russie, les fleuves, la Sibérie, les déserts, je suis arrivé au lever du jour en Chine, j'ai été émerveillé, non pas tant par la richesse et les couleurs des vêtements et coiffures des femmes, que par le sentiment de me sentir chez moi. La ménagère, aussi bien la Chinoise avec ses pieds mutilés, que la musulmane avec ses souliers à talon central destinés à donner aux passants l'illusion d'une Chinoise, allait au marché appuyée sur sa canne, suivie de sa servante portant le même filet qu'avenue des Ternes ; dans ce filet s'entassaient, après discussions dont le timbre variait du grave au suraigu, des radis roses de la grandeur d'une betterave, des choux de la fraîcheur d'une salade, des cailles, des perdrix, etc... Les enfants carottaient des sous à leur mère pour aller acheter des friandises ou regarder dans la boîte du montreur d'images. Sur le trottoir, en face des grands magasins, succursales de Pékin, s'étaient de petites échoppes, comme entre le Printemps et les Galeries, où se vendaient des dés en plomb, du sulfate de cuivre pour les yeux, des publications plus ou moins légères, et comme chez nous, sous le manteau, des cartes transparentes et des images, très drôles pour un observateur froid, mais en somme d'une libidinosité évidente.

Tout cela ne tire pas à conséquence, c'est une question de milieu. Je me rappelle avoir été à Tunis vers 78 avant l'occupation française et être monté au Dar-el-bey avec quelques colons ; nous avons été voir

Contes chinois

les marionnettes (Kara-Gheuz) ; il n'y avait dans l'assistance guère que des femmes voilées et de tout petits enfants, tous s'amusaient naïvement à des spectacles qui ne seraient pas tolérés au Grand-Guignol et pour cause, question de milieu.

Pour revenir à ces contes, ils sont de trois auteurs ou, du moins, de trois collecteurs ; je n'ai aucun détail sur aucun des trois ; pourtant, d'après le texte, on peut se faire une idée approximative de leur état d'âme. Mais pour cela permettez-moi de donner quelques détails sommaires sur la *religion* (?) des Chinois. Ceux-ci n'ont en somme pas de religion dans le sens où nous autres Européens, quelle que soit notre croyance, la comprenons. En Chine, il n'y a à l'exception du bouddhisme qui est d'ailleurs d'importation étrangère que des *Philosophies* ; c'est le rationalisme pur, mais, petit à petit, corrompu par la superstition et, si j'ose m'exprimer ainsi, par les besoins du culte.

Je ne puis mieux faire que d'emprunter à J.-P. Abel Rémusat quelques lignes de la préface de son édition (1811) de *l'Essai sur la langue et la littérature chinoises* :

« L'opuscule dont je donne ici la traduction est complet malgré sa brièveté. Il appartient à la secte des *Tao-sse*, l'une des trois religions qui sont dominantes à la Chine (*sic*), et qui, suivant les Chinois, sont toutes trois vraies, quoiqu'elles enseignent des dogmes tout à fait différents. Les tao-sse ne sont guère connus en Europe que par les fables ridicules et les pratiques superstitieuses dont leur culte est rempli. C'est à eux que s'adressent en grande partie les reproches d'ignorance, de charlatanisme et de fourberie que nos missionnaires font aux bonzes. Les sectateurs de Fo ou bouddhistes peuvent bien en réclamer une partie ; mais leurs doctrines, nées dans l'Hindoustan, exigent, de la part de ceux qui veulent en sonder les absurdités, une plus grande contention d'esprit et des méditations qui, pour n'avoir d'objet solide, n'en sont pas pour cela plus à la portée de tous les hommes. Les fables des tao-sse conviennent bien mieux à la

Contes chinois

populace chinoise : on peut même croire qu'elles leur auraient assuré la prééminence sur les bouddhistes, si ceux-ci n'avaient eu pour appui, dans l'esprit du peuple, leurs cérémonies imposantes, leurs formules inintelligibles, et les figures monstrueuses dont ils décorent leurs temples : figures où le vulgaire voit tout autre chose que des allégories, et la personnification des attributs divins. Grâce à son genre particulier d'extravagance, chacune de ces sectes a obtenu de grands succès en Chine, où elles partagent la croyance de tout ce qui n'est pas lettré. Celle des tao-sse peut revendiquer en sa faveur de grands titres d'ancienneté, et l'emporter peut-être, sous ce rapport, sur la doctrine des lettrés eux-mêmes. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ces prétentions. Il suffit de rappeler que, quelle que soit son origine, elle fut réformée vers le cinquième siècle avant notre ère, par un personnage qui est encore universellement révééré sous le nom de *Lao-tseu (le vieillard)*. Quant à sa doctrine, elle reconnaît divers ordres d'esprits, une foule de génies tutélaires et de démons, les uns bons, les autres méchants...

Je ne puis résister au plaisir d'emprunter à Abel Rémusat quelques extraits de sa traduction pour donner une idée de la philosophie du Tao :

Suivre la raison, c'est avancer, s'en écarter, c'est reculer.

On suit la raison, quand on ne foule point le sentier de la perversité.

Lorsqu'on a un cœur compatissant pour tous les êtres vivants.

Qu'on est sincère, pieux, bon ami, bon frère.

Qu'on se corrige soi-même, et qu'on s'efforce de convertir les autres.

Quand on est plein de tendresse pour les orphelins, et de commisération pour les veuves.

Quand on sait être compatissant pour le mal d'autrui, se réjouir de son bonheur, aider ses semblables dans leurs

Contes chinois

nécessités, les délivrer de leurs périls, voir le bien qui leur arrive comme obtenu par soi-même, et ressentir les pertes qu'ils éprouvent comme si on les faisait soi-même... Mais ne point honorer ceux qui sont plus âgés que soi, et se révolter contre ceux qu'on devrait servir.

Abuser de la crédulité des simples, injurier ses compagnons, répandre de vains mensonges, et se plaire dans l'imposture ¹.

Être farouche, dur, et sans humanité ; se conduire avec cruauté et barbarie ; ne s'embarrasser ni du juste ni de l'injuste ².

Immoler ceux qui se soumettent et punir de mort ceux qui se rendent à discrétion.

Humilier les hommes honnêtes et déplacer les sages ; déshonorer les orphelins et réduire les veuves aux dernières extrémités.

Se plaire à en imposer et à épouvanter ; railler ou insulter, et vouloir toujours avoir le dessus en tout.

Disperser les épis naissants ou ceux qui sont déjà mûrs.

Couper et tailler sans nécessité.

Briser la maison d'autrui ; prendre ce qui s'y trouve de précieux, lâcher les courants d'eau, et jeter du feu pour incendier les maisons du peuple...

Se servir de poisons pour faire mourir les arbres.

Arracher par la violence ; aimer la rapine et se plaire dans le brigandage. Fonder sa richesse sur ses larcins. S'avancer par le mensonge...

Dire oui de la bouche et non du fond du cœur.

¹ Ces préceptes, archiséculaires, ne seraient-ils pas vrais encore à notre époque.

² Même observation que ci-dessus.

Contes chinois

Souiller les aliments et affamer les hommes.

Faire du mal aux enfants et maltraiter les nouveau-nés.

Mettre du mystère et du mal à tout.

Voilà autant d'actions qui, ainsi que d'autres semblables, méritent d'être punies suivant leur gravité ou leur légèreté.

Tous ces préceptes ne sont-ils pas conformes à la religion universelle quel que soit son titre ¹ ; nous en citons un dernier exemple qui est mot pour mot celui qui figure dans les écritures :

Si l'on a fait une mauvaise action, qu'on se corrige et qu'on se repente, qu'on quitte la mauvaise voie et qu'on pratique la vertu, on ne manquera pas d'obtenir le bonheur. C'est ce qu'on appelle le retour du mal au bien.

N'est-ce pas là mot pour mot : « Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour dix justes. »

Ces quelques citations ont pu montrer la grande pureté initiale des premiers principes de la philosophie taoïste ; malheureusement, comme nous l'avons dit plus haut, tout cela a été perverti par des pratiques de sorcellerie plus en rapport avec la mentalité un peu enfantine des populations des campagnes.

Sans crainte de surcharger encore un peu cette préface déjà trop longue, je me permettrai d'emprunter à la préface de l'éditeur chinois du *Livre des Récompenses et des Peines* un léger extrait, se passant à la même époque que la dernière série des contes et qui, bien que canonique, s'en rapproche beaucoup ².

Autrefois sous la dynastie des *Soung* (de 960 à 1279), il y avait dans la ville de O-meï-hian, de la province de Sse-tchhouan, un homme dont le nom de famille était Wang et le nom personnel Siang. Il avait toujours eu le projet de faire un

¹ Exceptée celle du vieux bon-Dieu.

² Emprunté d'ailleurs toujours au livre de Remusat précité.

Contes chinois

traité de religion ; mais différentes occupations l'en avaient empêché. Un jour il fut saisi d'un mal inattendu, et il expira subitement. On était sur le point de l'enterrer, et sa maison retentissait des cris et des pleurs de ses enfants quand tout à coup on entendit la voix d'un homme qui disait :

— Wang-siang avait conçu le projet d'un livre sur les récompenses et les peines. Il faut qu'un dessein si utile soit mis à exécution. Qu'on le laisse aller, et qu'il soit rendu à la vie.

A l'instant même il fut ressuscité, il vécut depuis jusqu'à 102 ans ¹.

Il est inutile de poursuivre plus loin ces citations ; j'espère qu'elles auront donné suffisamment l'idée de ce qu'était à son origine le *Tao* ou chemin conduisant à la vertu parfaite.

Le bouddhisme est plus spécialement une religion ; le Boudha, issu d'une famille princière, est né au parc de Lumbini, près Kapilavasthu ; il faudrait une étude très longue et trop fastidieuse pour entrer dans les détails de sa génération qui, probablement après, a été attribuée à une vierge ; sa vie a été humaine quoique divine, ses séjours dans la montagne, etc., feraient l'objet d'une bibliothèque entière que je serais incapable de traduire et pour cause. Il est mort humainement et a été incinéré, chose curieuse, par un *brahmane* ² ; celui-ci partagea ses cendres en un nombre de parts que j'ai oublié, qui furent remises à ses disciples ; ultérieurement chacune de ces parts fut divisée en autant de sous-parts que le nombre primitif et qui eurent chacune un monument sacré qui en général existe encore. Je crois qu'il y en avait cent vingt et un, mais je n'ose l'affirmer.

¹ Quoique l'auteur chinois n'ajoute rien sur la composition du *Livre des Récompenses et des Peines*, le sens ne permet pas de douter que Wang-siang n'en soit effectivement l'auteur. (Note de Rémusat.)

² Religion absolument opposée au bouddhisme.

Contes chinois

Le bouddhisme, tel qu'il a été prêché au début, est une religion admirable et pure ; quelques savants (sont-ils allemands ?), trouvant une lacune dans la vie du Christ, d'après les évangiles, supposent qu'il a *pu* aller aux Indes étudier ces doctrines, tout cela est de la fantaisie. Toujours est-il que le bouddhisme primitif fut dénaturé ultérieurement, surtout par ses voyages à travers l'Asie, et devint un paganisme ; nous en avons, dans ces contes, un exemple par la mentalité de la *Peinture murale*.

Le reproche de charlatanisme que Rémusat fait aux bouddhistes a un fond de réalité, mais, en même temps, un caractère tout particulier. Si chez les taoïstes les tours de prestidigitation sont un moyen tangible de propagande, chez les bouddhistes au contraire c'est un moyen mystique ; il leur est en effet interdit sous peine d'excommunication, de faire montre devant des laïcs d'un miracle de pouvoirs surnaturels d'ordre surhumain ; tout un numéro du *Journal Asiatique* (septembre-octobre 1916) est consacré au procès d'un sage qui pour une modeste sébile, en bois de santal il est vrai, avait montré à des profanes son pouvoir magique.

La discussion porte suivant les uns sur le fait qu'il l'a fait par simple vanité, suivant les autres par désir de confondre les brahmanes ; cette histoire un peu longue et fastidieuse rappelle, par certains points, ce qu'on lit dans la Bible sur la compétition entre Aron et les prêtres de Pharaon.

Pour revenir à notre sujet, il semblerait que l'auteur des *Histoires étranges* ait dû être un médecin ; tout d'abord cela expliquerait son scepticisme, ses contes ressortissent à toutes les croyances de l'empire mais aussi certains détails sont très techniques ; je montrai jadis à un de nos premiers chirurgiens ma traduction de *Gracieuse et élégante* ; il prit la peine de la lire et m'affirma que l'opération, même en tenant compte de l'époque, était merveilleusement décrite. Dans *l'Enfant du marchand* l'hystérie est parfaitement étudiée ; de même pour l'épuisement nerveux, parfois mortel, de victimes de femmes trop passionnées.

Contes chinois

Par la lecture seule de ces contes on a pu facilement, si on a été jusqu'au bout, voir les différentes catégories d'êtres surnaturels qui y figurent ; celui qui tient la place principale est le *Hu (renard)*. Est-ce un enchanteur, mâle ou femelle, qui prend à l'occasion la forme animale, ou un animal qui peut se changer en être humain ? Je pencherais plutôt pour la première hypothèse ; nous les voyons, en effet, toujours occuper des logements humains et jamais on ne parle de terriers comme je l'ai dit plus haut ; leur vie est très humaine, ce sont plutôt des bourgeois cossus ; je possède bien une terre-cuite *japonaise* représentant une dame-renard vêtue en paysanne et rentrant dans une meule de foin, mais cette figurine n'est pas du même pays que nos contes.

Les *Devas* appartiennent à une tout autre civilisation (voir *Peinture murale*) ; celles-là ne sont pas des *sorcières*, ce sont des *immortelles*, et d'autre part nous avons vu que les *Hu* sont, dans quelque cas tout au moins, mortels comme des humains.

Dans le même conte nous voyons apparaître un génie cuirassé et tout noir qui joue le rôle de gardiens des déesses et qui pourrait bien être *Bichamon*, le gardien de la porte du nord. Ces personnages appartiennent à la perversion du bouddhisme primitif que j'ai signalée plus haut. Ce sont des êtres de rêve comme le dit si bien le vieux prêtre qui semble avoir devancé Shakespeare : « Mourir, dormir, rêver peut-être. »

La troisième série est du genre purement historique ; elle remonte, je ne dis pas par l'époque où elle a été écrite et que je n'ai pu retrouver, mais par les récits, aux *Sung* du Nord et du Sud, c'est-à-dire au XIII^e siècle ; là, point de sorcellerie, des histoires de meurtre et de pillage ; il y a pourtant des choses encore bien actuelles, la jeune fille (?) internée dans une troupe, mettons de café-concert, et faisant admettre dans son ménage une camarade à titre de concubine qui donne au mari un fils que la femme légitime adopte, tout cela serait, de nos jours, admis sur la scène des théâtres réalistes.

Contes chinois

Je regrette que l'état de ma vue m'empêche de continuer ces traductions, j'ai encore dans ma bibliothèque beaucoup de récits inédits, en France tout au moins ; les uns, comme je l'ai dit dans une note, exigeraient un travail au-dessus de mes modestes facultés de sinologue amateur ; les autres, après inspection superficielle, m'ont paru rentrer dans la catégorie des contes de bonne femme.

Toujours est-il que si un lecteur bénévole veut bien me lire jusqu'au bout il prendra pour la Chine l'affection que je lui porte et se sentira chez lui dans ce pays soi-disant fermé et mystérieux.

Au cours de ce travail, j'ai plusieurs fois cité le livre de Mayers (*The Chinese government*), c'est un travail complet qui a pu changer avec les révolutions et la chute du régime impérial¹, mais qui montre l'identité absolue entre l'administration de l'Empire du Milieu, depuis la plus haute antiquité, et celui de la France, malheureusement encore de nos jours.

Je m'aperçois que j'ai complètement oublié, bien qu'en citant le texte de Rémusat où il est question de trois religions reconnues en Chine, de parler de la troisième, celle que Rémusat lui-même appelle la religion des lettrés. Une fois de plus, la *religion* de Tzeu (généralement appelé Confucius²) n'est pas une religion, c'est un ensemble de préceptes philosophiques et moraux ; mais ici point de corruption de titre primitif comme dans les deux autres. Point de statues d'un paganisme vulgaire ; dans les temples, quelques tablettes portant des inscriptions morales. C'est, par excellence, le culte des ancêtres, la reconnaissance à leurs vertus et la sanctification du foyer héréditaire qui font la base de cette *religion des lettrés*.

Il n'est pas étonnant, après cette définition, que ce culte ne figure point, sauf par accident, dans des contes auxquels il ne pourrait fournir

¹ A l'instant même où j'écrivais ces mots (2 juillet 1917, 16 heures) on annonçait officiellement le rétablissement de l'Empire.

² Le nom complet est Kung Fu Tzeu d'où vient le nom européen ; en Chine on dit simplement Tzeu ; on verra dans le cours de ces contes un héros qui se vante d'appartenir à sa famille.

Contes chinois

aucune matière. Il se superpose, d'ailleurs, assez facilement, par son essence même, à ceux dont nous avons parlé ; il est, en effet, intime, et ne sort point de la maison pour ainsi dire ; les autres sont pour l'extérieur, pour la joie des yeux et, c'est malheureux à dire, pour la distraction des dévots les jours de fête.

@

Yeh-t'an sui-lu
(Recueil de causeries nocturnes)

par Chi-Yüan chü-jên

@

Su Chung-fên

Jadis vivait un nommé Su, connu sous les prénoms habituels de Chung-fên ; il était candidat à l'Académie impériale ¹, et dans le but de poursuivre plus facilement le cours de ses études il se décida un jour à aller habiter la capitale ; pour assurer sa vie matérielle il entra comme répétiteur ² dans la famille du censeur ³ Wang.

La maison de ce dernier était contiguë au jardin de la famille Jân ; bien que située dans le faubourg, auprès de l'enceinte même de la ville et non loin de la place du marché elle se trouvait isolée dans un quartier à peu près désert ; aussi Wang désirait-il faire l'acquisition dans le voisinage d'une petite maison où puissent habiter le répétiteur et ses élèves.

Par hasard, il se trouva dans la rue même une maisonnette vacante ; un écriteau, pendant à la porte, annonçait qu'elle était à vendre et une simple ruelle la séparait de la maison de Wang ; celui-ci, enchanté de trouver si près de chez lui ce dont il avait besoin, transigea facilement à cent *chin* et les actes furent rapidement signés.

On commença par donner de l'air, ce dont l'immeuble abandonné avait un vif besoin, on enleva la poussière et les saletés, peignit les murs en blanc et remit de la gaze aux fenêtres ; tout cela coûta encore bel et bien une vingtaine de *chin*, mais on eût dit après cela une maison

¹ T'ai-hsüeh.

² Hsi-hsi. Littéralement Natte à l'ouest, par opposition à Tung-chu, le maître de l'est, le maître de la maison, l'est étant la place d'honneur.

³ Chi-chien. Litt. chargé des admonestations.

Contes chinois

neuve ; Chung-fên y emménagea de suite avec un élève et un petit domestique ; les élèves de Wang venaient le matin et partaient le soir ; Chung-fên leur donnait des explications et leur faisait comprendre les difficultés ; les relations entre le patron et l'hôte étaient faciles et des plus cordiales.

Un jour quelqu'un vint à dire que la maison passait pour être hantée.

— Je ne crois pas au surnaturel, dit Chung-fên, car il est contraire à la raison ; ce sont là des histoires dont il vaut mieux ne pas parler parce qu'elles faussent le jugement des hommes ; pour ma part, je continuerai à habiter tranquillement sans me laisser troubler par les influences magiques.

Un jour, à l'approche de la nuit, l'élève revenait du marché où il avait été acheter de l'eau-de-vie, lorsqu'il aperçut une vieille femme horriblement voûtée, aux yeux rouges et larmoyants qui sortait, en bas, de la cuisine, et semblait regarder à l'intérieur quelqu'un dont on apercevait la silhouette confuse.

Un autre soir, il entr'aperçut un vieux monsieur portant sur la tête un chapeau bizarre en feutre blanc, aux bords larges et relevés ; il était seul dans le vestibule, et, appuyé contre la balustrade, semblait regarder la lune ; il n'avait certainement pas plus de trois pieds de haut ; l'élève eut une peur horrible et fit du bruit, l'homme disparut mais non sans avoir été aperçu par le petit domestique. Seul, Chung-fên, qui n'avait encore rien vu par lui-même, persistait dans son incrédulité et blâmait les autres de prendre pour des réalités des hallucinations causées par le trouble de leurs esprits crédules.

L'époque des examens triennaux ¹ étant arrivée, Chung-fên, accompagné de son élève, se rendit à l'académie ² pour les examens

¹ Hui-hsiang-shih.

² Kuo-tzeu chiên.

Contes chinois

préliminaires ¹ ; son absence devait durer trois ou quatre jours, après lesquels il quitterait la ville pour rentrer chez lui ; pendant ce temps la garde de la maison était confiée au petit domestique. On était alors dans le septième mois de l'année ² ; les chaleurs de l'été n'avaient pas encore sensiblement diminué ; aussi, le jeune garçon, pour avoir plus d'air, avait-il fait son lit tout contre la porte ; vers minuit, tout en dormant, il perçut un bruit confus qui venait du vestibule ; c'était comme une conversation bruyante, coupée d'éclats de rire, entre un homme et une femme ; se réveillant tout à fait il sentait ses cheveux se hérissier comme les piquants d'un porc-épic ; blotti entre ses draps il percevait encore le bruit et, malgré sa frayeur pour mieux entendre il risqua une seule oreille au dehors des couvertures. Entre lui et les inconnus se trouvait une mince cloison en planche, qui, dénaturant les sons, rendait la conversation peu intelligible, mais des lambeaux de phrases arrivaient de temps à autre formant un sens. Une voix disait :

— Le gruau et l'eau-de-vie sont-ils prêts ?

— Ce n'est pas moi qui m'en suis occupée, dit l'autre voix, la servante en avait le soin, mon père est arrivé à une heure avancée de la nuit et j'ai dû courir après ; par hasard, j'étais sortie avec mes onze sœurs au moment de le mettre à tremper ; la servante est rentrée ouvrant une bouche comme un four et hors d'haleine ; elle était tout sens dessus dessous, je lui ai demandé pourquoi ; j'ai cru comprendre qu'elle était allée au marché acheter des poulets, quand le chien de la famille Sha, des mahométans, chien qui est très féroce, s'est mis à lui courir après ; ce véritable loup-cervier ne voulait pas rester tranquille, il en veut à mes onze sœurs, elles riaient comme des folles sans pouvoir s'arrêter, moi je suis rentrée à la maison, pas tranquille du tout, du reste vous pouvez vérifier si j'ai dit la vérité.

¹ Lu-K'o, examens préliminaires pour le grade de Chü-jên.

² L'année est divisée en mois lunaires. On ajoute à certains intervalles un mois intercalaire de façon à ce que le solstice d'été tombe toujours dans la cinquième lune.

Contes chinois

Alors il entendit toute la société qui se tordait de rire, et une voix de jeune femme, mi-riant mi-fâchée, qui disait :

— Il n'y a rien à faire avec cette servante, elle est folle ; les deux Haxlin vont revenir aux premiers jours, si elle continue à bavarder ainsi, il n'y a qu'à lui reprendre l'argent du pic-nic et à la renvoyer.

Après cela il entendit le son d'une réponse, puis des voix aiguës comme celles des martinets quand ils volent en troupe, puis plus rien. Et, de fait, avec la cinquième veille (entre trois et cinq heures du matin) le calme redevint complet ; le pauvre garçon qui se tenait tout recroquevillé dans ses draps commença à se redresser, son corps ruisselant d'une sueur froide, il ne pensa pas à refermer l'œil et dès qu'il vit du monde il raconta à tous son aventure. Les élèves de Wang, jeunes gens aventureux, sentirent à ce récit leur curiosité excitée, ils allèrent trouver le censeur et lui représentèrent que M^e Su ¹ étant allé à la ville, la maison n'était plus gardée que par un petit domestique, et qu'il serait peut-être bon, qu'ils y restassent provisoirement pendant la nuit afin d'assurer la sécurité de ce pavillon. L'autorisation qu'ils demandaient leur ayant été accordée, tout joyeux ils préparèrent des provisions et allèrent s'installer ; pendant la première moitié de la nuit ils festoyèrent gaiement, puis finirent par s'étendre et par dormir tout habillés jusqu'au jour, sans avoir entendu rien d'extraordinaire ; il en fut de même le lendemain. Su revint alors de la ville et les jeunes gens déménagèrent ; naturellement on causa de l'étrange aventure et, tout en ne tournant pas la chose en dérision, Su maintint sa première affirmation qu'il ne saurait croire au surnaturel.

Deux jours se passèrent sans incident ; la troisième nuit après son retour Chung-fên se sentant incommodé par la chaleur se leva et s'assit à la tête de son lit pour être plus près de la fenêtre ; il aperçut alors confusément, à travers la gaze de l'ouverture, un être humain qui

¹ Hsien-shêng. Litt. avant vivre.

Contes chinois

marchait en traînant ses sandales sur le pavé de la cour intérieure ; sa première idée fut que ce devait être l'élève ou le domestique qui n'était pas encore couché et prenait le frais ; cependant cela lui parut peu probable après réflexion.

L'être mystérieux s'approchait à pas lents du côté de l'escalier et semblait hésitant ; il était bien éclairé par la lune et paraissait avoir une perruque sur la tête. Tout cela était bien étrange. Su se rapprocha alors de la fenêtre pour voir plus nettement ; il distingua alors une dame vêtue d'habits de soie légère ; elle était chaussée de hautes sandales, son port était plein de grâce, elle était belle à faire perdre la raison ; il ne la quittait pas des yeux, tournant la tête en tous sens pour suivre ses mouvements, sa vue se troublait, ses idées s'obscurcissaient ; à la fois plein de crainte et de désir, il sentait qu'il y avait là quelque chose de surnaturel, mais il sentait aussi qu'il ne pouvait résister à la séduction. La femme alors se tourna vers la fenêtre et dit en riant :

— Pourquoi vous être arraché à vos livres et vous contourner ainsi le long du mur comme une plante grimpante, ce n'est pas bien de la part d'un homme d'épier ainsi une jeune fille non mariée.

— Ne voyons-nous pas l'abeille ou le papillon fascinés et attirés par le parfum des fleurs sans que personne ait l'idée de les taxer de folie ou d'impudence. J'ai d'ailleurs entendu parler de vous ; à plusieurs reprises vous avez tourmenté mon élève et mon serviteur, maintenant je voudrais pouvoir vous voir de plus près, pourquoi n'entreriez-vous pas un instant dans l'humble demeure d'un galant homme, je voudrais vous contempler à loisir, dussé-je en mourir ; répondez-moi de grâce favorablement.

Pour toute réponse la femme se mit à rire avec une jolie moue et entra à pas lents dans la chambre. L'intelligence jaillissait de ses yeux, tout en elle respirait le charme et la séduction. Su, follement épris, pensait

Contes chinois

en lui-même que jamais Nan-Wei ¹ n'avait pu être plus divinement belle ; il l'invita alors à s'asseoir sur le bord du lit, prépara un mélange de glace et d'eau et lui offrit également une tranche de pastèque. La jeune fille portait une guimpe couleur de lotus qui l'enveloppait, plutôt qu'elle ne l'habillait, comme une légère brume qui flotte sur des fleurs, sa chair, ferme comme le jade, transparaissait à travers la légère étoffe ; le bas du corps, drapé dans une jupe de mousseline verte, se laissait également deviner délicat et exquis. Su monta la mèche de la lampe pour mieux contempler tous ces trésors ; il s'aperçut ainsi qu'elle avait les pieds nus dans ses sandales rouges. Su, qui ne tenait pas en place et qui cherchait un moyen d'entamer la conversation, fit assez sottement la remarque qu'autrefois les servantes allaient pieds nus, pourquoi une personne aussi élégante avait-elle adopté cet usage un peu humiliant.

— Quand on a des pieds éclatants de blancheur comme ceux-ci, lui répondit-elle en riant aux éclats, on n'a pas besoin de mettre des bas pour avoir des jambes comme un corbeau. Autrefois les jolies femmes ne comprimaient pas encore leurs pieds, moi je fais comme on faisait autrefois, et vous n'avez pas souvent vu des pieds comme les miens.

Pour mieux s'en rendre compte Chung-fên saisit en riant le pied qu'on lui tendait, il l'examina avec soin : le pied, la cheville, la jambe, tout était exquis de forme, ses doigts se promenaient en une caresse sensuelle et prolongée ; de toute cette femme se dégageait un parfum étrange qui le grisait ; aussi, complètement fou, il se redressa soudain et l'enlaça sans qu'elle fit de résistance. Toute la nuit se passa en amoureux ébats ; mais au premier chant du coq elle partit et ne revint pas avant la nuit close.

Elle lui raconta que sa famille dont le nom était Hua (fleur) était originaire de Lung-hsi ² mais avait émigré deux générations avant la

¹ Beauté célèbre.

² Ancien nom de la région occidentale du Shensi.

Contes chinois

sienne pour venir s'établir dans la préfecture impériale (Shun-t'ien Fu, territoire de Pékin). Leur maison se trouvait derrière le jardin de la famille Jân ; elle avait toujours habité avec toute sa famille ; mais elle était prédestinée à Su et son union avec lui était écrite là-haut de tout temps.

— Évidemment, répondit Chung-fên, notre rencontre n'est pas l'effet du hasard, c'est la Providence qui nous a réunis et nous portions en nous notre mutuel amour dès que nous avons été conçus ; toutes choses tendent ainsi à un but prédestiné qui suit leur naissance et leur développement ; il y a longtemps que j'ai examiné et étudié cette doctrine, mais dites-moi franchement et sincèrement : êtes-vous un Hu ou un Kuei ¹ ?

La femme se mit à rire et dit :

— Je suis un Hsien-tzeu ² ; maintenant que je sois un Hu ou un Kuei, qu'est-ce que je puis y faire ?

— Vous ne me comprenez pas, reprit Chung-fên, j'ai lu dans un livre (Shan-shu) la définition suivante des êtres surnaturels : Ils ne meurent pas, ne mangent pas et sont d'essence divine (Shên) ; or je vous ai vue manger et boire comme le commun des mortels, et ne même pas vous abstenir des mets ou boissons interdits aux prêtres, comment accordez-vous cela avec votre qualité de Hsien-tzeu ?

La femme sourit et dit :

— Les hommes formulent des jugements essentiellement humains et les maintiennent ensuite sans vouloir en démordre ; votre livre est stupide, et vous croyez ce qui y est écrit ; quand vous lisez vous croyez sans vous donner la peine d'examiner ou de débrouiller ce qui est embrouillé et

¹ On a eu déjà, par la préface, une idée de ce qu'est le Hu ; le Kuei, au contraire du Hu, est un être purement spirituel que ce soit un génie infernal ou simplement un esprit qui revient sur terre.

² Le Hsien est encore une autre variété d'êtres surnaturels, tantôt une sorte de demi-dieu, tantôt un farfadet, une fée, etc...

Contes chinois

avez-vous seulement lu tout ce qu'on a écrit au sujet des génies et des êtres divins ? Vous auriez vu bien d'autres choses ; ici les Hsien se nourrissent uniquement de foies de dragons (Lung) et de viande séchée de licorne femelle (Liu) ; ils ne boivent que le nectar (Yu-li) et l'or potable (Chin-chiang) ; là leur nourriture consiste en poires d'arbres âgés de mille ans, en racines de lotus cent fois séculaires, en moelle de phénix, en poires unies ensemble (Chiao-li), en jujubes de feu (Huo-ts'ao) ; ils boivent le suc des nuages dans des coupes en jade rouge ; tout cela est écrit, tout cela est tout au long de chaque page du livre ; vous voyez aussi qu'ils ne peuvent plier leurs doigts, etc... ; à quoi bon parler encore, vous admettez le fait qu'ils ne boivent ni ne mangent et vous en concluez, d'après votre livre, qu'ils sont de ce fait d'essence divine. Mais pourquoi les vers à soie mangent-ils et ne boivent-ils pas et à la fin du printemps se raidissent avant de filer leur cocon, tandis que la cigale boit, ne mange pas et meurt desséchée à la fin de l'automne ; pourquoi les éphémères (Fou-yu), nés le matin, meurent-ils le soir, sans avoir ni bu ni mangé dans leur courte vie. Si donc il n'est pas nécessaire que les Hsien ne mangent pas parce qu'ils sont divins, il ne s'ensuit pas qu'ils doivent être divins s'ils ne mangent pas.

A ce discours Chung-fên ne trouva rien à répondre ; il se contenta, tout en caressant doucement l'épaule de la jeune femme, de lui dire :

— Votre bouche éloquente, chère amie, a définitivement réglé ce point, et je n'oserai plus soulever la moindre objection à ce sujet ; mais puis donc que vous avez droit à ce titre de Hsien-tzeu, vous devez en avoir les prérogatives ; or j'ai lu que les Hsien connaissaient à l'avance les événements qui devaient se produire ; je suis, vous le savez, candidat aux examens du second degré (K'o), ne voyez-vous pas mon nom sur la liste des premiers ?

Contes chinois

La femme lui répondit :

— Votre énergie n'est pas proportionnée à votre ambition ; vous vous laissez entraîner par vos amis et vos camarades, de préférence par les plus légers et les plus futiles ; vous consacrez toutes les ressources de votre intelligence à la moquerie et au persiflage ; il y a peu à gagner dans ce jeu dangereux. Puisque vous avez fait appel à ma science, je ne veux pas ne vous dire que ce qui est agréable et vous cacher ce qui est pénible ; pourquoi refuser d'écouter les conseils de celui qui est assez intelligent pour les comprendre, pourquoi avoir honte de dire sans déguisement des choses mûrement réfléchies ? Craignez donc de n'appliquer la finesse et la vivacité de votre esprit à la seule satisfaction de vos plaisirs, craignez de vous faire la réputation bien établie d'un beau parleur à la faconde intarissable : elle ne saurait qu'être funeste à la réalisation de vos rêves de gloire et d'honneur. Ce n'est pas par le bavardage incoercible qu'on acquiert la réputation d'un homme vraiment remarquable. Ainsi donc pour l'examen qui vient n'ayez point d'espoir mais, si vous prenez la ferme résolution de corriger vos travers, vous pouvez encore espérer atteindre dans l'avenir la récompense de votre travail ; si, au contraire, vous persistez dans la voie où vous êtes, il faut vous attendre à la misère, la faim, à la mort.

Chung-fên avait écouté, sa figure décomposée montrait assez le bouleversement de ses esprits. Il salua et dit simplement :

— Vos paroles, chère amie, ont pénétré jusqu'au plus profond de mon âme ; elles y sont gravées et point n'est besoin, pour m'en souvenir, de porter à ma ceinture une corde d'arc ¹.

¹ Allusion à un personnage historique qui portait à sa ceinture une pièce de cuir mou pour se souvenir de corriger la rigidité de son caractère (R. P. Couvreur, page 1007) ; (M. A., page 125). « Toung ngan iu était un caractère lent et négligent, il portait une corde d'arc à la ceinture pour l'engager à se stimuler. »

Contes chinois

Là-dessus la jeune femme partit et pendant plusieurs jours il ne la vit point paraître.

L'examen arriva ; Chung-fên fit une composition pleine de recherches, ses camarades lui affirmèrent qu'il ne pouvait pas être classé plus bas que le cinquième rang ; la liste fut enfin affichée, son nom n'y figurait pas, il était refusé ¹. Ce jour-là la jeune femme revint, elle le trouva les yeux rouges avec encore au coin des larmes prêtes à jaillir ; elle lui prodigua des consolations, mais aussi elle lui renouvela ses sages avis. Le lendemain, suivant l'usage traditionnel, les candidats malheureux se réunissaient pour se consoler de leur échec en buvant ; Chung-fên fit comme les autres et prit une large part aux libations, aussi en rentrant le soir était-il complètement gris ; dans son ivresse il avait perdu tout respect de ce qui était le plus sacré, il chantait en les travestissant les préceptes les plus élevés de Boudha ; la femme l'attendait dans sa chambre ; d'une voix grave et triste, elle lui dit :

— Pourquoi tourner en ridicule les paroles du divin sage, votre crime est plus grand que vous ne pensez ; malheureux, vous êtes comme une vessie gonflée qui, sous une apparence volumineuse, ne renferme rien de solide à l'intérieur. Le proverbe dit qu'on aura beau employer de la chaux, on n'arrivera pas à bien blanchir un mur construit en fumier. Il s'applique bien à vous et pourquoi m'attacherais-je encore à votre triste personne.

Furieuse elle se dirigea vers la porte, Chung-fên aurait voulu disparaître sous terre, il s'agenouilla et saisit le bas de sa jupe, mais dégageant vivement son vêtement elle partit et depuis ne revint jamais.

Chung-fên vécut assez longtemps dans une retraite absolue, mais, peu à peu, il recommença à sortir et à se mêler à la foule des étudiants ; son aspect frappa ceux qui le virent, dans ses vêtements

¹ Lo Sun-shan. Litt. classé après Sun-shan, allusion à un personnage nommé Sun-shan qui avait été classé le dernier ; un autre candidat lui ayant demandé : « Et moi où suis-je classé sur la liste ? » Il lui répondit : « Au-delà du mont Shan sun. »

Contes chinois

trop larges il apparaissait diaphane comme une aile de cigale, on eût dit qu'il ne pesait plus rien.

Plusieurs années plus tard les élèves de Wang, en entrant un jour dans la grande salle du collège, au moment où l'on examinait un candidat, reconnurent Chung-fên balbutiant, incapable de dire un mot raisonnable, il ne put avoir même un point, sa pensée, perpétuellement hantée par le souvenir de la jeune femme ne pouvait se fixer, il ne pouvait plus ni lire ni étudier.

Une année de misère s'écoula encore ; enfin, miné par la maladie, il s'éteignit à Pékin et fut enseveli dans le cimetière des étrangers. Jusqu'à ce jour aucun monument n'orne encore sa tombe.

Cette histoire m'a été contée par Li Kao-yu qui, camarade d'enfance de Chung-fên, était le confident de ses affaires intimes. Il a voulu faire une enquête personnelle au sujet de cette aventure, mais la femme était naturellement introuvable et les principaux témoins avaient suivi le censeur nommé à un autre poste dans le Kiang-nan (Anhui et Kiangsu).

@

Hung Ku-niang La demoiselle rouge

Dans la capitale les logements sont amoncelés les uns sur les autres, il n'est pas rare de voir cinquante familles habiter un même pâté de maisons ; il y en a en haut, il y en a en bas, sur la façade et sur le fond ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que, dans un appartement, se terre, pour ainsi dire, une famille de Hu. C'est ainsi que dans le quartier nord-est de la ville intérieure, un appartement situé exactement à l'extrémité de l'angle, était occupé par un Hu ; il y vivait sous la forme d'une jeune fille vêtue en tout temps d'une veste rouge et d'une jupe couleur de martin-pêcheur ; elle paraissait avoir de seize à dix-huit ans ; sa beauté et son élégance défiaient toute

Contes chinois

comparaison. Les soldats de garde aux remparts la voyaient souvent ; mais tous, sachant qu'elle n'appartenait pas à la race humaine, l'évitaient avec soin, craignant les enchantements séducteurs qui font perdre la raison ; à cause de son costume, ils la désignaient tous sous le nom de Hung Ku-niang (la demoiselle rouge).

Dans la même maison, habitait un jeune homme tant soit peu écervelé ; une belle nuit, il rentrait de chez des amis et était un peu gris ; il fut pris d'un désir fou de voir la jeune femme de plus près et comme il entendait parler dans l'appartement, il entra :

— Ne soyez pas fou, lui dit-elle, mais écoutez-moi, je souffre d'intolérables douleurs dans la tête, et mes lèvres enflent d'une façon inquiétante, je sais que mon état est grave, je dois prier et me repentir de mes fautes ; écoutez-moi plein d'une crainte salutaire au lieu de vous livrer à des plaisanteries qui ne sont pas de mise.

Entre autre chose elle raconta l'aventure suivante :

« Il y avait jadis à Pékin un lieutenant de police ¹ dont l'aspect seul inspirait l'effroi ; il pouvait avoir soixante ans environ. Une fois qu'il était de service de nuit au palais ² dans la ville impériale, il était assis tout seul dans sa chambre de garde et pensait qu'il boirait volontiers un verre d'eau-de-vie. La seconde veille (de neuf heures à onze heures du soir) venait de finir lorsqu'il crut entendre le son d'un doigt qui cognait à sa porte ; il demanda qui était là, mais, ne recevant pas de réponse, il alla ouvrir et regarda à l'extérieur ; il vit alors une belle et gracieuse personne de seize ans environ ; toutes les couleurs se jouaient dans son riche costume qui permettait mal d'examiner sa forme et ses traits, on était tout ébloui. Derrière elle venaient deux couples de servantes aux cheveux

¹ Pu chün ch'iao.

² Chih-su.

Contes chinois

relevés en chignon ¹ qui portaient, avec déférence, des vases à couvercles ². Ce groupe étrange était éclairé par la lune ; le lieutenant de police, habituellement brave, fut un peu effrayé, ne doutant pas qu'il eût affaire à une Hu.

— Que faites-vous à cette heure avancée dans la ville impériale ? lui dit-il néanmoins.

— Mon nom, lui dit-elle est Hsing san de la famille Hung, j'ai su que votre seigneurie désirait de l'eau-de-vie, et j'ai pris la liberté de venir respectueusement lui apporter de chez moi quelques rafraîchissements.

Le lieutenant accepta l'offre avec joie et l'invita à entrer, la conduisant par la main, les servantes apportèrent à leur suite l'eau-de-vie et les petits plats succulents dont il ne se fit pas faute de profiter ; aussi fut-il bientôt un peu gris ; très gai et très excité, il fit alors à la jeune fille des propositions qu'elle repoussa en lui disant :

— Pensez que je suis une Hu ; séduire et fasciner les humains telle est notre vie à nous qui ne sommes pas des humains ; pensez aussi que vous êtes vieux, fatigué et souffrant, pourquoi alors me faire des propositions inutiles ; je suis attachée à vous parce qu'autrefois vous m'avez rendu un service inestimable.

Le lieutenant, très intrigué, avait beau chercher dans sa mémoire, il ne voyait pas à quoi elle pouvait faire allusion.

— Avez-vous donc oublié que vous avez racheté ma vie au Kiosque des pins ³ ?

Il se ressouvint alors et ils causèrent longuement ; ses désirs furent longs à éteindre mais il finit par considérer San comme

¹ Huan.

² Ho.

³ Sung-ting.

Contes chinois

une fille adoptive et à l'aimer paternellement. Chaque fois qu'il était de service de nuit, et ce service l'appelait souvent de côtés très différents, il arrivait seul ; s'appuyant sur sa canne à l'angle du pâté de maisons au-dessous de l'appartement, il disait :

— J'aimerais bien que mademoiselle San vînt me tenir compagnie, je suis de service ce soir.

Et la nuit venue, San arrivait effectivement, suivie de ses servantes qui portaient des plats et dressaient en quelques instants un couvert gracieux et bien servi ; la nuit se passait à boire, manger et causer à cœur joie. Le lieutenant avait-il un désir, avant qu'il ne l'eût exprimé, San l'avait deviné et se hâtait de le satisfaire sans jamais se tromper. De son côté, le lieutenant lui fit don d'un bracelet de jade qu'elle reçut avec les remerciements et les saluts d'usage ; c'était un objet ancien pieusement conservé dans la famille de générations en générations.

Au cours de leurs longues et amicales causeries, le lieutenant se plaignit un jour de la dureté du métier qui le forçait, lui, un vieillard aux cheveux blancs, à affronter, de jour comme de nuit, les brouillards et les frimas ; il ne saurait résister longtemps à cette vie et l'idée de l'avenir qui lui était réservé lui fit verser quelques larmes.

— Ne vous affligez pas, lui dit San, je vois dans l'avenir que mon père a encore trente années à vivre et sans maladies.

Elle lui donna un charme capable de prolonger l'existence ; il n'était pas en son pouvoir de rajeunir le corps mais seulement de le maintenir dans l'état actuel en s'en lavant chaque nuit quatre ou cinq fois le visage.

Un jour, le lieutenant dut marier son jeune fils, il était tout triste de n'avoir chez lui ni plats ni vaisselle pour recevoir ses invités, il lui fallait louer tout cela au marché.

Contes chinois

— Ne faites pas cela, dit San, un enfant ne doit-il pas obliger son père.

Et au jour fixé tout l'appartement étincelait de l'éclat des ustensiles d'or et d'argent. A cet aspect inattendu, les gens de la maison furent un peu interloqués, le lieutenant leur raconta l'affaire et tous se réjouirent ; mais, aussitôt la cérémonie finie, toute cette argenterie disparut. L'autre fils, qui servait dans la garde, avait entendu l'histoire et en avait retenu que la femme était jolie ; il voulut la voir et se rendit en cachette à l'endroit de la ville impériale où elle devait se trouver ce soir-là, il regarda par une fente de la fenêtre, mais il ne put rien voir ; il entendait bien son père causer avec quelqu'un, il l'entendait rire, boire, mais c'était tout, les personnages étaient invisibles. Une fois, après boire, le lieutenant égara la coupe à libations ¹ ; il s'en aperçut en rentrant chez lui, impossible de la retrouver ; et pourtant elle était absolument indispensable ; c'est encore la jeune femme qui fournit l'argent pour la remplacer et la somme n'était pas peu de chose.

Cette vie dura une dizaine d'années ; un soir, San arriva toute triste ; c'est en sanglotant qu'elle dit :

— Voilà notre liaison finie, il va falloir nous séparer pour toujours.

Écrasé par cette nouvelle, le lieutenant en demanda le motif, mais il ne put obtenir de réponse. A la fin de la cinquième veille, San, étouffée par les pleurs, partit, laissant le lieutenant seul avec sa douleur.

¹ Yü-chia. Le Chia était un vase orné de pierres précieuses et de gravures représentant des céréales ; il servait à offrir des libations sous la dynastie des Yin (1766 à 1122 av. J.-C.) ; il est peu probable que la scène se passe à cette époque, mais il semble que le lieutenant ait égaré un objet rituel qu'il avait en consigne.

Contes chinois

Mais il se fait tard, j'aurais encore quelque chose à vous dire sur les dernières années du lieutenant : demain j'exhumerai pour vous les cendres des morts ¹.

Dès le matin, le jeune homme vint rappeler à sa voisine sa promesse et elle continua en ces termes :

« Peu après le lieutenant fut relevé de son service et dut prendre sa retraite, il en fut affligé et comprit que le départ de San y était bien pour quelque chose. Avant d'être lieutenant de police il avait servi dans une « Bannière » où il avait grade de lieutenant ; à l'époque, où il était dans la fleur de l'âge, il était allé en expédition à Galdan (monastère dans le Thibet ?) ; après une campagne heureuse, la troupe rentrant dans ses foyers fit étape à Sung-ting. Là un camarade avait eu la bonne fortune d'attraper vivant un joli renard noir, il s'apprêtait à le tuer pour en conserver la fourrure ; la pauvre bête regardait notre lieutenant avec des yeux si tristes et gémissait d'une voix si humaine qu'il en fut ému ; moyennant deux onces d'or, il acheta l'animal à son camarade et lui donna la clef des champs. Trente ans se passèrent sur cette affaire complètement oubliée et jamais il n'avait pensé qu'il pût être récompensé de son acte charitable. Après sa retraite, il vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans et mourut sans avoir été malade ; jamais il n'avait pu revoir sa fille adoptive qui avait quitté son logement et était disparue sans laisser de traces.

@

¹ Chi-chin ; litt. saisir l'or, cette expression désigne (à Canton d'après Wells Williams) la cérémonie de l'exhumation et de la translation des cendres. C'est une des difficultés de la traduction de cet auteur que le grand nombre d'idiotismes et d'allusions à d'autres textes dont son style est rempli. Cette difficulté existe beaucoup moins dans le texte plus simple de l'ouvrage suivant, le Liao-chai, et quand elle se présente par hasard, l'édition populaire renferme un commentaire très détaillé qui donne les sources et le sens.

LA CHAPELLE CHÊN-PAO-TZEU

@

A l'est de P'u ¹ vivait un jeune homme du nom de Tu-yang ; beau garçon, aimable et séduisant, il pouvait avoir une vingtaine d'années et n'était pas encore marié. Ceci se passait dans les premières années du règne de l'empereur Yung-chêng (1723 à 1736) ; Yang avait un oncle maternel, qui s'occupait tout particulièrement de lui, et était établi marchand à Hsing-an (préfecture de Shensi) ; déjà passablement avancé en âge, il ne quittait plus lui-même son commerce de toiles, c'était Yang qui se déplaçait pour les affaires et deux fois par an il faisait le voyage du Shensi au Shansi. Au cours d'un de ces voyages, notre jeune homme se trouvait dans le défilé de Pao-hsieh ² et suivait un sentier de montagne escarpé, rocailleux et d'un parcours particulièrement dangereux ; soudain, il vit apparaître un tigre : en un clin d'œil l'animal bondit et enleva le domestique de Yang ; ce dernier, terrifié et affolé, voulut se jeter de côté mais le pied lui manqua et il tomba dans le précipice qui bordait le chemin. Par un hasard providentiel il rencontra dans sa chute un amas de feuilles mortes qui amortit le choc et il s'en tira sans blessures sérieuses. Lorsqu'il fut remis de la première émotion, il leva la tête et chercha à s'orienter, mais il ne pouvait rien distinguer, les sommets de l'escarpement disparaissaient dans les nuages et le soleil était déjà caché par les montagnes ; il se trouvait dans une forêt sombre et touffue, il n'entendait que le bruit d'une source qui roulait rapidement sur les pierres qu'elle entraînait. N'ayant aucun point de repère qui pût le guider dans sa marche, il se résolut à remonter le fil de l'eau ; la nuit était venue et il sentait que les forces allaient lui manquer, lorsqu'il crut apercevoir entre les arbres de la forêt la lueur lointaine d'une lanterne ; sa joie fut grande, il fit un suprême effort, enfin, épuisé, il arriva à une

¹ Dans le Shansi on trouve P'u-chou Fu, préfecture et Pu district dans le département indépendant de Hsi-chou.

² D'après le dictionnaire de Kang-hsi « nom vulgaire du Nan-shan ; défilé du Lung-t'ou ».

Contes chinois

habitation magnifique ; la porte d'entrée eût facilement donné passage à quatre chevaux de front ; sur le côté de cette porte monumentale se trouvait une petite pièce brillamment éclairée à l'intérieur. Il frappa et vit sortir un vieillard à longue barbe qui parut stupéfait de voir quelqu'un et lui demanda comment il était arrivé jusque là. Yang lui raconta la suite de ses événements, le vieillard tressauta et dit :

— Mais alors vous êtes Monsieur Tu-yang.

Yang, encore plus étonné, répondit :

— Oui, c'est moi-même, mais comment me connaissez-vous ?

— Il y a bien longtemps que mon maître vous attend ! reposez-vous un instant dans cette pièce pendant que je cours annoncer votre arrivée.

Il appela, une vieille servante vint le remplacer et il partit en courant. Peu de temps après survint un petit domestique portant à la main une lanterne de bambou tendue de gaze rouge ; il semblait hors d'haleine à force d'avoir couru et dit rapidement :

— Le maître vous attend et vous prie de venir auprès de lui.

Yang le suivit, ils franchirent la porte laquée de rouge, renforcée de clous massifs à têtes rondes et aux lourds marteaux de bronze ornés de têtes d'animaux ; on eût cru pénétrer dans quelque palais du domaine impérial ; puis ce fut une enfilade de cours successives et de salles aux murs sculptés d'une hauteur prodigieuse portant des plafonds aux poutres ouvragées reposant sur des colonnes rouges ; partout des serviteurs de tous âges allaient et venaient en file ininterrompue ; tous regardaient curieusement ce visiteur inattendu ; autour de lui c'était comme une haie et toutes ces figures fardées et peintes semblaient le détailler en échangeant à voix basse des réflexions entrecoupées de rires furtifs. Yang se sentait rougir sous les regards de cette foule qui se pressait comme sur une place de marché. Sa stupéfaction fut plus grande encore lorsqu'il arriva à une salle de bain ; là, un jeune garçon l'invita à prendre le bain qui était tout préparé ; lorsqu'il eut terminé on lui apporta des vêtements neufs, de la coiffure à la chaussure tout était

Contes chinois

nouveau ; puis il suivit encore son guide et pénétra enfin dans une vaste salle, le maître du logis le salua et l'invita à gravir les marches de l'estrade sur laquelle il se tenait ; tandis qu'ils échangeaient les politesses habituelles, Yang put examiner son hôte ; c'était un homme d'une quarantaine d'années en apparence, sa figure était rouge, sa barbe longue, ses vêtements de toutes couleurs étaient d'une coupe bien antérieure à celle en usage sous la dynastie actuelle, Yang n'était pas très rassuré ; le maître, s'inclinant avec respect, lui dit :

— Votre union avec ma fille était prédestinée, Monsieur, le moment est venu d'accomplir ce qui était écrit là-haut, j'espère que vous ne vous y refuserez pas.

Yang avait bien entendu, mais il était tellement abasourdi qu'il ne trouvait à répondre ; il se contenta de saluer à plusieurs reprises, ce qui pouvait passer pour un acquiescement, et ce fut tout. Le maître donna aussitôt l'ordre d'accomplir le cérémonial réglementaire ; on disposa la salle envahie par des nuées de filles de service ; la musique des Shêng ¹ et des Hsiao ² retentit bruyante ; le cortège alla chercher la jeune fille dans ses appartements privés ; on ne voyait pas sa figure mais ses vêtements chatoyaient et, à sa ceinture, les pierreries tintinnabulaient gaiement ; au milieu de la pièce était disposée une natte rouge ³ sur laquelle on les unit suivant les rites ; le parfum du musc et des orchidées grisait Yang et paralysait ses facultés ; enfin, ils purent se retirer dans leurs appartements pour boire la coupe nuptiale ⁴. Alors seulement il put contempler sa femme et fut émerveillé ; ses traits, son teint, tout en elle était idéal ; on eût dit, à voir sa figure, la neige dans la brume rose d'une matinée d'hiver ; on était frappé par sa beauté comme par ces flèches ailées que la légende

¹ Shêng, sorte de petit orgue portatif où l'on produit le son en aspirant avec la bouche et les notes avec les doigts.

² Hsiao, flûte en bambou brun à cinq trous longue de 1,8 pied.

³ Ch'ü-shu. D'après le dictionnaire ces caractères désignent le tapis de prière de l'empereur dans de certaines cérémonies. Comme nous l'avons dit plus haut le sens de certaines expressions a pu changer suivant l'époque.

⁴ Ho-chin.

Contes chinois

se plaît à faire lancer par d'invisibles génies ; on sentait, qu'une fois qu'on l'avait vue, on devait l'aimer pour l'éternité. Il s'enhardit et lui demanda combien de printemps elle avait déjà vus verdier : « Seize, répondit-elle. » Son nom de famille ? « Ch'ên. » Le grade de son père ? « Il n'a pas encore reçu sa nomination à un poste. »

Au matin du troisième jour, les parents et alliés vinrent, selon l'usage, prendre part au banquet de noce ; il y avait là dix familles paraissant toutes riches et haut placées. Yang se tenait seul, le maître de la maison recevait avec son neveu Fêng-shêng auquel le liait une amitié que rien n'avait pu troubler. Yang avait été averti par sa femme de cette situation.

— Le Seigneur, lui avait-elle dit, n'ayant pas d'héritier mâle désirait s'attacher un fils adoptif ; il eût bien choisi son gendre, mais vous êtes timide et faible, Fêng au contraire est d'un tempérament bouillant et même emporté, il est bon mais d'un abord difficile.

Yang s'était incliné devant cette décision, mais ne l'avait pu supporter sans chagrin.

Il y avait un mois entier déjà que le mariage avait eu lieu, lorsqu'un jour que toute la famille était réunie, Yang invita Fêng à venir boire dans ses appartements privés ; on était alors au plus fort des chaleurs de l'été. Fêng, un peu gris, se mit à se dévêtir ne gardant que ses vêtements de dessous. Yang, irrité de ce sans-gêne, lui dit sur un ton très vif :

— On se déshabille chez soi le soir en particulier ; même il n'y aurait pas de femmes ici que cette conduite serait inconvenante, mais il vaut mieux se taire, que peut-on faire avec un butor et un fou pareil !

Fêng sentait la colère le gagner petit à petit :

— Voilà bien du bruit pour peu de chose et puis qu'êtes-vous après tout et que seriez-vous sans moi, j'ai eu pitié de vous, sans fortune et sans femme ; c'est moi qui ai fait votre

Contes chinois

mariage, moi qui vous ai pris comme on prend un frêle roseau pour le mettre à l'abri près des grands arbres ; et, maintenant que vous voilà parmi nous, que savez-vous faire, hurler et tempêter après boire ! vous m'injuriez, vous m'insultez, me prenez-vous à la fin pour une *gourde* ¹ !

Yang, arrivé au paroxysme de la colère, saisit le manteau de Fêng et le déchira, puis poursuivit son adversaire en le menaçant d'une tringle en bronze arrachée à un meuble ; Fêng bondit et poussa un rugissement absolument semblable à celui du tigre ; les parents se précipitèrent pour les séparer et, en essayant de les calmer, augmentaient encore le tumulte et la confusion ; enfin, prenant Fêng par les bras, ils réussirent à l'apaiser un peu et à l'emmenner ; mais Yang courut après eux et sur le pas de la porte déversa un flot d'injures et de menaces. Le maître de la maison était pâle comme un mort ; du haut de son estrade il avait entendu et vu une partie de la scène, il appela sa fille auprès de lui et, tout en lui prodiguant de tendres caresses, lui dit :

— Jamais nous ne verrons le ver qui rampe se transformer en une abeille active, jamais, des œufs d'oie sauvage, nous ne verrons sortir un coq. J'avais cru en prenant un gendre pauvre trouver un véritable fils, mais il entre en lutte avec mon fils adoptif et celui-ci ne cédera pas et se vengera ; il faut donc, dans l'intérêt de tous, que Yang s'en aille et cela le plus tôt possible.

La jeune femme baissa la tête et se mit à sangloter sans pouvoir dire un mot. Yang qui avait entendu ces paroles semblait anéanti.

— Pourquoi, Seigneur, prononcer un pareil arrêt et vouloir nous séparer ; Fêng est une véritable brute, il a agi sous l'influence de l'ivresse et abusant de la parenté qui vous lie, il

¹ Sic. P'ao-kua. Le Père Couvreur donne un exemple tiré du Lun-yü (Discours de Confucius, l'un des Quatre livres canoniques) et presque identique à la phrase du texte qu'il traduit par : « Suis-je une calebasse ventrue ? »

Contes chinois

a porté le trouble dans mes appartements particuliers : j'ai beau ne pas être un homme d'action, j'ai le droit de venger l'insulte faite au mari de votre fille, fût-ce les armes à la main sur le champ de bataille.

Le maître lui répondit d'une voix triste :

— Mon neveu occupe cette montagne depuis longtemps avec des hommes aguerris ; vous, qu'auriez-vous à lui opposer, une dizaine d'hommes tout au plus ; moi je suis vieux et usé, même si vous entraîniez à votre suite tout le personnel de la maison, jeunes et vieux, vous ne lui feriez pas peur ; et tel ne serait pas le cas, vous seriez presque seul, réduit à vos propres forces dans la montagne nue ; vos jambes ne vous suffiraient pas, il vous faudrait des ailes pour voler, et vous n'auriez personne pour vous tirer de l'abîme comme à votre arrivée ; croyez-moi, retournez auprès de vos parents ; cela vaut mieux ainsi.

Yang à genoux ne pouvait se relever dans sa douleur intense, sa femme gémissait et pleurait. Le maître appela alors deux servantes qui prirent Yang sous les bras et l'emmenèrent. Bientôt il sentit qu'il quittait la terre et traversait l'espace ; en un clin d'œil, il fut transporté sur une terrasse où les femmes le déposèrent, puis elles se transformèrent en poules faisanes, poussèrent le cri propre à cet animal et disparurent.

Yang comprit que tout était fini ; il inspecta les quatre coins de l'horizon et reconnut l'endroit où il trouvait, c'était la chapelle en ruines de Chên-pao tz'ù ; elle semblait abandonnée et prête à s'écrouler ; il attendit là le jour ; au matin, il vit venir quelques personnes qu'un pieux devoir amenait en ces lieux ; il se joignit discrètement à elles ; la vue des humains et des cérémonies religieuses l'émut profondément ; après les saluts d'usage, il ne put s'empêcher de fondre en larmes. On lui fit charitablement don de quelques provisions qui lui permirent de retourner à Hsing-an où il retrouva son oncle que sa disparition avait plongé dans le deuil. Il dut raconter en détail son aventure que l'oncle

Contes chinois

écouta avec émotion. C'était un homme instruit et de bon conseil, il put donner à son neveu quelques explications pour éclaircir un peu cette affaire mystérieuse :

— Je ne doute pas, dit-il, que le tigre qui a enlevé ton domestique et le terrible Fêng ne soient une seule et même personne ; j'ai entendu parler autrefois de cet être dans le Kuangtung. Mais il est un fait dont je me souviens et que tu as peut-être oublié ; il y a une quinzaine d'années nous nous trouvions un jour au sud de Fêng-hsieu ; je fis la capture d'une jolie poule faisane que je me proposai de faire cuire en arrivant à la ville ; ses cris plaintifs t'émurent, en cachette tu lui donnas la liberté et la fis envoler ; c'est là la prédestination dont on t'a parlé ; ton aventure eût peut-être autrement tourné si notre famille avait conservé son ancienne situation : nos ancêtres étaient de puissants seigneurs, mais que suis-je, hélas, un pauvre homme à peine dans la classe moyenne et qui gagne péniblement sa vie.

L'oncle mourut peu après ; Yang continua encore bon nombre d'années son commerce et réussit à amasser une fortune considérable. Un jour il retourna à l'endroit où il était tombé dans le ravin, longtemps il regarda, espérant toujours voir quelque chose mais il ne vit rien et deux larmes coulèrent sur ses joues. Il fit restaurer le Chên-pao tz'ù, fit un service en l'honneur de l'âme de son serviteur et adressa de ferventes prières à Dieu.

@

Liao Chai Chih-I
Histoires étranges contées dans un cabinet de travail

par P'u Sung-eing (17e siècle)

@

T'ung-jên Yü
Histoire de l'homme à la double pupille

Au temps jadis vivait dans la ville de Chang-an ¹ un homme doué, il est vrai, d'une assez bonne instruction mais d'un caractère léger et insouciant et peu observateur des règles de la bienséance. Croisait-il une femme dans la rue, il se mettait immédiatement à la suivre sans même réfléchir à ce que sa conduite pouvait avoir de scandaleux. Un jour donc, pour préciser, c'était la veille de Ch'ing-ming (terme solaire, correspondant à peu près au 5 avril), notre homme faisait un petit tour à la campagne qui entoure immédiatement la ville, quand il aperçut une élégante voiture ; une tenture de soie rouge, richement brodée, dérobaît aux vues l'intérieur où l'on ne voyait qu'un amoncellement d'étoffes chatoyantes ; il n'en fallait pas plus pour lui inspirer immédiatement le désir de suivre l'équipage. Une servante conduisait l'attelage, le tout était charmant à voir ; petit à petit il se rapprocha et glissa un coup d'œil entre les fentes du rideau ; il découvrit alors, assise à l'intérieur, une ravissante jeune femme de seize ans environ ; sa parure et son fard rehaussaient encore ses charmes naturels, l'émotion lui brouillait la vue et il ne pouvait s'arracher à sa contemplation passionnée ; tantôt suivant, tantôt précédant la voiture, il courut ainsi pendant bon nombre de lieues ² sans s'apercevoir du chemin parcouru. Tout à coup il entendit la jeune femme appeler la

¹ Chang-an. Litt., longue paix. Capitale de l'empire sous la dynastie des T'ang (582 après J.-C.), actuellement département de la préfecture de Hsi-an dans le Shensi.

² Lieue (li) égale 360 pas (pu) ; un pu égale 5 pieds (ch'i) ; la longueur du pied a varié de 20 à 35 centimètres suivant les époques et les régions.

Contes chinois

servante et lui commander de baisser le store à cause du vent, et demandant en même temps où on se trouvait. La servante arrêta la voiture pour baisser le store, et lui, accourant d'un air empressé, se hâta de dire :

— Vous êtes ici à Fu-jung Ch'êng ; madame est sans doute une nouvelle mariée qui rend visite à sa famille ? on voit bien que Madame n'est pas une personne de la campagne.

Mais il n'eut pas le temps de continuer son verbiage et son espionnage, une trombe de poussière s'élevant de la route vint s'abattre sur sa figure ; aveuglé par le sable il se frottait désespérément ; la voiture, le cheval, tout avait disparu pour lui ; un œil surtout lui causait une douleur intense et c'est plein de crainte et de souffrances qu'il regagna sa maison. Là on souleva sa paupière pour essayer de le soulager ; on vit alors comme un petit voile qui recouvrait la partie supérieure de l'œil ; pendant la nuit le mal ne fit qu'empirer, les larmes coulaient sans interruption, la taie s'élargissait et bientôt elle atteignit les dimensions d'une pièce de monnaie, l'œil lui-même paraissait comme tordu ; on eût dit la coquille d'un colimaçon, tous les médicaments furent essayés en vain ; notre homme en était venu à désirer la mort, mais aussi il se repentait de sa vie futile et dérégulée et se réfugia dans la pénitence. Ayant entendu dire qu'une certaine prière ¹ avait opéré des miracles il se mit à la réciter avec acharnement. Il vivait dans la retraite la plus profonde, étranger au monde et à ses affaires personnelles, toute la journée il restait assis, les jambes croisées, égrenant un rosaire ; ainsi pendant une année entière il vivait ayant perdu tout intérêt dans les choses extérieures ; soudain il lui sembla entendre dans son œil droit une petite voix ténue comme le bourdonnement d'une mouche qui disait :

— Il fait noir ici comme dans un pot de laque, ce n'est pas une existence, il y a de quoi mourir.

¹ Sanscrit Sutra, en chinois Ching, la prière dont il s'agit ici est le Kuang-ming Ching.

Contes chinois

Une voix analogue répondit de l'œil gauche :

— Si seulement on pouvait aller faire un petit tour ensemble.

Puis il sentit dans ses narines comme quelque chose qui se tortillait en faisant des efforts comme pour sortir, ce qui lui causa de fortes démangeaisons ; ce quelque chose finit par sortir et fut longtemps absent, puis la sensation inverse se produisit, quelque chose entra dans la narine, puis réintégra l'orbite. De nouveau la voix se fit entendre :

— On voit bien qu'il y a longtemps qu'on ne s'est pas occupé du jardin, le jasmin ¹ est tout desséché, je crains bien qu'il ne soit mort.

Notre homme en temps ordinaire s'occupait beaucoup de son jardin qui était toujours rempli de plantes odorantes et d'arbres de toutes espèces ; chaque jour il arrosait lui-même et dirigeait avec soin l'irrigation ; mais depuis qu'il avait perdu la vue, non seulement il avait renoncé à ces soins, mais ne s'était même jamais informé de ce que devenaient ses plantations ; aussi, en entendant cette voix, appela-t-il sa femme et lui faisant part de ses inquiétudes la chargea d'aller voir par elle-même et de lui rapporter des nouvelles. La femme revint annoncer avec tristesse que tout était fané et flétri. Tout cela était bien étrange ; il y réfléchissait encore, seul dans sa chambre, quand il vit sortir de son nez un petit homme pas plus grand qu'un haricot ; il était tout resplendissant de lumière et sautillait sans cesse ; il franchit la porte et s'éloigna. Notre homme crut avoir été la victime d'une hallucination quand l'étrange personnage revint à ses côtés, s'élança vers le haut de sa figure comme eût fait une guêpe, puis disparut dans sa narine ; deux ou trois jours se passèrent sans que rien de nouveau se produisît : les voix se firent entendre, celle de gauche disait :

— Le chemin par le tunnel est long et tortueux, le voyage aller et retour est bien pénible, si au moins on avait une porte de communication.

¹ Plus exactement *Chloranthus in conspicuus*.

Contes chinois

Celle de droite répondait :

— Malheureusement, il y a entre nous un mur épais en diable.

— Eh bien, reprit la voix de gauche je vais essayer de percer une ouverture, de cette façon nous pourrions nous réunir.

Et notre homme perçut alors très nettement la sensation d'un travail intérieur ; on grattait, on cognait, on déchirait. En relevant alors sa paupière, il s'aperçut qu'il voyait ; en hâte il appela sa femme qui examina son œil avec soin ; la taie était fendue laissant apercevoir l'œil comme l'intérieur d'un fruit mûr ; la nuit se passa et au réveil plus de peaux cornées sur les yeux, elles avaient disparu ; mais, chose étrange, l'un des yeux semblait une sorte de colimaçon, l'autre au contraire avait deux pupilles comme si elles avaient réalisé leur but de venir habiter côte à côte. On ne l'appela plus que l'homme aux deux pupilles ; quoique borgne il avait pourtant ses deux yeux. Inutile de dire qu'à partir de ce moment il renonça entièrement à sa vie déréglée et fut réputé pour l'austérité de ses mœurs.

Il existe une autre version de cette histoire. Un lettré, habitant un village, accompagnait une fois deux de ses amis qui partaient en voyage. Dans le lointain, il aperçoit une jeune femme ; arrêtant son âne, il prit un air conquérant et dit à ses compagnons :

— Parbleu voici une jolie petite femme, si nous lui donnions la chasse.

En riant, ils s'excitent l'un l'autre et les voilà partis, ils rattrapent vite la dame et c'était la propre femme de son fils ; notre malheureux lettré reste stupéfait, la honte lui enlève la parole, ses amis affectent de ne pas le connaître ; il rougit, bégaye et ne sait que leur dire :

— Je vous présente ma belle-fille.

Affectant un air froid et gourmé, ils mouraient de rire intérieurement et il y avait de quoi, quand soudain, par un châtement céleste, il perdit la vue. Il resta assez longtemps dans la retraite à Fu-jung Ch'êng ; quand il perçut un jour une apparition, peut-être était-ce Boudha lui-même,

l'histoire ne le dit pas. La vue lui fut rendue dans les conditions que nous avons racontées plus haut. Cette histoire est incomplète et n'a pas été transmise exactement.

@

La peinture murale

Dans la province du Kuangsi se trouve l'Étang du Grand Dragon ¹. Un jour M. Chu, gradué du second rang ², faisait à deux personnes étrangères à la région les honneurs de ce coin de pays ; ils allaient visiter ensemble un ermitage ³ ; le temple et les salles de méditation étaient à la vérité de dimensions restreintes mais un vieux prêtre bouddhiste ⁴ y avait suspendu sa ceinture (s'y était établi pour vivre dans la retraite). Dès qu'il vit arriver des étrangers il ajusta ses vêtements et sortit à leur rencontre pour les conduire ou plutôt pour les accompagner tandis qu'ils se promèneraient à leur guise. Dans une salle se trouvait une statue en terre représentant Chih-Kung ⁵.

Les murs latéraux étaient décorés d'admirables peintures dont les personnages semblaient vivre ; sur la cloison à l'est, notamment, on voyait une déesse ⁶ qui répandait des fleurs. Ses cheveux pendaient en touffes (T'iao) comme ceux d'un enfant ; sur ses traits s'épanouissait un sourire naissant, sa bouche pareille à une cerise semblait sur le point de parler ; dans ses yeux le regard paraissait seulement un instant immobilisé comme la vague qui va retomber ⁷.

¹ Mêng-lung T'an.

² Hsiao-lien, désignation littéraire des Kü-jên ; titre décerné aux candidats ayant réussi aux examens triennaux (Hiang-she).

³ Lan-jo.

⁴ Lao-sêng.

⁵ Chih-Kung, divinité de l'ordre des génies représenté avec une figure brillante comme un miroir et des séries d'oiseaux aux pieds et aux mains (Note de l'auteur).

⁶ T'ien-nu ; litt. céleste femme, dans la mythologie bouddhique Deva femelle ou Apsara.

⁷ L'écriture idéographique chinoise offre des merveilles difficilement traduisibles dans une langue européenne ; le texte ici porte deux caractères, l'un est regard, l'autre la

Contes chinois

Chu, l'œil fixé sur ce tableau, ne se rendait pas compte du charme surnaturel qui l'envahissait, sa pensée était absente ; il sentait pourtant que son corps flottait comme voituré par un nuage insubstanciel et qu'il s'élevait insensiblement ; bientôt il dépassait le mur, autour de lui il découvrait des enfilades de salles dans un paysage qui n'avait plus rien de terrestre, dans une de ces salles un vieux prêtre expliquait la Loi, avec de nobles gestes de la main émergeant des larges plis de sa manche, tandis que son regard semblait scruter toute l'assistance. Chu, rempli d'un saint effroi, cherchait à se dissimuler autant que possible quand il sentit une main invisible qui paraissait le guider en le tirant par le pan de sa robe ; tournant alors la tête il aperçut dans le lointain la jeune fille aux cheveux tombants qui lui souriait et s'éloignait doucement ; il la suivit, franchissant sur ses pas une sorte de balcon long et sinueux et la vit entrer dans une cellule ; pris d'une crainte confuse il n'osait continuer sa route quand, levant son bouquet, elle lui fit un signe l'invitant à venir ; il n'hésita plus, pressa le pas, et n'entendant aucun bruit dans la cellule, il en franchit le seuil ; sans résistance, la jeune fille se donna entièrement à lui puis elle le quitta en fermant avec soin la porte non sans lui avoir donné, toutefois, l'ordre de rester là sans faire aucun bruit, sans remuer, sans tousser. A la nuit elle revint et pendant deux jours il en fut ainsi régulièrement. Le troisième jour les compagnes de la déesse s'étant mises toutes à sa recherche la trouvèrent dans sa chambre, elle n'eut que le temps de dissimuler Chu et fit bon accueil à ses amies ; en riant elle leur fit part qu'elle mourait d'envie de se voir coiffée comme une femme ; cette idée amusa beaucoup la troupe joyeuse et ce fut à qui prêterait des épingles et des broches ; en quelques instants les touffes furent relevées en un gracieux chignon ; la déesse était toute rougissante dans cette nouvelle parure ; sa confusion augmenta encore quand l'une dit en riant :

vague qui va retomber ; le chinois lettré comprend immédiatement ; nous autres nous avons besoin d'une périphrase pour faire saisir une idée qui frappe immédiatement.

Contes chinois

— Allons mes sœurs, il nous faut partir, son mari ne serait pas content si nous la retenions trop longtemps.

Et la troupe folâtre s'éloigna en faisant mille plaisanteries. Chu, sortant de sa cachette, vit alors son amie transformée ; sur sa tête un nuage de boucles s'enroulait et s'enchevêtrait pour retomber ensuite comme les plumes du phénix ; elle lui parut ainsi mille fois plus séduisante ; aussi, après s'être assuré que les autres étaient parties, fou de désir, il l'étreignit dans ses bras ; mais il n'eut pas le temps de satisfaire sa passion, car soudain le corridor retentit du bruit de mauvais augure de bottes martelant le plancher. Un cliquetis de chaînes emplissait l'air au milieu de la rumeur confuse de discussions animées ; Chu et son amie tressautèrent et se levant en hâte regardèrent furtivement par une fente de la cloison ; ils virent alors un seigneur tout cuirassé d'or, la figure noire comme de la laque qui brandissait de lourdes chaînes ; tout autour de lui s'agitait la troupe des déesses :

— Êtes-vous au complet ? demanda-t-il d'une voix tonnante.

— Nous ne sommes pas au complet, répondirent les femmes.

— Un misérable mortel a dû pénétrer ici, continua-t-il, cherchons-le bien et soyons sans pitié pour lui.

— Sans pitié, répondirent en chœur les femmes,

et tous se mirent à chercher. La pauvre déesse tremblait de tous ses membres, sa figure était livide de peur ; elle fit cacher Chu sous le lit et sortit de la pièce par une fenêtre du côté opposé au corridor. Chu n'osait bouger, retenant sa respiration ; il entendit la porte s'ouvrir, les bottes frappèrent le sol de la pièce, puis le bruit s'éloigna, diminuant rapidement d'intensité, tandis qu'on entendait encore la voix de tonnerre donner ses ordres pour continuer les recherches. Notre homme était bien à l'étroit dans sa cachette ; son horizon était borné à la jonction du mur et du sol formant une fente ; là un grillon dont la voix lui déchirait le tympan, dardait sur lui un œil de feu à l'éclat intolérable ; il se gardait bien de bouger en attendant que son amie vînt

Contes chinois

le délivrer ; mais elle ne vint pas et sans qu'il pût s'en rendre compte il se retrouva dans le temple de Mêng-lung Tan.

Que s'était-il passé pendant son absence ? Ses amis l'ayant subitement perdu de vue en avaient conçu de l'inquiétude ; s'en étant informés auprès du vieux prêtre, celui-ci leur répondit en souriant que, sans doute, il était parti pour écouter expliquer la loi. Mais où cela ? demandèrent-ils. Oh ! pas bien loin ; un peu de temps encore s'écoula sans qu'il revînt ; le prêtre alors cogna du doigt contre le mur en appelant l'absent :

— Vertueux ¹ Chu, où êtes-vous donc parti depuis si longtemps ?

Les amis qui avaient les yeux fixés sur le mur s'aperçurent alors, chose étrange, que le portrait de Chu figurait dans le tableau. Le prêtre, l'oreille tendue, semblait écouter dans le lointain ; il l'appela de nouveau, lui disant qu'on l'attendait depuis longtemps. Soudain toute la peinture murale se brouilla comme sous l'influence d'un tourbillon et Chu se trouva devant eux ; son esprit semblait égaré, l'œil fixe, son corps raidi tremblait sur ses jambes flageolantes ; il fut quelque temps à se remettre, puis il leur fit le récit que nous avons vu plus haut : de son retour il ne se souvenait que d'une chose, c'est que caché sous le lit il avait entendu comme un coup de tonnerre. La peinture était revenue sur le mur, mais alors seulement ils s'aperçurent que la femme aux fleurs avait les cheveux relevés en chignon et non plus retombant en touffes. Chu, l'esprit encore tout bouleversé, se prosterna devant le vieux prêtre et le supplia de parler. Le vieillard sourit et dit :

— La vie de l'homme est faite d'illusions ; qui peut se vanter de posséder une science assez parfaite pour les expliquer !

¹ T'an-yûeh, litt. qui fait la charité aux prêtres, traduction de l'épithète sanscrite Dânapati.

Contes chinois

Chu se releva le cœur triste et angoissé, puis lentement et en silence il partit sans regarder derrière lui.

(Une autre version rapporte ainsi la réponse du prêtre :

— La vie de l'homme est faite d'illusions, mais sachez bien que celui qui a l'esprit libidineux a une vie impure, et qui a une vie impure n'a jamais le cœur en paix. Boudha agit sur les égarés de mille façons diverses pour chercher à les ramener dans la bonne voie ; c'est sur leur cœur qu'il agit. Mon cœur de mère éprouve une immense pitié pour vous si vous ne percevez pas l'enseignement que cachent ces paroles.

Il secoua la tête et disparut dans la montagne.)

@

LE POIRIER MAGIQUE

@

Un villageois avait apporté au marché des poires dont il espérait tirer un bon prix ; elles étaient, en effet, merveilleusement sucrées et d'un parfum délicieux. Un prêtre taoïste aux habits déchirés, au bonnet en lambeaux, s'arrêta devant sa brouette et lui demanda l'aumône ; le paysan lui répondit par des injures, mais le prêtre ne bougeait pas ; l'homme l'accabla de plus belle de ses injures, le prêtre insista :

— Je vois sur ta voiture plus de cent poires, moi, pauvre prêtre mendiant ¹, je te demande de me faire l'aumône d'une seule poire, cela ne fera pas un grand vide dans ton étalage, pourquoi te mettre en colère ; cherche avec soin, mon frère ², tu en trouveras bien une véreuse ou gâtée, donne-la-moi et je m'en irai.

Le paysan obstiné refusa ; mais le bruit de cette discussion fatiguait les voisins et l'un d'eux, pour y mettre fin, sortit une piécette, acheta une poire et la donna au prêtre. Celui-ci se confondit en remerciements puis, se tournant vers la foule, dit :

— Je tiens à vous montrer à tous que pour être prêtre ³ je ne suis ni ingrat, ni avare ; moi aussi j'ai de belles poires, et je vous demande la permission de vous les faire voir. Mais, me direz-vous, puisque tu as de belles poires, pourquoi ne pas nous en faire manger : un peu de patience, vous répondrais-je ; vous voyez ce pépin, je vais le semer et cette graine que je tiens en ma main ce sont des poires dont vous allez tous pouvoir vous rassasier.

Tenant toujours son pépin avec soin, il creusa à l'aide de la bêche qu'il portait sur l'épaule un trou profond de quelques pouces, il y déposa la

¹ Litt. vieille soutane.

² Litt. frère laïc.

³ Litt. pour avoir quitté ma famille.

Contes chinois

graine et le reboucha avec de la terre bien tassée, puis il demanda si quelqu'un pouvait lui procurer de l'eau chaude ; un spectateur complaisant courut en emprunter à une boutique voisine et remit la théière au prêtre qui versa le liquide bouillant sur la terre tassée. Dix mille yeux étaient rivés sur ce point du sol quand ils virent soudain émerger un petit germe crochu qui se redressa, s'allongea et devint un arbre ; les branches s'étendirent couvertes de feuilles, les fleurs apparurent pour se nouer aussitôt et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il y eût là un immense poirier craquant sous le poids des fruits ; le prêtre, grimpant de branche en branche jusqu'à la cime, offrit les poires à tous les assistants. Quand enfin le poirier fut dépouillé, à grands coups de sa bêche il abattit l'arbre et mettant sur l'épaule le tronc garni de ses feuilles, il partit à pas lents et disparut. Notre villageois avait fait comme les autres : oubliant brouette et marchandise il était resté à contempler les faits et gestes du prêtre ; mais quand ce dernier fut parti, il retourna en hâte à son étalage. Plus de poires, et de plus un brancard avait disparu ; en regardant de plus près, il vit qu'il avait été tout fraîchement coupé ; plein de colère, il courut à la recherche de son voleur et en tournant la rue il aperçut au pied d'un mur son brancard qui gisait sur le sol ; il comprit alors que c'était le poirier du prêtre, mais où retrouver celui-ci et comment se venger ; le pis est que tout le marché qui avait vu son avarice au début, éclata de rire à ses dépens.

(L'avarice des campagnards a servi de thème à de nombreux contes, tous à peu près dans le même goût.)

@

LE PRÊTRE TAOISTE DU MONT LAO

@

Dans une ville dont le nom m'échappe habitait un homme de bonne famille et de conduite irréprochable, nommé Wang ; dès son enfance il avait eu un penchant très vif pour les pratiques de la religion taoïste. Ayant appris que dans les monts Lao résidait un fameux sage ¹, il chargea sur son épaule sa boîte de livres et se mit en route. Péniblement il escalada la haute montagne et dans la clairière la plus difficile à atteindre il aperçut un prêtre ² accroupi sur une natte de jonc ; ses cheveux, blancs comme la neige, retombaient sur son cou, et malgré cela sa personne entière dénotait une vigueur et une énergie peu communes. Wang se prosterna devant lui et dit :

— Maître, je viens à toi comme à une source de vérité, daigne m'accepter comme élève.

Le maître lui répondit :

— Je crains que tu ne sois efféminé et paresseux, te sens-tu capable de supporter la peine et la douleur ?

— Je m'en sens capable, répondit-il.

Le maître avait de nombreux disciples, qui arrivèrent tous ensemble le soir. Wang fit avec eux les genuflexions d'usage, puis ils restèrent en contemplation jusqu'au matin. Le sage donna alors à Wang l'ordre de se retirer ; il lui remit une hache et lui enjoignit d'aller avec les autres récolter du bois de chauffage. Wang reçut respectueusement ses instructions et partit ; un mois et plus se passa ainsi ; ses mains et ses pieds, couturés de crevasses, le faisaient atrocement souffrir ; il n'avait plus qu'une idée, celle de revenir chez lui. Il lutta encore, puis enfin n'y tenant plus, un soir il se disposa à la fuite. Il vit alors deux hommes qui s'entretenaient avec le maître ; le jour tirait à sa fin et il n'y avait point

¹ Hsien-jên, génie homme.

² Tao-shih, prêtre taoïste.

Contes chinois

de lanterne ; le maître alors découpa une feuille de papier en forme de miroir et la colla sur le mur ; la lune apparut aussitôt et se reflétant sur le papier répandit une clarté merveilleuse illuminant tout devant elle. Les disciples accoururent tous et s'assirent en cercle. L'un des visiteurs dit alors :

— Voilà une belle nuit pour se divertir.

Et prenant sur la table une coupe d'eau-de-vie, il enjoignit aux disciples de la passer à la ronde et de se griser sans scrupules. Wang se demanda intérieurement comment cette coupe pourrait suffire à tant de gens ; à ce moment il se fit un grand tumulte, chacun exigeait la coupe, chacun voulait boire le premier ; en se l'arrachant des mains, il renversait à chaque fois du liquide et pourtant la coupe circulait toujours et toujours elle était aussi pleine.

Alors un des hôtes s'écria :

— Certes, la lune est bien aimable d'éclairer ainsi notre fête, mais elle nous laisse boire tout seuls ; si nous invitions Chang-O ¹ la belle à venir nous retrouver, quittant pour un instant son palais lunaire.

Aussitôt on vit au milieu du disque de papier apparaître une forme, petite d'abord, mais grandissant vite jusqu'à la taille humaine ; son cou était mince, son buste svelte ; elle dansait en faisant onduler sa robe aux couleurs de l'arc-en-ciel ; soudain elle s'arrêta et d'une voix d'une infinie harmonie elle s'écria :

— Génies, génies me voici ; à votre appel j'ai quitté les profondeurs glacées de mon palais !

puis elle se mit à chanter ; sa voix pure et frêle semblait le son d'une flûte enchantée ; son chant terminé, elle courut autour de la table, sauta dessus d'un bond et disparut. Les trois hommes riaient du rire de l'ivresse et l'un dit :

¹ Chang-O. Femme qui ayant dérobé aux dieux le secret de l'élixir de longue vie fut exilée dans la lune et de plus, suivant d'autres auteurs, changée en grenouille.

Contes chinois

— Tout cela est bel et bien bon, mais elle n'a pas bu avec nous, peut-être craint-elle l'eau-de-vie terrestre, alors qu'elle nous traite dans son palais, je ne crains point l'eau-de-vie lunaire.

Immédiatement la natte se souleva avec les trois hommes et disparut dans la direction de la lune ; peu après on put les voir assis sur la surface de l'astre ; on distinguait nettement leur barbe et leurs sourcils, ils buvaient encore. La lune alors se voila et Wang alla chercher de la lumière ; quand il revint, le prêtre était assis seul sur sa natte, les autres étaient disparus ; sur la table on voyait seulement quelques mets frugaux, et sur le mur le rond de papier terne et sans éclat. Le maître demanda aux disciples s'ils avaient mangé à leur faim et, sur leur réponse affirmative, il les engagea à aller vite dormir, car il faudrait, le lendemain matin, partir de bonne heure pour aller chercher du bois. Wang se retira en cachette et le lendemain, se sentant un peu reposé, décida de tenter encore une nouvelle épreuve. Un autre mois s'écoula, et de nouveau la fatigue fut la plus forte ; jamais le maître n'avait daigné lui enseigner quoi que ce fût, aussi, désireux d'en finir, il alla le trouver et lui dit :

— Ton humble disciple, divin maître, a fait des centaines de lieues dans l'espoir d'obtenir de toi quelques parcelles de ta science magique. Certes, je ne m'attendais pas à ce que tu m'enseignasses le secret de la longue vie ou de l'éternelle jeunesse, mais j'espérais quelque don magique, récompense de mon attachement à la doctrine ; voilà trois mois révolus que je suis auprès de toi, je pars tôt pour aller chercher du bois et je rentre tard accablé de fatigue ; j'ai une famille qui m'attend et à laquelle je manque beaucoup, enfin je ne puis plus supporter ce labeur incessant auquel je ne suis pas habitué.

Le prêtre se mit à rire et dit :

— Souviens-toi que le premier jour je t'ai dit que tu serais incapable de supporter la peine et la douleur, maintenant la

Contes chinois

preuve est faite ; au petit jour tu te mettras en route pour retourner chez toi.

— Maître, reprit Wang, ton disciple pendant nombre de jours a fait pour toi un dur travail manuel, donne-lui en échange un pouvoir magique aussi minime que tu voudras et il partira le cœur plein de reconnaissance.

— Quel pouvoir désires-tu acquérir ? demanda le maître.

— J'ai souvent observé, dit Wang, que lorsque tu te déplaçais, les murs n'étaient point un obstacle pour toi ; donne-moi donc, je te prie, ce pouvoir.

Le prêtre sourit et consentit, puis il lui enseigna le secret. Les incantations terminées, il le plaça face au mur et lui dit :

— Traverse.

Wang, pris de crainte, hésita et resta sur place. De nouveau il lui dit :

— Voyons, essaie, je te garantis que tu ne rencontreras pas d'obstacles.

Il alla jusqu'au mur et s'arrêta.

— Allons un peu de courage, élance-toi la tête la première sans rien craindre.

Wang s'écarta à plusieurs pas du mur, prit son élan et traversa ; les pierres sur son passage s'étaient faites insubstantielles et pourtant, quand il se retourna, il vit derrière lui la paroi haute et solide. Il remercia alors chaudement le prêtre, mais celui-ci lui rappela que son pouvoir dépendait de l'état de son âme ; s'il se laissait aller à quelque vanité humaine, le pouvoir disparaîtrait. Il lui donna alors quelque argent pour ses frais de route et le renvoya.

Revenu dans le sein de sa famille, Wang ne tarit pas en détails plus ou moins exagérés sur son séjour chez les génies. A l'entendre, nul obstacle n'était plus capable de l'arrêter quelque solide qu'il fût. Sa femme n'y croyait guère. Pour la convaincre, il répéta les incantations, s'éloigna à plusieurs pieds du mur, prit son élan et cognant le mur

Contes chinois

solide de toutes ses forces, s'abattit à terre avec une énorme bosse au front, sa femme le releva et se moqua de lui ; malgré sa colère, il se rendit bien compte que ce maudit prêtre en avait fait autant.

Une autre version de l'histoire raconte que Wang vécut quelques temps, après son retour, en fidèle observateur des préceptes ; mais petit à petit, avec l'âge, ses mœurs se relâchèrent ; plus il devenait vieux, plus il devenait arrogant et hâbleur ; il parlait à tous de son pouvoir surnaturel ; enfin un jour, mise en demeure de le faire voir, il voulut marcher dans les airs, enjamba la fenêtre et se tua en tombant.

@

LE PRÊTRE DE CH'ANG-CH'ING

@

A Ch'ang-ch'ing ¹, vivait un prêtre dont le nom m'échappe, mais qui était réputé pour sa grande vertu et la sainteté de sa vie. Bien qu'âgé de 80 ans, il était encore robuste. Un jour pourtant il tomba si malheureusement qu'il ne se releva pas, les autres prêtres accoururent à son secours, le croyant évanoui, mais il avait déjà rendu l'âme. Celle-ci flottait dans les airs et atteignait déjà la frontière du Honan. Un noble seigneur, de très ancienne famille, le faucon au poing, partait à la chasse au lièvre, suivi d'une dizaine de cavaliers ; son cheval fit un brusque écart, le renversant sur le sol où il se tua net. A ce moment précis, passait l'âme du prêtre, elle entra dans ce corps inanimé qui revécut soudain ; aussi quand les gens de sa suite arrivèrent à son secours, ignorant ce qui s'était passé, il ouvrit un œil et dit :

— Comment cela a-t-il pu arriver ?

On le transporta chez lui avec mille précautions, mais à peine eût-il franchi le seuil qu'il se fit blanchir le visage et noircir les sourcils, et comme ses serviteurs empressés autour de lui le regardaient avec stupeur, aussi ému qu'eux, il leur dit :

— Je suis prêtre, comment cela a-t-il pu arriver.

Ses gens crurent qu'il déraisonnait par l'effet de sa chute et attendaient de lui d'autres explications, mais il ne dit plus rien et ferma les yeux. A son repas il ne voulut prendre que du riz sans assaisonnements, repoussant toute nourriture ; la nuit il couchait seul, et ne pouvait supporter l'approche de sa femme légitime ou de ses concubines. Cet état de choses dura plusieurs jours, quant un matin il déclara qu'il voulait un peu marcher. Ce retour à la vie remplit de joie les serviteurs ; comme il était faible et mal assuré sur ses jambes, ce fut à qui l'aiderait et le soutiendrait. Pour le distraire, on lui apporta les

¹ Ch'ang-Ch'ing département dans la préfecture de Chi-nan, province de Shantung.

Contes chinois

livraisons de comptes et le registre des impôts en souffrance depuis longtemps à cause de sa maladie ; il les repoussa et refusa de les examiner ; mais il demanda si quelqu'un connaissait le département de Ch'ang-ch'ing dans la province de Shantung ; tous le connaissaient.

— Eh bien, dit-il, j'ai de sérieuses raisons de croire que les affaires de ce département vont mal, il faut que j'aie moi-même y faire une inspection sérieuse, allez préparer les bagages.

Tous lui firent observer qu'il était à peine convalescent, qu'un pareil voyage serait une imprudence, il ne voulut rien entendre et le lendemain on partit. A Ch'ang-ch'ing, on trouva tout en ordre comme à l'ordinaire, le seigneur demanda un renseignement à quelqu'un du pays, puis on s'engagea dans un chemin qui, finalement, aboutit à un ermitage. Un disciple, voyant arriver des hôtes de distinction, se précipita à leur rencontre, les accueillant avec le respect qui leur était dû. Le seigneur demanda alors où se trouvait le vieux prêtre ; le disciple répondit que le vénéré maître avait depuis longtemps dépouillé son enveloppe terrestre ; il demanda alors où était sa tombe ; on le conduisit alors au cimetière où les ronces recouvraient de petites tombes mal entretenues, personne ne put lui indiquer au juste celle du maître. Alors il demanda ses chevaux pour repartir, mais auparavant il dit aux disciples :

— Votre maître, prêtre austère et sain, a dû laisser quelques reliques personnelles (littéralement mouillées de la sueur de ses mains), il faut les conserver respectueusement et veiller à leur entretien.

Tous le promirent formellement, alors il se mit en route et rentra dans son château, son cœur était comme mort, il restait des journées entières, assis en silence, jamais il ne s'intéressait ni à sa famille ni à ses affaires, et ainsi pendant des mois. Enfin, un jour il se glissa hors du château, arriva au monastère, et s'adressant aux disciples :

— Voici votre maître revenu, leur dit-il.

Contes chinois

Croyant avoir affaire à un fou, ils se regardaient en riant, mais il leur raconta toutes sortes d'histoires, la nouvelle incarnation de son âme dans un autre corps, et ils le crurent. Son ancien lit, ses affaires personnelles, tout avait été conservé précieusement, il reprit alors son existence d'autrefois. Sa famille vint à plusieurs reprises, avec force chevaux et voitures le supplier de revenir, c'est à peine s'il les regarda. Une année se passa, sa femme lui envoyait de somptueux présents, il les renvoya, disant qu'un homme qui porte sur lui un seul vêtement en cotonnade grossière n'a nul besoin de soieries. On renonça à le faire changer d'idées, les gens du pays qui passaient par Ch'ang-ch'ing venaient le saluer respectueusement et admiraient cet homme grave qui, jeune encore, avait pourtant plus de quatre-vingts ans.

Une histoire analogue conte l'aventure d'une âme de prêtre entré dans le corps d'un « coq de village » grand enjôleur de filles ; l'idée est en somme la même.

@

LE RENARD QUI MARIE SA FILLE

@

La ville de Li-Ch'êng ¹ a donné le jour à un homme d'État ². Ses débuts avaient été difficiles. Fort pauvre dans sa jeunesse, il était doué d'une énergie peu commune et d'un esprit hardi et aventureux.

Au milieu de la ville se trouvait une très vieille maison, couvrant un terrain considérable ³ de ses nombreuses constructions ; il s'y passait, disait-on, des choses surnaturelles ; inhabitée depuis longtemps, les mauvaises herbes ⁴ l'avaient envahie ; en plein jour même, personne n'eût osé y pénétrer ; or, un soir que Kung était à boire avec des amis, l'un d'eux dit en plaisantant :

— Si quelqu'un avait le courage de passer une nuit là-dedans, nous devrions nous cotiser et lui offrir en commun un superbe banquet.

En un instant Kung fut sur ses pieds et dit :

— Qu'est-ce qu'il y a là de difficile, je prends ma natte et j'y vais.

Tous l'accompagnèrent jusqu'à la maison hantée, ils lui proposèrent d'attendre devant la porte, il pourrait appeler en cas de besoin. Il les remercia, mais s'engagea s'il y avait quelque diablerie, à en rapporter une preuve matérielle, puis il entra. Il vit alors un énorme cyprès, puis un enchevêtrement inextricable de grandes armoises ⁵. On était à ce

¹ Li-ch'êng, chef-lieu de département dans la préfecture de Chi-nan, province de Shantung.

² T'ien-Kuan, (célèbre fonctionnaire), titre des Shang-shu ou présidents du Li-pu, ministère des services civils.

« Cet homme d'État s'appelait de son premier prénom Shih-tan et du second T'ang-ch'uan, sous le règne de l'empereur Chia-cheng, de la dynastie des Ming (1527-1567) ; l'année 1540, il fut nommé licencié, en 1547, docteur, il s'éleva jusqu'au rang de président du ministère des services civils, et reçut le titre posthume de Wênchuang. » Note de l'auteur.

³ Litt. plus de dix mou. — Le mou vaut 140 pu carrés de 6 pieds chacun ; sa valeur a varié avec le temps et les provinces.

⁴ P'êng-hao : *chrysanthemum coronarium*.

⁵ Hao-ai : *Artemisia vulgaris*.

Contes chinois

moment au premier quartier de la lune, et le mince filet de l'astre donnait une pâle lumière d'un jaune sale ; il distingua ainsi une porte ; marchant assez longtemps à tâtons, il arriva enfin au corps du logis principal, il trouva l'escalier et monta jusqu'à la plateforme. Là, au moins, on voyait clair, il s'y arrêta avec plaisir ; à l'ouest, il voyait la lune et découvrait les monts Hsien, profilant une mince bande sur l'horizon ; longtemps il resta là assis sans rien voir d'étrange et, en dedans, il riait des on-dit et des contes répandus par la ville ; finalement il étendit sa natte par terre, se fit un oreiller d'une pierre et s'allongea, contemplant au-dessus de lui le Bouvier et la Fileuse ; une douce torpeur le gagna petit à petit. Il perçut néanmoins à l'étage inférieur un bruit léger de pas qui montaient vers lui ; il entr'ouvrit un œil, et vit un homme, vêtu de bleu, qui cherchait à ranimer la mèche d'une lanterne en forme de fleur de lotus. Lorsque les yeux de cet homme tombèrent sur Kung, il fut saisi d'effroi et recula jusqu'à l'entrée, en disant à quelqu'un derrière lui :

— Il y a ici un homme vivant.

Une voix venant de l'escalier demanda qui c'était :

— Je n'en sais rien, dit l'homme en bleu ;

alors parut en haut de l'escalier un vieillard qui vint l'examiner avec soin, puis dit :

— Ah ! je sais qui c'est, mais il dort à poings fermés, je peux très bien faire ce que j'ai à faire.

Kung, très maître de lui-même, ne bronchait pas, le vieillard et son compagnon ouvrirent une porte et disparurent. Après un certain temps il se produisit de nombreuses allées et venues ; dans l'appartement qui donnait sur la plate-forme, on voyait un superbe éclairage ; Kung s'enhardit à tourner la tête ; mais par l'effet de la fraîcheur de la nuit, il éternua et toussa plusieurs fois. Comprenant au bruit, que Kung devait s'être réveillé, le vieillard sortit de l'appartement, s'agenouilla et dit :

— Seigneur, j'ai une fille qui va se marier ; elle doit venir ici d'un moment à l'autre pour la cérémonie et il serait contraire

Contes chinois

aux usages que tu fusses la première personne qu'elle vît dans la maison ; j'espère que tu voudras bien ne pas t'offenser de ce que je viens de dire.

Kung se leva et suivit le vieillard tout en lui faisant ses excuses de ne l'avoir pas félicité d'un heureux événement qu'il ignorait. Le vieillard l'invita alors à vouloir bien honorer la cérémonie de sa présence qui ne pouvait être que d'un heureux augure. Kung, en homme bien appris, lui témoigna une vive gratitude et entra avec lui dans l'appartement ; jetant les yeux autour de lui, il fut émerveillé de l'élégance et du goût de l'installation ; il vit là une dame d'une quarantaine d'années :

— J'ai l'honneur de vous présenter ma stupide épouse ¹.

Kung salua respectueusement. Bientôt une agréable musique frappa son oreille ; c'était un orchestre de Shêng ; la musique en était gaie et alerte, le son se rapprochait en montant l'escalier ; quand il fut tout proche, le vieillard se porta à sa rencontre, tandis que Kung gagnait la place qui lui était assignée. Bientôt apparut un cortège de gens portant des lanternes de gaze, ils entouraient la fiancée ; celle-ci pouvait avoir dix-sept à dix-huit ans, d'une tournure très élégante, elle était de plus, autant qu'on pouvait en juger, d'un rapide coup d'œil, merveilleusement belle de figure ; son père la prévint qu'il y avait un étranger et qu'elle eut à faire les saluts d'usage avant de se trouver en face de lui ; Kung de son côté se conforma au cérémonial habituel, puis ce fut le tour du gendre qui se confondit en politesses et chacun prit sa place, la fiancée restant dissimulée derrière un rideau. Des servantes, richement vêtues, entrèrent ensuite apportant le repas de noce : les boissons et les mets les plus recherchés étaient en abondance, les bols de jasper et les coupes d'or resplendissaient sur la table brillamment éclairée ; bientôt l'eau-de-vie circula, le père appela alors les servantes pour leur dire d'amener leur jeune maîtresse ; après quelques échanges

¹ La politesse chinoise exige que celui qui parle accole des épithètes méprisantes à ce qui lui appartient et élogieuses à ce qui appartient à la personne à laquelle on s'adresse ; ainsi ma maison sera ma froide chaumière, votre maison votre brillant palais. Fagots d'épines, stupide épouse seront le nom de la femme de l'interlocuteur.

Contes chinois

conventionnels de paroles, il tira le rideau et la fiancée apparut entourée de ses femmes, jeunes et vieilles, artistement groupées ; sa ceinture de pierreries faisait un joyeux cliquetis, toute sa personne répandait un délicieux parfum d'orchidées et de musc. Son père lui commanda de saluer et d'aller prendre place à côté de sa mère. Kung profita de cet instant pour la mieux regarder. Sous l'échafaudage savant de sa riche coiffure, il vit des traits et un teint merveilleux qui lui produisirent une impression profonde. A ce moment on remit aux invités d'admirables coupes en or d'une rare capacité. Kung se rappela qu'il s'était engagé à rapporter une preuve matérielle de ses aventures et, jugeant l'occasion propice, il dissimula sa coupe dans sa manche ¹ ; puis, feignant l'ivresse, il se laissa glisser par terre et fit semblant de dormir ; les assistants dirent simplement :

— On dirait que Kung est gris

et le laissèrent en repos ; peu après il entendit les époux prendre congé, la musique retentit de nouveau, les invités s'éloignèrent pêle-mêle, descendirent l'escalier et le calme revint. Le vieillard mit de l'ordre dans l'appartement et s'aperçut qu'il lui manquait une coupe, il la chercha en vain dans tous les coins ; Kung comprit que son hôte le soupçonnait bien d'être l'auteur du larcin, mais il se garda avec soin de bouger. Lorsqu'il n'entendit plus aucun bruit ni à l'intérieur ni à l'extérieur, il ouvrit les yeux avec précaution, regarda autour de lui et se voyant seul se leva ; il faisait encore très noir, les parfums violents mêlés à l'odeur du festin imprégnaient toute la salle ; mais à l'est le ciel blanchissait, son pari était donc gagné et il sortit tranquillement. En tâtant sa manche il sentit que la coupe y était toujours et allègrement il gagna la porte de sortie ; là il trouva ses amis réunis, très anxieux d'avoir des détails, il leur montra la coupe, et comme un objet aussi précieux ne pouvait être en la possession habituelle d'un pauvre étudiant, ils furent convaincus.

¹ Les manches des vêtements chinois sont très larges, les chiens pékinois, très à la mode maintenant en Europe, s'appellent en chinois chiens de manches, ce qui donne une idée des dimensions de celles-ci.

Contes chinois

Longtemps après, notre héros ayant été reçu docteur fut nommé à un poste élevé dans une importante sous-préfecture. Dans cette ville, vivait un riche bourgeois nommé Chu, d'une très bonne et ancienne famille du pays ; celui-ci, traitant un jour Kung dans sa maison, dit à une servante d'apporter les grands verres ; elle fut longue à revenir et s'entretint à voix basse avec son maître qui avait l'air fâché ; ce colloque terminé, il tendit à Kung un gobelet d'or et l'invita à boire. La vue de la coupe frappa immédiatement ce dernier, elle ressemblait d'une façon surprenante à celle qu'il avait jadis emportée ; d'un air détaché il regarda l'objet et en demanda l'origine.

— J'en avais huit pareilles, répondit son hôte ; c'est un travail fort ancien et qu'on ne saurait plus exécuter maintenant ; outre leur valeur intrinsèque, ces coupes ont pour moi un grand prix ; c'est un souvenir de famille transmis chez nous de père en fils, aussi ai-je tenu à les faire voir à votre seigneurie ; la servante vient de me rendre compte qu'elle n'en a pu trouver que sept et pourtant la poussière sur l'écrin semblait bien témoigner qu'on n'y avait point touché depuis une dizaine d'années, ce vol est inexplicable et je ne saurais qui en accuser depuis si longtemps.

Kung se mit à rire et dit :

— Il faut qu'il se soit envolé ; un objet transmis pendant des siècles, de main en main, ne saurait se perdre ; justement j'en possède un tout pareil que je me ferai un plaisir de vous offrir.

A peine sorti de table il se rendit à son bureau et envoya la coupe à son hôte. Celui-ci l'examina avec soin et désireux d'avoir la clef de l'énigme vint en personne, comme pour remercier le magistrat ; celui-ci lui raconta alors toute son aventure, du commencement à la fin. Chu commença à comprendre, car on sait que les *Renards* peuvent transporter les objets à plus de mille lieues de distance, mais qu'ils n'osent jamais les garder tout à fait.

@

GRACIEUSE ET ÉLÉGANTE

@

Jadis vivait un nommé K'ung shên ¹. C'était un homme modeste mais fort instruit et poète de talent ; il descendait d'ailleurs de Confucius. Un de ses camarades et ami, fonctionnaire à Lingt'ien ², lui écrivit un jour pour l'inviter à se rendre auprès de lui ; il se mit en route aussitôt mais, lorsqu'il arriva au terme de son long voyage, son ami était mort ; ses ressources étant épuisées et n'ayant aucune relation dans le pays, il se trouvait dans l'impossibilité de repartir et dut s'engager comme copiste chez les prêtres du monastère de P'u-t'o. A quelques centaines de pas, à l'ouest du couvent, se trouvait une maison de maître isolée, elle avait appartenu autrefois à un homme de bonne famille qui, ruiné par un long procès, ayant perdu tous ses proches, s'était vu contraint de déménager pour aller habiter au village, laissant ses constructions à l'abandon. Un jour qu'il était en courses, Shêng fut surpris par une tourmente de neige ; il ne se sentait pas autrement rassuré quand en passant devant la porte de la villa déserte, il en vit sortir un tout jeune homme, gracieux, élancé, élégamment vêtu qui, l'apercevant, vint à lui avec force salut, s'informa en termes polis de sa santé et finalement l'invita à vouloir bien entrer ; ses manières et son extérieur étaient si engageants que Shêng le suivit en toute confiance. L'appartement où ils pénétrèrent ne se faisait pas remarquer par la dimension des pièces mais plutôt par l'élégance de l'ameublement : partout on voyait des tentures richement brodées, des tableaux anciens et précieux ; sur la table principale, se trouvait un livre et sur la couverture de celui-ci on lisait ces quatre caractères : « Lang huan so chi ³ ». En tournant les pages il était impossible de rien distinguer.

¹ K'ung est le nom de famille de Confucius.

² Chef-lieu de département de la préfecture de T'ai-chou dans la province du Chehkiang.

³ Littéralement : Cornaline pieux souvenir. Ceci se rapporte à un conte probablement classique que l'auteur ne fait qu'indiquer sommairement. Lang huan Fu-t'i, bienheureuse terre de la Cornaline, c'est le nom d'une montagne enchantée dans

Contes chinois

Shêng n'osa poser aucune question au jeune homme qu'il croyait être le maître du logis ; celui-ci au contraire l'interrogea longuement, prit une vive part à ses infortunes et finalement l'engagea à s'établir dans ces lieux et à le prendre pour élève ; Shêng parla de son engagement avec les moines, mais le jeune homme ne fit qu'en rire et insista pour l'avoir comme maître ; Shêng, enchanté au fond, protesta encore un peu par fausse modestie et accepta. Ils se promirent amitié réciproque et seulement alors il osa demander à son élève où était sa résidence habituelle ; celui-ci répondit en riant :

— Voici mon unique palais, cette maison abandonnée par son ancien maître. Ma famille, qui était de haute noblesse, habitait depuis l'antiquité le pays de Shen ¹ ; dans un immense incendie de prairies nos domaines furent détruits, nous dûmes émigrer et après un long voyage nous avons pour ainsi dire emprunté pour quelque temps cette villa afin d'y faire halte dans le calme et le repos.

A ces paroles Shêng jugea que le jeune homme ne devait pas être seul dans la maison ; ils restèrent encore longtemps à bavarder joyusement ensemble puis ils gagnèrent leurs lits ; au petit jour une servante vint allumer le feu, le jeune homme se leva et rentra dans l'intérieur de la maison ². Shêng enveloppé dans ses couvertures était

laquelle se trouvent des salles magnifiques contenant tous les livres historiques, scientifiques, etc... ; la morale du récit ressort difficilement de la concision de l'extrait, elle paraît être qu'il y a tant de livres qu'on serait trop âgé pour apprendre lorsqu'on aurait découvert le livre dans lequel on doit étudier.

¹ Principauté de 1122 à 255 avant Jésus-Christ, aujourd'hui sous-préfecture dans le Shensi.

² C'est-à-dire dans les appartements principaux. J'ai habité pendant quelque temps à Kouldja une maison chinoise ; au fond de l'avant-cour se trouvait une vaste pièce ou plutôt un pavillon où couchaient les hôtes et le frère du maître du logis ; à droite et à gauche se trouvaient deux corridors fermés par des portes conduisant l'un aux écuries, l'autre aux appartements, cuisine, etc. ; tous les matins le jeune homme se levait et rentrait dans les appartements pour n'en ressortir qu'habillé et ayant dit ses prières ; le frère aîné venait nous visiter et s'assurer que nous ne manquions de rien ; à plusieurs reprises il mit à ma disposition un kiosque dans le jardin. Cet intérieur était, du reste, aussi mystérieux que celui décrit dans ce conte, sauf que la sorcellerie était remplacée par la politique à ce détail près l'analogie est frappante. Mêmes conversations amicales avec un jeune homme charmant mais qui ne se livre jamais, mêmes voyages mystérieux ; les portes barricadées sous des prétextes futiles, des messagers arrivant des points les plus éloignés.

Contes chinois

assis sur son lit lorsqu'une servante vint lui annoncer la visite d'un noble seigneur. Shêng tout ému se préparait en hâte à se lever quand il vit entrer un vieillard aux cheveux d'un blanc d'argent, qui lui adressa tout d'abord ses remerciements :

— Je vous prie, cher maître, lui dit-il, de ne point abandonner mon fils et de consentir définitivement à lui donner des leçons, son instruction est à peine ébauchée et je vous serais reconnaissant de vous occuper de lui.

On apporta alors à Shêng un habillement complet du meilleur goût, un chapeau garni de zibeline, des souliers et des bas, enfin tout ce dont il avait besoin, aussi fit-il rapidement une toilette complète ; pendant ce temps on dressa près du lit un couvert richement servi, des plats inconnus de lui, mais qui flattaient également la vue et le goût, l'eau-de-vie était exquise et à discrétion. Le repas fini, le vieillard prit congé, saisit son bâton et partit ; le couvert enlevé, le jeune homme présenta ses travaux à l'examen du maître, il avait quelques notions de style mais savait en somme peu de chose ; Shêng l'interrogea, il avoua en riant qu'il n'avait jamais essayé de se donner de la peine ; quand arriva le soir il déclara qu'il avait assez travaillé et qu'il ferait bien assez tôt jour le lendemain ; il appela une servante et la chargea d'aller voir si son père dormait déjà ; sur sa réponse affirmative, il proposa de faire venir en cachette la musicienne (Hsiang-nu, littéralement : parfumée servante) et, pendant qu'on allait à sa recherche, il retira d'un étui en soie brodée une ravissante guitare ; bientôt la chanteuse arriva, très séduisante sous le rouge de son fard ; on lui remit l'instrument et sous les caresses du plectre d'ivoire, les cordes tendues rendirent des sons délicieux : cela montait puis redescendait brusquement sur un rythme et une cadence tels que Shêng n'en avait jamais entendus de pareils ; la coupe d'eau-de-vie circula abondamment, mais, fidèle à son engagement de travailler le lendemain, le jeune homme donna le signal de la retraite quand arriva la troisième veille (onze heures du soir). Le second jour on se leva de bonne heure et l'on travailla avec ardeur. Le jeune homme était doué d'une intelligence des plus vives, il lui suffisait

Contes chinois

de lire une fois une leçon pour pouvoir la réciter sans faute ; aussi deux ou trois mois s'étaient-ils à peine écoulés qu'il maniait déjà ses pinceaux avec la plus grande sûreté.

Ils étaient convenus de travailler pendant cinq jours et de consacrer le sixième au plaisir ; chaque fois on faisait venir la gracieuse musicienne et, surtout lorsqu'il était sous l'influence de l'eau-de-vie, Shêng laissait nettement voir les pensées qui l'agitaient ; le jeune homme s'en aperçut vite et lui dit :

— Cette musicienne est charmante, mais c'est une servante, elle a un vieux père qu'elle fait vivre, son frère est parti on ne sait pas où, ce n'est pas là une famille pour toi ; laisse-moi faire et, d'ailleurs, j'y pense depuis longtemps, j'arrangerai pour toi un bon mariage.

— Si réellement, dit Shêng, tu veux me marier et que tu t'intéresses à moi, fais que ce soit avec une femme comme la chanteuse.

— Un proverbe dit, répartit le jeune homme, quiconque a peu vu est prompt à s'étonner, patiente encore quelques années et tu verras.

Un jour Shêng fut pris du désir de sortir un peu dans la campagne ; lorsqu'il arriva à la porte, il constata non sans étonnement qu'elle était hermétiquement barricadée, il demanda la raison de cette précaution au jeune homme qui lui répondit évasivement que le vieux seigneur se défiait des intentions plus ou moins honnêtes de ceux qui passaient sur la route, et qu'ainsi les visiteurs, trouvant porte close, s'en allaient sans insister. Quand vinrent les chaleurs, le maître et l'élève émigrèrent dans un joli kiosque rond qui se trouvait à l'écart dans le jardin ; cette année-là l'été fut particulièrement humide et chaud, et un jour Shêng, déjà mal à son aise, vit sur sa poitrine une enflure de la grosseur d'une pêche ; en une seule nuit l'enflure augmenta et s'étendit, on aurait dit un bol renversé ; la douleur lui arrachait des plaintes perpétuelles, il se forçait pour manger et pouvait à peine avaler. Cet état se prolongea

Contes chinois

pendant quelques jours en ne faisant qu'empirer, le jeune homme le veillait avec des soins filiaux, mais il n'y pouvait rien, le malade ne mangeait plus. Il pria alors son père de venir et lui expliqua que peiné de l'état grave de son maître il avait mûrement réfléchi pendant toute la nuit et qu'il croyait bien que sa jeune sœur pourrait le guérir ; il serait bon, si son père était de cet avis, de la faire chercher sans délai chez sa grand'mère paternelle. Le père y consentit bien volontiers, mais c'était loin et beaucoup de temps s'écoula encore pendant lequel le malade déclinait de plus en plus ; enfin, un beau jour, une servante vint en courant signaler l'arrivée de la jeune fille conduite par sa tante maternelle. Le père et le fils allèrent la recevoir dans les appartements intérieurs et bientôt ils l'amenèrent auprès du malade ; elle pouvait avoir treize ou quatorze ans, l'intelligence la plus vive brillait dans ses yeux ; grande élancée, sa taille flexible ondulait en marchant. Shêng la regardait hébété, il gémissait et ne trouvait pas de paroles ; plus encore que la maladie, la beauté de la jeune fille avait anéanti en lui toute énergie morale. Le jeune homme prit la parole disant que Shêng était plus qu'un ami, qu'il avait pour lui une affection plus fraternelle que s'ils étaient nés de la même mère et qu'il fallait que la jeune fille le guérît. Celle-ci rougit d'abord puis, élevant le bras, le dégagea de son ample manche et examina le malade sur son lit ; pendant ce temps il sentait contre lui le souffle embaumé qui s'exhalait de toute sa personne comme d'un bouquet d'orchidées ; bientôt la jeune fille se redressa toute souriante et dit :

— Nous guérirons le cher malade complètement ; le cœur et les artères fonctionnent normalement, il n'y a donc point d'organes vitaux d'atteints, la maladie est grave mais je réponds de la guérison. Seulement il y a une opération à faire, je ne puis enlever cette excroissance de chair sans enlever aussi de la peau.

Ce disant elle retira de son poignet un anneau d'or et le mit à plat sur le siège du mal, puis elle appuya graduellement sur le bracelet, faisant pénétrer la tumeur à l'intérieur ; celle-ci, franchissant l'étranglement

Contes chinois

artificiel constitué par l'anneau, s'épanouit au-dessus formant une sphère de plus d'un pouce de diamètre limitée par un étroit pédoncule, au-dessous duquel se trouvait la chair saine, la tumeur n'avait plus ainsi l'aspect aplati d'un bol ; maintenant d'une main l'anneau solidement en place, elle entrouvrit de l'autre sa tunique de gaze et décrocha de sa ceinture un couteau dont le tranchant était mince comme une feuille de papier ; suivant avec la lame le contour du bracelet, elle entama rapidement la peau ; un sang épais et d'un noir violet coulait à flots, souillant le lit et les nattes, Shêng ne sentait rien, il ne craignait qu'une chose c'est que l'opération fût finie et que « l'élégante beauté » s'éloignât de lui. L'incision terminée elle tailla hardiment dans la mauvaise chair, détachant finalement l'excroissance comme elle eût fait d'une de ces loupes qui poussent au pied des arbres ; cela fait, elle demanda de l'eau et lava abondamment la section, puis elle retira de sa bouche des boules rouges de la grosseur des projectiles d'arbalète, en plaça une sur la chair vive et commanda à Shêng de frotter circulairement en appuyant aussi fort que possible ; au premier tour il lui sembla qu'un feu ardent bouillonnait sur sa plaie ; au second il ressentit des battements intermittents et une forte démangeaison ; au troisième tour enfin une fraîcheur délicieusement calmante se répandit par tout son corps pénétrant jusque dans la moelle de ses os. La jeune fille reprit ses pilules, les avala et dit au malade :

— Vous voilà déjà mieux, allez faire un petit tour.

D'un bond Shêng fut sur pied et marcha, il remercia la jeune fille avec effusion ; sa maladie était comme un mauvais rêve, mais ce qui ne s'effaçait pas c'était l'impression produite par la beauté de Chiao-no ; c'était un souvenir doux mais cruel en même temps ; sans énergie, il restait assis des heures entières refusant toute nourriture ; le jeune homme qui l'observait avec soin lui dit :

— Tu es pour moi un frère aîné, à ton insu j'ai sondé ton âme, je veux te marier.

Shêng sursauta et demanda avec qui ? Le jeune homme poursuivit :

Contes chinois

— Je veux que nous soyons unis par le sang.

— Alors fais vite,

dit Shêng absorbé dans ses pensées, la figure tournée vers le mur ; soupirant, il dit enfin :

— Celui qui a connu l'océan n'éprouve plus aucune joie à contempler un étang.

Le jeune homme, comprenant à quoi il faisait allusion, continua ainsi :

— Mon père a pour ta science et tes talents la plus respectueuse admiration et son désir le plus cher est de te marier dans sa famille, mais ma sœur est bien trop jeune, notre tante O-Sung elle, a dix-sept ans et je t'assure qu'elle est fort bien, comme je ne veux pas que tu t'engages sans l'avoir vue, je la ferai passer par le jardin, elle s'assoira dans le kiosque et toi, caché dans une chambre latérale, tu pourras la voir à loisir.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et Shêng vit s'avancer avec Chiao-no une jeune beauté qui paraissait être sa sœur jumelle, l'arc de ses sourcils était parfait et ses pieds, pareils à des bourgeons de lotus, frappaient le sol de leurs élégants souliers. Shêng se déclara très satisfait et pria son élève de vouloir bien être son intermédiaire ¹. Le lendemain, le jeune homme sortant des appartements intérieurs, vint à Shêng et le félicita, lui disant que sa demande était agréée ; il l'invita alors à pénétrer dans la cour des appartements intérieurs. La cérémonie fut ce que sont toutes ces cérémonies, il y eut, au soir, de longs roulements de tambours qui firent tourbillonner la poussière chatoyante sous l'éclat des lanternes. Les mariés se retirèrent dans leur appartement qui certainement valut pour eux le plus beau palais de la lune, même avec ses nuages immatériels. Le lendemain on leur apporta la coupe nuptiale et on les trouva fort contents l'un de l'autre et le cœur plein de joie.

¹ Tous les mariages en Chine se font par intermédiaire. Un proverbe dit : « Pour faire un manche de cognée, il faut un autre manche de cognée. » D'où le nom de Fa (manche de cognée) donné aux intermédiaires.

Contes chinois

Un soir Shêng s'adressant au jeune homme lui dit :

— Tu m'as comblé de tes bienfaits et jamais je ne pourrai oublier ce que je te dois, tu m'as sauvé quand j'étais seul et sans ressources, tu m'as attaché à toi par le lien le plus étroit, mais je ne puis demeurer toujours ici, il faut que je retourne dans l'ouest ; le lien qui nous unit n'en restera pas moins indissoluble et sur un signe de toi j'accourrai si tu avais besoin de mes faibles services.

Le jeune homme approuva cette résolution, une seule chose inquiétait Shêng, c'était la longueur et la difficulté du voyage ; le jeune homme le rassura et lui promit de les accompagner ; le vieux seigneur vint leur faire ses adieux et leur remit comme cadeau de départ cent onces d'or fin. Le jeune homme tendit alors une main à chacun des époux, leur commanda de fermer les yeux avec défense de les ouvrir sans son ordre ; ils se sentirent enlever dans les airs et ils se rendirent compte de la rapidité du voyage par le sifflement du vent qui leur balayait la figure. Enfin le jeune homme dit :

— Nous sommes arrivés.

Shêng ouvrit les yeux et reconnut son village natal ; il commença alors à comprendre que le jeune seigneur n'appartenait pas à l'espèce humaine. Tout joyeux il frappa à la porte de la maison familiale ; sa mère sortit et ne le reconnut pas de suite, elle ne pouvait se lasser d'admirer la jeune femme ; dans la joie de se retrouver ils avaient oublié le jeune seigneur, mais quand ils y pensèrent il avait disparu. Sung-niang fut envers sa belle-mère un modèle de piété filiale et sa haute réputation de bonté se répandit vite au loin.

Peu de temps après Shêng, promu docteur, fut nommé juge criminel à Yen-an (préfecture dans le Shensi), il emmena sa famille dans sa résidence, mais sa vieille mère mourut en route. Sung-niang lui donna un fils qu'ils nommèrent Hsiao-huan (littéralement : petit fonctionnaire). Shêng quitta le service avec le grade de censeur honoraire.

Contes chinois

Les soins de sa charge et de sa famille l'avaient toujours empêché de retourner là-bas dans l'est, mais un jour qu'il se promenait dans la campagne, il aperçut de loin un élégant jeune homme montant un superbe cheval en cavalier accompli ; il se rapprocha en l'examinant avec soin, il ne s'était pas trompé ; c'était bien son élève, toujours aussi jeune et aussi séduisant ; saisissant la bride il arrêta le cheval, la reconnaissance fut émue, puis le cavalier invita Shêng à venir avec lui ; ils arrivèrent à un village tellement enfoui sous les arbres qu'on y voyait à peine clair en plein jour ; ils entrèrent dans une maison de belle apparence et se mirent à causer de tous les événements qui avaient suivi leur séparation ; d'un côté la jeune sœur était mariée, de l'autre Shêng lui fit part de la mort de sa mère ; bien des choses joyeuses ou tristes s'étaient passées dont le récit fit vite écouler le temps ; le soir venu Shêng repartit pour revenir le lendemain avec sa femme ; Chiao-no se trouvait aussi à la maison berçant et dorlotant son petit garçon dans ses bras. Shêng la salua profondément et la remercia de ce qu'elle avait autrefois fait pour lui ; elle de son côté lui témoigna gaiement toute sa satisfaction de voir que la blessure était guérie, il se souvenait encore assez de ses douleurs passées pour ne pas oublier ceux qui l'avaient secouru. Ils allèrent la voir chez elle pour faire la connaissance de son mari, et après deux journées vite passées, ils repartirent.

Un jour, quelque temps après, le jeune homme vint trouver Shêng ; il avait l'air triste et abattu :

— Un terrible malheur me menace, dit-il, et je compte sur ton dévouement pour m'y soustraire.

Shêng ne savait pas de quoi il pouvait s'agir, mais il était prêt à tout sacrifice ; le jeune homme fit alors réunir ses serviteurs et leur ordonna de prier. Shêng de plus en plus inquiet demanda des éclaircissements :

— Écoute, lui dit le jeune homme, je n'appartiens pas à l'espèce humaine, je suis un *Renard*, il va se produire un cataclysme terrible dans lequel je disparaîtrai si tu ne me secourais.

Contes chinois

Shêng jura qu'il se dévouerait pour lui jusqu'à la mort, le jeune homme lui remit alors une épée à deux tranchants, le plaça devant la porte et lui recommanda de ne pas bouger quoi qu'il pût voir ou entendre. Shêng obéit ; tout d'abord il vit un sombre nuage obscurcir le ciel et faire d'épaisses ténèbres ; tournant la tête, il vit derrière lui tout le monde en prières comme tout à l'heure, mais quand il ramena les yeux devant lui, le paysage avait changé ; plus de porte ni de mur, mais un pic altier et devant celui-ci un trou sans fond dans lequel on voyait rouler et tourbillonner des nuages, le tonnerre produisait d'incessants grondements, la montagne tremblait comme secouée dans ses racines, la pluie tombait avec rage, un vent furieux arrachait des arbres séculaires. Shêng avait peine à voir et à entendre ; soudain il vit le pic s'agiter et du gouffre monter une fumée épaisse et noire ; de cette fumée surgit un démon au bec acéré, aux longues griffes ; entouré du nuage il s'élança comme un animal sur sa proie et saisit quelqu'un ; A la forme générale des vêtements, Shêng reconnut que c'était Chiao-no que le monstre emportait d'un bond ; aussitôt il le frappa de son épée, le forçant ainsi à abandonner sa victime ; à ce moment tout disparut, le pic et le gouffre, le temps était redevenu clair et beau ; deux corps gisaient à terre, ceux de Shêng et de Chiao-no ; celle-ci revint vite à elle et voyant le corps inanimé de son sauveur, elle se prit à pleurer disant :

— Le malheureux est mort pour moi, comment vivrais-je à présent !

Elle appela sa sœur et à elles deux elles enlevèrent le corps ; puis, Sung-niang tenant la tête, l'autre avec une épingle de sa coiffure desserra les mâchoires ; maintenant la bouche ouverte, en tenant d'une main le menton, de l'autre elle enfonça aussi loin qu'elle put une boulette rouge ; puis, bouche contre bouche elle souffla dans sa gorge pour la faire pénétrer plus avant ; la boulette avança, franchit la gorge, tandis qu'on entendait le bruit de l'air pénétrant avec force dans les poumons ; peu de temps après, Shêng ouvrit les yeux et sembla se réveiller d'un mauvais rêve ; sa famille était autour de lui, la joie faisait

Contes chinois

oublier la crainte, il était arraché à la tombe. Ils rentrèrent au village d'un pas joyeux, tout le monde le félicita chaudement ; seule, Chiao-no restait triste, obsédée par de tristes pressentiments ; soudain on vit arriver haletante et ruisselant de sueur une petite servante de la famille de son mari ; dès qu'elle put parler on l'interrogea et on apprit que le même jour, par un malheur inexplicable, toute cette famille avait péri ; Chiao-no donna les signes de la plus vive douleur et sanglotait sans cesse, malgré les soins et les tendres conseils des siens.

Enfin on décida d'habiter à l'avenir tous ensemble. Shêng retourna à la ville pour réunir tout ce qu'il possédait. Malgré sa hâte et un travail de jour et de nuit, ce déménagement demanda plusieurs jours ; enfin il revint ; le jeune homme, suivant son habitude, était toujours barricadé dans son jardin mystérieux ; on se hâta de donner de l'air et du jour, puis tous ensemble célébrèrent leur réunion par une fête intime et calme ; c'est au milieu d'eux que grandit Hsiao-huan, qui devint bien vite un homme d'une rare beauté, mais lui aussi était de la race des enchanteurs, il voyagea beaucoup, visita la capitale et partout on reconnut facilement qu'il n'appartenait pas à l'espèce humaine.

@

LE SORTILÈGE MAGIQUE

@

Tzeu Kung, homme qui ne brillait pas par un excès d'intelligence et de générosité, était surtout fier de sa force musculaire ; son principal talent consistait à prendre dans chaque main une énorme cruche pleine d'eau, à l'élever à bras tendus, puis à leur faire exécuter de savants mouvements de rotation sans répandre une goutte du contenu.

Il s'était rendu dans la capitale pour subir les examens du palais ¹ ; mais une indisposition subite l'empêcha de se présenter, ce qui lui causa un vif chagrin. Ayant appris qu'au marché se tenait un habile devin, capable de prédire les accidents de la vie et l'époque de la mort, il résolut d'aller le consulter ; à peine arrivé, avant même qu'il eût ouvert la bouche, il ne fut pas peu étonné d'entendre le devin lui dire :

— Vous désirez peut-être, Seigneur, me consulter au sujet de la maladie dont vous souffrez ?

Kung stupéfait fit signe que oui.

— Il y a là, en effet, de quoi vous tourmenter et vous avez tout lieu d'être inquiet.

Kung entra alors chez le devin, celui-ci consulta les sorts ² et, d'une voix pleine d'épouvante, lui dit :

— Seigneur, avant que trois jours ne soient écoulés, vous serez mort.

¹ Les *Chu-tzeu* ou licenciés des diverses provinces, au nombre de 6.000 environ pour 325 à 350 places, se rendent dans la capitale au printemps qui suit leurs examens provinciaux ; là ils passent de nouveaux examens éliminatoires dits *Fu-shih* qui tous donnent le droit de se présenter au *Hui-shih* ou concours central. Ces épreuves finales ont lieu au palais même, d'où le nom de *Tien-shih*, examen du palais.

² *Ch'i-Kua* ; cette opération repose et sur l'horoscope et surtout sur les combinaisons connues sous le nom de *Diagrammes*. J'ai eu l'occasion dans la préface d'un autre livre d'en parler tout au long ; je ne reviendrai pas ici sur cette question qui nous entraînerait trop loin. Ce système est contenu tout entier dans le *I-ching* ou *livre des changements*, le premier, le plus ancien et le plus célèbre des livres sacrés de la Chine. Les missionnaires eux-mêmes en font un éloge peut-être exagéré (P. Perny, P. Remare, Mgr de Harlez, etc...).

Contes chinois

Kung resta quelque temps plongé dans une profonde stupeur, le devin ajouta alors :

— Heureusement votre humble serviteur possède un charme magique ; donnez-moi donc dix *Chin*¹ et grâce à moi, vous pourrez conjurer le malheur qui vous menace.

Kung réfléchissait toujours, la question de vie ou de mort n'avait pas encore pris une forme bien précise dans sa pensée, et puis, après tout, le charme était-il bien sûr d'opérer ; bref il ne répondit rien et se leva. Il allait sortir quand le devin lui dit encore :

— Vous trouvez cela cher, allons, ne soyez pas avare encore une fois !

Puis ce fut le tour des amis de Kung ; tous ceux qui s'intéressaient à lui, craignant pour sa vie, le poussaient à l'envi, à vider sa bourse pour éviter un malheur, il restait sourd à leurs prières. Enfin le troisième jour arriva, Kung assis dans un coin reculé de l'hôtellerie, regardait au dehors bien tranquillement ; la journée s'écoula sans qu'il manifestât la moindre inquiétude ; la nuit venue il barricada sa porte, apprêta sa lanterne, mit près de lui son épée pour l'avoir sous la main en cas de danger et attendit. La clepsydre était vidée et toujours la mort n'était pas venue le frapper. Il était sur le point de se coucher pour dormir, lorsque tout à coup il perçut un son qui se rapprochait et semblait venir de l'ouverture de la fenêtre ; il regarda de ce côté et vit un tout petit homme portant sur l'épaule une courte lance ; quand le singulier personnage eut touché le sol, il semblait avoir la stature d'un homme ordinaire ; Kung saisit son épée, se leva en hâte et porta quelques coups qui ne rencontrèrent aucune résistance ; il poursuivit alors l'apparition qui regagna la fenêtre comme pour repartir ; mais plus prompt qu'elle, Kung étendit la main vers le mur et la fit tomber ; la lumière allumée, il vit un bonhomme en papier qu'il avait déchiré par le

¹ *Chin*, littéralement métal, plus spécialement or. Sa valeur monétaire a beaucoup varié : de 255 avant l'ère chrétienne à 206, il valait 24 onces d'or, de 206 avant J.-C. à 225 après J.-C., 16 onces ; actuellement une once seulement de 39 gr. 75.

Contes chinois

milieu. Il n'osa pourtant pas se recoucher et attendit assis. Un peu de temps se passa, et de nouveau quelque chose parut à la fenêtre, puis entra dans la chambre ; c'était comme un chien à l'air singulièrement féroce ; un chien diabolique ; au moment où il touchait le sol, Kung lui asséna un vigoureux coup d'épée qui produisit deux moitiés de chien ; celles-ci s'agitaient comme un reptile coupé en deux ; un peu inquiet tout de même, notre homme frappait à tour de bras, non sans observer que les coups portés rendaient un son bizarre ; à la fin il se décida à allumer et reconnut alors une statuette de terre brisée en mille morceaux. Après ce nouvel assaut il resta assez longtemps assis au pied de la fenêtre, l'œil fixé sur l'ouverture. Tout à coup il entendit à l'extérieur, comme le souffle d'un bœuf, quelque chose s'avançait vers les barreaux, ébranlant et secouant le mur de la chambre comme désirant le renverser. Kung craignant de voir s'effondrer la paroi prit la résolution de sortir et de combattre le monstre, le bruit continuait assourdissant ; en hâte il tira la barre, ouvrit la porte et sortit. Il vit alors un grand diable dont la tête arrivait à niveau du rebord du toit ; à la demi-clarté de la lune, il distingua une figure noire comme de la poix et deux yeux qui jetaient un feu jaunâtre ; on ne voyait ni manteau sur les épaules, ni souliers au niveau du sol, à la main un arc et en sautoir des flèches ; Kung n'était pas trop rassuré, le diable tira une flèche que Kung para de son épée ; la flèche retomba à terre et il allait s'en saisir quand l'apparition en tira une seconde que notre homme évita par un bond de côté ; la flèche se ficha dans le mur avec un bruit strident. Furieux, le diable saisit le couteau qu'il portait à la ceinture, fit un rapide moulinet et, regardant Kung bien en face, le lança de toutes ses forces ; Kung bondit en l'air comme un singe, évitant ainsi la lame qui vint se planter entre deux pavés où elle se brisa. Kung sortit alors son couteau à lui et chercha à atteindre la cheville du diable ; chose étrange, la lame heurta un corps rendant un son métallique ; le diable, de plus en plus furieux, poussait des mugissements d'une voix tonitruante et tournait en rond ; les coups que Kung portait aux endroits où le corps devait se trouver sous les vêtements ne rencontraient généralement que le vide, parfois pourtant ils rendaient

Contes chinois

un son mat, c'est après un de ces coups que le monstre tomba à la renverse ; notre homme frappa encore au hasard un bout de temps, il lui semblait frapper dans une planche ; intrigué au plus haut point il alla chercher un flambeau et constata qu'il n'avait devant lui qu'un mannequin en bois de la hauteur d'un homme, l'arc et les flèches étaient attachés avec des ficelles à mi-corps, la tête représentait, grossièrement taillée, une tête de chien molosse ; on voyait très nettement des taches de sang sur le mannequin aux endroits où il avait été frappé.

Kung conserva sa lumière allumée et attendit le jour en réfléchissant à son aventure ; il commençait à démêler la vérité dans cet ensemble de diablerie ; toute cette mise en scène avait dû être montée par le devin dans le but d'amener la mort du client récalcitrant à l'achat du charme magique.

Enfin le jour parut, Kung prévint ses amis et se rendit avec eux au marché ; le devin aperçut de loin sa victime, immédiatement il se rendit invisible, mais Kung avait prévu le cas et s'était prémuni à l'avance ; il savait que le sang de chien ¹ détruit le charme grâce auquel on se dérobe aux yeux ; il arrosa avec soin de sang de chien la place où devait être le sorcier et celui-ci apparut alors ; dans sa tête ensanglantée, brillaient deux yeux étincelants, c'était bien là le diable qui l'avait tourmenté. Avec l'aide de ses amis il s'en empara et le traîna devant les tribunaux qui le condamnèrent à mort.

@

¹ Rémusat, dans les notes de l'ouvrage déjà cité, raconte des anecdotes relatives au Tao. Dans l'une de celles-ci (n° 18, page 61), il est question d'un magicien taoïste qui avait des mœurs déréglées ; il faisait, comme dans un de ces contes, venir des déesses des montagnes pendant les repas qu'il faisait avec ses disciples ; le roi de *Chou* ayant appris tous ces désordres, ordonna de l'arrêter ; pendant un mois on ne put le trouver, parce qu'usant d'un nouveau sortilège, il avait arrosé la terre autour de lui avec du sang de chien ; à la fin il fut saisi et coupé en morceaux... Ce sortilège paraît donc servir dans les deux sens.

WANG-CH'ENG

@

Wang-Ch'eng habitait la ville de Ping-Yuan (district de la préfecture de Chi-nan dans le Shantung) ; il descendait d'une ancienne famille et avait reçu une bonne éducation, mais il était essentiellement paresseux et ne faisait quoi que ce fût, aussi ses ressources personnelles allèrent-elles vite en diminuant ; il ne lui restait plus comme patrimoine que les ruines d'une maison presque inhabitable ; il en était réduit avec sa femme à coucher dans du foin (Niu-i, littéralement draps de lit des bœufs). Les exhortations, les moqueries et les reproches n'avaient jamais pu le décider à travailler.

Dans le village se trouvait un grand jardin, propriété autrefois de la famille Chou ; les murs et les constructions en étaient ruinés, il ne restait plus qu'un kiosque en assez bon état. L'été, pendant les grandes chaleurs, les gens du village avaient l'habitude de venir y passer la nuit. Wang ne s'en faisait pas faute ; il s'y étendait le soir au frais et dormait jusqu'au jour et même plus tard ; un matin le soleil était déjà bien haut ¹ lorsqu'il se leva et se décida à rentrer chez lui ; il aperçut en s'en allant, par terre entre les herbes folles, une épingle de tête en or ; il la ramassa et la regarda de plus près ; elle portait une inscription finement gravée : « Fabriquée pour le palais du I-pin ». (On donnait le titre de I-pin aux maris de princesses, filles de nobles héritières de sang inférieur.) Cette inscription frappa Wang, car son aïeule était précisément une I-pin du palais de Hêng ² et il se rappelait avoir vu dans sa famille, parmi des reliques et des souvenirs d'autrefois, des bijoux de ce modèle ; aussi, très intrigué, considérait-il cette épingle lorsqu'il aperçut une très vieille femme qui semblait chercher un objet perdu. Wang, quoique très nécessaire, était essentiellement honnête,

¹ Littéralement, le soleil rouge est à la hauteur de trois bâtons ; ceci correspond à la période de 8 à 9 heures du matin.

² Ancien fief féodal.

Contes chinois

il se hâta de lui tendre l'objet. La vieille fut toute joyeuse et le félicita de son honnêteté, ajoutant :

— Si vous saviez combien je tiens à cette épingle, c'est un souvenir de mon défunt époux.

Wang s'informa alors du nom de ce feu mari.

— C'était, dit-elle, l'I-pin Wang-chien Chih !

Wang stupéfait reprit :

— Mais c'était mon grand-père, quelle étrange rencontre !

— Vous êtes le petit-fils de Wang-chien Chih ! dit la vieille tout aussi étonnée ; moi je suis une Hu (Renard) : il y a une centaine d'années je fus unie à votre grand-père, puis il mourut et depuis je vis dans la retraite. Passant par ce jardin j'ai laissé tomber cette épingle que vous venez de me rendre, on ne saurait ne pas reconnaître en tout cela une action céleste.

Wang avait déjà entendu raconter que son grand-père avait eu pour femme une Hu ; il ne fut donc nullement surpris et invita poliment la vieille à venir chez lui, elle le suivit ; il appela sa femme pour la présenter ; celle-ci sortit en habits déguenillés, les cheveux en désordre, le teint terreux et anémié (littéralement couleur de chou noirâtre).

— Oh, s'écria la vieille faut-il donc que le petit-fils de Wang-chien Chih en soit arrivé à ce degré de pauvreté et de misère !

Ses yeux se portèrent en même temps sur le foyer ruiné où l'on ne voyait pas de fumée.

— C'est ainsi, poursuivit-elle, que vous vivez, que pourrait-on bien faire pour améliorer votre situation ?

La femme lui raconta alors avec force détail leur vie de misère, entrecoupant son récit de gémissements et de sanglots. Tout d'abord, pour parer au plus urgent, la vieille leur fit don de l'épingle, ils devaient

Contes chinois

aller la mettre en gage et avec l'argent qu'on leur avancerait ils pourraient acheter du riz. Dans trois jours elle repasserait leur faire une petite visite. Wang voulut la retenir et la garder avec eux :

— A quoi bon, leur dit la vieille, votre femme et vous, vous êtes incapables de faire quoi que ce soit pour gagner votre vie ; moi, de par mon âge, je dois rester inactive, que pourrait produire d'utile notre association ?

Sur ces mots elle partit ; ce fut là un sujet de dispute entre le mari et la femme, dispute qui menaça même d'aller plus loin ; Wang se déclara fermement résolu à trouver une occupation, mais en attendant il exigea que sa femme allât engager l'épingle ; elle promit, ce ne fut qu'au bout de trois jours qu'elle se décida enfin. Elle en tira pas mal d'argent et put acheter du grain, millet, blé, etc... ; en tout la valeur de dix boisseaux ¹. La vieille vint ce jour-là comme elle l'avait promis et passa la nuit ; elle partagea le grabat de la femme de Wang, qui n'était qu'à moitié rassurée au début. Quand le jour fut venu elle prit la parole et s'adressant aux époux sur un ton ferme, elle leur déclara que le petit-fils de son mari ne pouvait continuer à vivre dans cette oisiveté, qu'il fallait, à toute force, qu'il s'occupât et ne restât pas toute la journée assis ou couché, n'interrompant son inaction que pour manger, lorsqu'encore il y avait à manger. Wang argua de son dénûment qui lui rendait tout commerce impossible.

— Votre grand-père, lui dit la vieille, avait une certaine fortune et me donnait largement pour mes besoins personnels ; mes goûts étant modestes j'ai mis à cette époque un peu d'argent de côté et depuis, vivant dans une retraite absolue, je n'ai pas touché ce petit trésor dont je n'avais nul besoin. Je peux bien avoir ainsi quarante onces d'or que je garde depuis si longtemps et qui sont encore intactes ; je vous en ferai don. Munis de cette somme, vous

¹ Un *shih* (littéralement pierre ; en anglo-chinois *picul*) vaut dix *tou* ou boisseaux ; le *tou* vaut dix *shêng* et le *shêng* dix *ko*, la valeur de ces mesures de capacité est variable ; le boisseau du marché contient environ 6 kilogr.

Contes chinois

courrez les marchés de la région et vous achèterez tous les *ko*¹ que vous pourrez trouver, puis vous partirez en hâte pour la capitale où vous arriverez à les vendre avec un très beau bénéfice.

Wang obéit et se mit immédiatement en campagne ; il se rendit acquéreur d'une cinquantaine de lots de cette plante et les réunit chez lui. La vieille surveilla et pressa l'emballage ; il s'agissait d'arriver à Pékin vers la fin de la sixième lune ou le commencement de la septième au plus tard².

— De l'énergie, plus de mollesse ; de l'activité, plus de nonchalance, lui dit-elle d'un ton impérieux ; un seul jour de retard te causerait le plus grand préjudice.

Wang promit solennellement, chargea ses bagages et partit. Mais au cours de son voyage, il fut surpris par la pluie, ses habits étaient trempés, ses souliers transpercés ; jamais, dans sa vie de fainéantise, il ne s'était exposé à la pluie ou au vent, il en souffrait donc plus que d'autres ; il se sentait épuisé, anéanti et résolut de s'arrêter, pour quelques instants, dans une auberge sur la route. Mais il avait compté sans la durée du mauvais temps : toute la journée la pluie tomba sans interruption ; quand la nuit fut venue, on l'entendit encore longtemps ruisseler sur le toit ; au jour, la route était un lac de boue, il voyait par la fenêtre les voyageurs moins timorés patauger jusqu'aux genoux, il n'osa pas affronter ce marécage et attendit midi, espérant que cela sécherait un peu, mais le temps se couvrit de nouveau et la pluie reprit de plus belle ; il passa une deuxième nuit à l'auberge ; le surlendemain il put se remettre en route et poursuivit son voyage qui l'amena enfin aux environs de la capitale ; là il entendit raconter par les passants que les *ko* se vendaient très cher, il en éprouva une grande joie. Il se hâta d'entrer dans la ville, s'installa à l'auberge et défit ses ballots. Son hôte, voyant leur contenu, lui dit que c'était un grand malheur qu'il ne fût pas venu deux jours plus tôt, les

¹ *Pueraria Thunbergiana*, légume chinois très estimé.

² Le solstice d'été tombe toujours au cours de la cinquième lune.

Contes chinois

marchands du Midi n'étant pas encore arrivés, il y avait très peu de *ko* sur le marché, et ce produit étant très recherché des gens riches, nombreux à Pékin, les prix avaient atteint facilement le triple de la valeur habituelle. Mais la veille, étaient entrés en ville de véritables convois, ce qui avait de suite fait baisser les prix ; ceux qui venaient maintenant étaient donc déçus dans leurs espérances. Ces explications de l'aubergiste navrèrent Wang, désolé d'avoir échoué dans sa spéculation ; et, pendant qu'il se lamentait, les *ko* arrivaient toujours et les prix baissaient de plus en plus ; il ne pouvait se décider à vendre sa marchandise à perte et traîna de la sorte une dizaine de jours ; pendant ce temps, les rats détérioraient et détruisaient sa marchandise ; l'hôte ennuyé le tança et lui donna le conseil de vendre, même à des prix dérisoires, courant la chance de profiter de ce que les petits marchés étaient moins bien approvisionnés que le marché principal. Wang se décida enfin, courut un peu partout, se défit de sa marchandise et perdit dix onces sur le prix d'achat ; triste et penaud il songea au retour et se disposa à faire ses comptes ; mais au moment de regarder dans sa bourse, celle-ci n'y était plus, tout était perdu. Il courut annoncer ce malheur à l'aubergiste ; celui-ci peu rassuré sur le paiement de sa note, sûr de n'avoir ni pris, ni trouvé l'argent de Wang, voulut s'adresser à la police.

— Je suis bien malheureux, lui dit Wang, mais je ne saurais vous blâmer, vous êtes dans votre droit.

Touché de cette résignation, l'hôte qui était naturellement bon, non seulement le consola mais encore lui prêta cinq onces d'or pour lui permettre de rentrer chez lui. C'était justement là ce qui effrayait notre homme, il redoutait, avant tout, les reproches de la femme de son grand-père ; il ne pouvait se décider à partir, traînant dans les environs de l'auberge ou dans les salles de celle-ci. Dans ses longues flâneries il vit des gens qui faisaient battre des cailles, les parieurs engageaient des sommes considérables sur ces oiseaux, le prix même d'une caille était élevé, on les payait facilement cent ch'ien (un dixième d'once, la pièce). Ce spectacle lui suggéra une idée : avec la somme encore intacte, que lui avait avancée l'aubergiste il pouvait acheter un lot de

Contes chinois

cailles dans les environs et les revendre en ville. Il fit part à l'hôte de son idée ; celui-ci l'approuva, s'engageant à le loger et à le nourrir jusqu'à ce qu'il eût liquidé ses cailles et réalisé son bénéfice. Wang se mit immédiatement en campagne, plein d'espoir, il acheta à bon compte une pleine charge de cailles et rentra à l'auberge. L'aubergiste le félicita et lui souhaita une heureuse vente, mais la nuit tombait déjà et avec elle la pluie arrivait, elle durait encore au matin ; les carrefours étaient comme des confluent de rivières grossies et l'averse tombait, tombait toujours. Les habitants ne sortaient plus de chez eux, et ce temps-là persista pendant plusieurs jours sans interruption. A chaque instant Wang allait inspecter ses cages et voyait ses oiseaux mourir successivement ; son affliction était immense : comment sortirait-il de cette situation ? Un jour se passa encore et les oiseaux continuaient à mourir, il ne restait plus que quelques têtes qu'il mit à part dans une cage unique ; dans la nuit il se leva pour aller les regarder, il restait une caille ; il courut en larmes annoncer ce malheur à l'aubergiste, celui-ci frappa les mains l'une contre l'autre. Wang croyant voir dans son geste le regret d'avoir perdu son argent, voulut se donner la mort ; mais le bon aubergiste essaya de le remonter un peu et voulut, à tout hasard, aller voir la dernière caille, il l'examina attentivement et dit :

— Mon ami, je crois que vous avez une chance extraordinaire ; toutes vos cailles sont mortes, mais qui nous dit qu'elles n'ont pas été tuées par celles qui étaient plus fortes et plus habiles à combattre, la dernière serait alors la plus habile de tout le lot ; avant de vous désespérer, faites-la battre, si elle est ce que j'espère, vous pourrez alors parier hardiment et gagner votre vie.

Wang suivit docilement ce conseil, il se rendit dans la rue principale et pour commencer ne joua que des consommations, sa caille se montra excellente combattante et battit facilement ses adversaires. L'aubergiste, tout joyeux, garnit la bourse de Wang pour lui permettre de tenir les enjeux dans les paris d'argent ; il alla jouer alors avec des jeunes gens riches ; pour son premier jour il fit trois combats et fut trois fois

Contes chinois

victorieux. Il continua et au bout de la moitié de l'année, ses dettes payées, il avait mis de côté vingt chin. Il était dès lors très rassuré sur son sort ; sa caille était sa providence ; quel que fût l'adversaire, en quelques passes il était battu ; tous les amateurs le connaissaient, sa réputation courait les rues de la capitale. Un jour l'aubergiste lui dit :

— Il se présente une occasion de faire une vraie fortune, vous ne pouvez pas deviner, mais je vais vous expliquer la chose ; il va y avoir des combats de cailles au palais, vous avez la presque certitude d'être vainqueur et c'est cela qui va vous enrichir ; si votre caille l'emporte sur toutes les autres, l'Empereur voudra certainement s'en rendre acquéreur, ne vous hâtez pas d'accepter, il insistera, alors regardez-moi du coin de l'œil et lorsque je vous ferai signe, acceptez l'offre de Sa Majesté.

Wang promit de suivre ces indications et se rendit à la ville impériale. Par terre, dans le vestibule, s'étaient réunis, attendant, des quantités d'entraîneurs.

Soudain l'Empereur sortit du palais ; de droite et de gauche, les hérauts firent connaître que le désir de Sa Majesté était de faire battre. Un homme s'avança porteur de sa caille, l'Empereur donna l'ordre de lâcher une des siennes, l'homme laissa aller son oiseau, il y eut quelques passes, et la victoire resta à l'oiseau impérial ; le souverain était enchanté : successivement défilèrent nombre d'oiseaux, tous furent battus. L'aubergiste prévint Wang que c'était le moment ; il s'avança alors et montra son oiseau à l'Empereur :

— Oh ! oh ! dit celui-ci, voici un œil qui dénote la colère, son aile est bien musclée, cela va être un rude adversaire, prenez *Bec de fer* pour lutter avec lui.

Mis en présence, les animaux s'observèrent un instant, bondirent et la caille impériale roula à terre terrassée ; on amena un autre oiseau de choix, en un clin d'œil il fut vaincu et ainsi trois fois de suite. Décidé d'en finir, l'Empereur envoya au palais chercher *Caille de jade*. Bientôt

Contes chinois

le messager revint porteur de l'oiseau précieux ; ses plumes étaient blanches comme celles de l'aigrette ¹, toutes ses formes étaient d'une finesse surnaturelle. Wang-Ch'eng ² eut peur, il se prosterna et demanda à renoncer à la lutte :

— Grand Empereur, dit-il, la caille de votre Majesté est une créature surnaturelle, j'ai peur qu'elle ne me tue mon oiseau qui est mon unique gagne-pain.

L'Empereur sourit et dit :

— Si ton oiseau est estropié ou tué je m'engage à t'indemniser, sois donc sans crainte.

Ch'êng accepta ; les deux oiseaux s'élançèrent, *Caille de jade* fit un bond de côté, puis s'accroupit comme un coq en colère attendant l'attaque ; son bec était une arme terrible, aussi l'autre caille chercha-t-elle à la saisir par en haut, s'enlevant comme une grue qui s'envole, avançant, reculant, faisant mille feintes ; parfois toutes deux restaient accroupies sans bouger, se regardant fixement ; bientôt la caille impériale, soit par fatigue, soit par trop grande confiance, se relâcha de son attention à la parade et précipita l'attaque ; son ardeur causa sa perte, car soudain on vit retomber une neige de plumes blanches, l'oiseau précieux laissa pendre ses ailes et s'enfuit de l'arène, mille témoins assistaient enthousiasmés à cette lutte. L'Empereur demanda à examiner l'oiseau vainqueur ; il le prit dans les mains, le caressa, l'inspecta du bec aux griffes, puis s'adressant à Ch'êng lui dit :

— Tu veux bien me vendre ta caille, n'est-ce pas ?

— C'est mon seul moyen d'existence, que deviendrais-je si je la vendais.

— Je t'en donnerai une somme importante, capable d'assurer l'existence d'un homme de ta classe.

¹ Lu. *Egretta modesta*.

² L'auteur lui donne ici son nom complet pour éviter la confusion entre les deux noms ; l'Empereur en effet se dit Wang et s'écrit avec le même caractère que le prénom de notre héros.

Contes chinois

Ch'êng était embarrassé, longtemps il réfléchit tête baissée, puis il dit :

— C'est avec douleur que je me déferai de mon oiseau, mais enfin puisque votre Majesté en a envie, et que d'autre part, elle m'offre le capital qui m'assurera ma vie matérielle, je consens.

— Quel est donc ton prix ?

— Mille chin.

— Es-tu fou, dit l'Empereur, une caille mille chin !

— Sire, reprit Ch'êng, ce n'est pas par lui-même qu'un objet a telle ou telle valeur, n'a-t-on pas offert jadis plusieurs villes pour un bijou ¹.

— D'où vient donc, dit l'Empereur, l'énorme valeur de celui-ci ?

— Tous les jours, Sire, je m'installe au marché, face aux boutiques et je fais battre ma caille, tous les jours je gagne ainsi quelques pièces qui vont se changer en riz et en millet, j'ai une famille à faire vivre ; grâce à mon oiseau je ne crains pour elle et pour moi, ni le froid, ni la faim. N'est-ce pas là une chose bien précieuse ?

— Je ne veux pas te faire du tort, dit l'Empereur, veux-tu deux cents chin ?

Ch'êng regarda son hôte du coin de l'œil, mais l'hôte ne bougea pas.

— Par déférence, Sire, je consens à rabattre cent chin de ma demande.

— Folie, me voit-on payer neuf cents chin une caille !

Ch'êng renferma l'oiseau dans son sac et se disposa à partir.

¹ Au VIII^e siècle avant l'ère chrétienne, Pien-ho de l'État de Ch'u, possédait une pierre non taillée, qu'il proposa de vendre successivement à deux souverains : il eut les deux pieds coupés, la pierre ayant été déclarée fausse ; le troisième souverain la fit examiner avec soin, elle fut reconnue vraie. Elle passa ensuite dans l'État de Chao ; l'État de Ch'in offrit plusieurs villes en échange, mais l'offre ne fut pas acceptée ; elle fut alors enlevée de vive force par Lin et Hsiang-ju.

Contes chinois

— Hé, l'homme à la caille, cria l'Empereur, ne partez pas ainsi l'homme à la caille ! Je vous offre, ferme, six cents chin, à ce prix vous vendrez, c'est entendu, n'est-ce pas ?

Ch'êng regarda son hôte, celui-ci ne bronchait pas, la situation était bien embarrassante, Ch'êng avait peur de manquer l'occasion, en tirant trop sur la corde.

— A ce prix je vends, dit-il ; mais je ne suis pas heureux, ma vie va être pénible maintenant, enfin je me soumetts aux ordres de votre Majesté.

L'Empereur était tout joyeux, il fit peser la somme devant lui et la remit à Ch'êng qui la serra, remercia humblement et partit.

L'aubergiste était furieux :

— C'est comme cela que vous suivez mes conseils ; Monsieur est pressé de vendre et lâche pied quand il a au moins huit cents chin assurés.

Ils rentrèrent à l'auberge, Ch'êng jeta l'or sur la table et pria l'hôte de prendre le tout ; l'hôte, honnête comme nous l'avons dit, ne voulut entendre parler d'un pareil marché ; bref, après de longs pourparlers, les frais de nourriture et de logement étant calculés et remboursés, Wang arrangea ses bagages pour le retour ; enfin il revint dans sa famille, il raconta ses aventures, sortit son or et fut félicité. La vieille commença par acheter et par aménager un bon champ, fit construire une maison, la meubla simplement et employa le mari à diriger le labourage ; la femme s'occupait du tissage des vêtements ; plus de paresse, plus de discussions, la paix régnait ; trois années se passèrent, la famille devenait riche ; la vieille prit alors congé, le ménage la conduisit, mais la pluie commença à tomber, ils s'arrêtèrent, mais au lever du soleil elle avait disparu.

@

LA PEAU PEINTE

@

A T'ai-yüan (préfecture dans le Shansi), vivait un nommé Wang-shêng ; un matin qu'il se promenait, il rencontra une jeune dame qui portait un léger baluchon ; elle était toute seule et marchait si vite qu'on avait peine à la suivre ; néanmoins, allongeant le pas, il courut sur ses traces ; elle pouvait avoir seize ans environ ; ce qu'on voyait de sa personne paraissait élégant et bien proportionné ; notre homme qui était d'un tempérament assez libertin, lui demanda pourquoi dès l'aube elle allait ainsi toute seule par les champs.

— Passez votre chemin, répondit-elle, je suis dans une mortelle affliction et ce n'est pas vous qui pourrez m'en tirer, inutile donc de vous fatiguer à me questionner.

— Ma chère dame, répartit Shêng, dites-moi au moins la cause de votre affliction, je pourrai peut-être agir, puisque vous ne voulez pas que je parle.

D'une voix triste, la femme lui dit :

— Mes parents, gens cupides, m'avaient vendue comme concubine à un puissant seigneur ¹ ; la femme légitime de ce dernier est jalouse à l'excès, du matin au soir elle m'injurie et m'insulte cruellement ; à la fin je n'ai plus pu supporter cette existence et je suis partie, résolue à me cacher bien loin.

— Comment allez-vous faire maintenant ?

— Je n'en sais rien, je suis partie en courant et je ne sais absolument pas où je pourrai me réfugier.

Shêng alors lui proposa, sa modeste demeure étant peu éloignée, d'accepter son hospitalité ; elle accepta avec joie et le suivit, ils

¹ *Chu-mêu*, littéralement porte peinte en vermillon.

Contes chinois

revinrent ensemble jusqu'à sa maison ; la femme voyant un pavillon inhabité lui demanda s'il était sans famille ;

— Ceci, répondit-il en souriant est mon appartement particulier.

— Ce séjour est charmant, dit-elle, vous avez eu pitié de moi, grâce à vous je vivrai, je suis à vous, mais il faut me garder le secret et ne pas le divulguer au dehors.

Shêng promit tout ce qu'elle voulut, elle se donna à lui et rien ne transpira au dehors ; bon nombre de jours s'écoulèrent et personne ne sut rien de l'aventure. Néanmoins, sous le sceau du secret, Shêng dut faire connaître la situation à sa femme légitime, nommée Chên ; celle-ci, dans la crainte que ce ne fût une concubine de quelque très puissant seigneur, l'engagea à la renvoyer pour ne point s'attirer d'ennuis mais Shêng ne voulut rien entendre. Un jour que, par hasard, il était allé au marché, il rencontra un prêtre taoïste, qui le dévisagea longuement et lui demanda où il l'avait déjà vu. Shêng répondit en riant que c'était bien la première fois qu'ils se trouvaient ensemble.

— Votre corps, lui dit le prêtre, est comme enveloppé d'une influence ¹ pernicieuse.

Shêng sourit et protesta qu'il ne s'était jamais mieux porté. Le prêtre répartit alors en disant :

— Aveugle ensorcelé, voilà bien l'obstination du monde, la mort est à la porte et on est plein de confiance.

Ces paroles étranges portèrent le trouble dans l'esprit de Shêng, il lui vint des soupçons au sujet de sa protégée, plus il réfléchissait, plus il lui semblait que cette charmante enfant devait avoir un pouvoir magique, et il regrettait vivement de ne pas avoir eu l'idée de demander au prêtre un exorcisme pour protéger son existence. Enfin il arriva à son pavillon et ne fut pas peu surpris de trouver la porte

¹ *Hsieh-ch'i* ; ch'i correspond au latin *aura*, c'est un souffle et en même temps une influence.

Contes chinois

extérieure fermée ; il ne pouvait rentrer chez lui ; cela augmenta son inquiétude. Passant par une brèche du mur, il tourna l'obstacle et marchant à pas de loup se dirigea vers une fenêtre à travers laquelle il pouvait voir ce qui se passait à l'intérieur. Il aperçut alors un horrible diable, à la figure bleu-turquoise, aux dents énormes et pointues comme celles d'une scie ; devant lui, sur le lit, était étendue une peau humaine ; sous sa main des pinceaux de diverses couleurs, qui lui servaient à enluminer la peau ; ce travail fini, il rejeta ses pinceaux, saisit la peau, la secoua comme l'on fait d'un vêtement que l'on va passer et finalement s'en revêtit, ce n'était plus un diable, c'était la demoiselle. Ce travail causa à Shêng une épouvante bien naturelle, il sortit en rampant de l'enclos et se mit à la recherche du prêtre ; mais, ignorant de quel côté il était parti, il dut faire une longue course en tous sens avant de le rejoindre dans la lande ; dès qu'il l'eût retrouvé, il se prosterna longuement et le supplia de le sauver.

— Vous me demandez, dit le prêtre, de chasser le démon et de vous en débarrasser, c'est une affaire difficile, je ne sais même si mon pouvoir réussira à l'empêcher d'attenter à vos jours.

Ce disant, il remit à Shêng son chasse-mouche ¹ et lui ordonna de suspendre cet objet à la porte de la chambre où il coucherait ; avant de prendre congé de lui, il lui donna rendez-vous au *temple du dieu bleu*. Shêng s'en retourna à sa maison, mais se garda bien de mettre les pieds au pavillon ; il s'en fut coucher dans les appartements intérieurs, après avoir suspendu le chasse-mouche.

La première veille (de sept heures à neuf heures du soir) s'était écoulée, lorsqu'il perçut à l'extérieur de la porte un bruit léger, léger ; il n'osa pas regarder par lui-même, mais pria sa femme d'aller voir en cachette ; celle-ci aperçut la demoiselle qui n'osait avancer, tenue en respect par le chasse-mouche ; elle piétinait sur place en grinçant des

¹ *Ying-fu*. Touffe de crin montée sur une tige, souvent très artistiquement sculptée, et qui se trouve constamment entre les mains des Chinois, plus encore que l'éventail classique.

Contes chinois

dents, un bon bout de temps, puis elle partit ; mais bientôt elle revint, on l'entendait dire :

— Ce prêtre me fait peur, mais je suis trop bête de me laisser ainsi terrifier, allons un peu de courage !

Et s'élançant en avant, elle prit le chasse-mouche et le brisa ; puis forçant l'entrée de la chambre à coucher, elle marcha droit au lit de Shêng, lui fendit la poitrine, prit son cœur et s'enfuit ; la femme légitime appela des servantes qui accoururent avec des lanternes, mais trop tard, Shêng était mort, de sa poitrine ouverte le sang coulait encore à flots. Chên, accablée alors par la douleur et la crainte, pleurait à voix basse ; enfin vers midi, elle envoya le frère cadet de son mari au rendez-vous du prêtre, afin de lui annoncer les terribles événements ; le taoïste fut furieux en apprenant l'audace du démon et promit son appui ; suivant le frère de Shêng, il se rendit à la maison du mort, naturellement la demoiselle avait disparu sans laisser de trace ; le taoïste inspecta les quatre coins de l'horizon et déclara que la meurtrière n'était pas loin.

— Quelle est la famille, demanda-t-il, qui habite au sud de cette maison ?

— La mienne, répondit le jeune frère du mort.

— Y habitez-vous en ce moment même ?

Un peu interloqué par la question ainsi posée, il répondit que quoique absent actuellement de son domicile, il y habitait d'une façon courante.

— Savez-vous, lui dit alors le prêtre, si quelqu'un est venu chez vous aujourd'hui ?

— Je ne puis le savoir, ayant passé la matinée ici, puis étant allé à votre rendez-vous au temple du dieu bleu, mais je vais aller demander.

Peu de temps après, il revint, disant que dans la matinée, il s'était présenté une vieille femme, qui avait demandé à être engagée pour les

Contes chinois

gros travaux du ménage, que sa femme l'avait immédiatement prise à son service et qu'elle était, en ce moment, à travailler dans la maison.

— Voilà notre affaire, dit le prêtre, venez tous avec moi.

Dans la cour de la maison, rassemblant toute son énergie, il prit en main son épée de bois ¹ et d'une voix ferme dit :

— Puissant démon, venez me rendre mon chasse-mouche !

La vieille, qui travaillait dans un coin de la cour, donna aussitôt les signes de la plus vive agitation ; pâle et tremblante, elle gagnait doucement la porte, dans le but de s'enfuir, mais le taoïste déjoua son projet et la saisit avant qu'elle ne disparût ; il commença à la battre, elle se prosterna en demandant grâce, mais lui sans se laisser troubler, fendit sa peau et la lui retira ; tout le monde vit alors un affreux démon qui se roulait à terre, en hurlant comme un porc qu'on saigne ; d'un seul coup de son épée, le prêtre lui trancha la tête ; le corps du diable se changea alors en une épaisse fumée noire qui tournoyait au ras du sol, semblable à un tas de cendres. Le prêtre sortit alors de son sac une gourde qu'il déboucha et tint au milieu du nuage de fumée ; avec un sifflement bizarre celle-ci fut aspirée par la gourde, comme par une bouche, et y disparut tout entière en un clin d'œil ; il reboucha alors avec soin l'orifice et replaça le tout dans son sac ; pendant ce temps, tous considéraient avec stupeur la peau humaine, les sourcils, les yeux, les pieds, les mains, rien n'y manquait ; le prêtre la prit et la roula, elle claquait comme une image murale que l'on enroule autour de son bâton, cela fait, il la plaça également dans son sac et manifesta l'intention de s'en aller ; toute la famille l'escortait en cherchant à le retenir, en pleurant. Mme Chên le suppliait de rendre la vie à son mari, mais il s'en déclara incapable ; dans sa douleur, qu'augmentait ce refus, la dame, le front contre terre, refusait de se relever. Le prêtre ému semblait plongé dans de profondes réflexions ; enfin il dit :

¹ Les prêtres ou magiciens taoïstes ont tous une arme enchantée, dite *hsien-chten*, qui tue au commandement de son maître.

Contes chinois

— Mon art magique est bien imparfait et, en toute sincérité, je ne saurais ressusciter un mort, mais je puis vous indiquer un homme, qui aura peut-être ce pouvoir, il vous faudra aller tous ensemble l'implorer.

— Quel est cet homme ? demandèrent-ils.

— Un fou, que vous rencontrerez au marché, il est généralement vautré à terre dans le fumier, essayez de l'apitoyer par vos supplications ; si dans un accès de fureur, il injurie madame, surtout qu'elle ne se fâche pas.

Le jeune frère reconnu, à la description, l'homme dont parlait le taoïste, et prenant congé de ce dernier il partit avec sa belle-sœur. Bientôt ils virent par terre, sur le côté de la route, un mendiant qui chantait ; à son nez pendait une roupie longue de trois pieds, la puanteur qu'il exhalait était telle qu'on n'osait l'approcher. Chên se jeta à genoux et s'avança vers lui dans cette posture.

— Cette belle femme, dit le mendiant, est donc amoureuse de moi ?

Chên lui expliqua le but de sa visite, il éclata de rire en disant :

— Un homme mort est un homme mort, comment pourrais-je lui rendre la vie ?

Chên s'obstinait dans ses supplications.

— C'est trop fort à la fin, s'écria-t-il, voilà un cadavre et on vient me demander de le ressusciter, moi, suis-je donc le dieu des enfers ?

Et furieux, il saisit son bâton et se mit à frapper la pauvre Chên qui, malgré la crainte et la douleur, supporta les coups en silence ; la foule, accourue de tous les coins du marché, s'assemblait autour d'eux. Le mendiant fut alors saisi d'une quinte de toux terrible, à la suite de laquelle il vomit de la bile plein ses mains ; élevant alors celles-ci à la hauteur de la bouche de Chên, il lui commanda d'avalier ; le sang envahit la figure de la malheureuse ; la situation était atroce, mais,

Contes chinois

pensant aux instructions du prêtre, elle se fit violence et avala ; elle sentit quelque chose qui entraît dans sa gorge et semblait se transformer en une masse élastique qui, descendant toujours plus loin, s'arrêta dans son estomac. Le mendiant éclata de rire et dit :

— Décidément, la belle femme m'aime.

Ce disant, il se leva et partit sans la regarder, entrant dans le temple. Chên et son beau-frère se précipitèrent à sa poursuite, mais il leur fut impossible de le retrouver ; en vain, ils le cherchèrent dans les coins les plus obscurs, il avait disparu ; cette fuite leur parut de mauvais augure, ils revinrent bien tristes à la maison, le cadavre était là et Chên regrettait de s'être exposée pour rien à toutes ces humiliations, elle n'avait plus qu'une idée, rejoindre son époux dans la tombe ; mais, auparavant, elle voulut contempler encore une fois le cadavre ensanglanté de celui qu'elle aimait ; les serviteurs, épouvantés, attendaient debout, n'osant bouger ; elle tint longtemps le corps serré contre elle, pleurant, gémissant et cherchant à remettre en place les entrailles éparses. Au milieu de sa triste besogne, les hoquets qui suivent les pleurs amenèrent une envie bien naturelle de vomir, une servante lui tendit un vase et soudain elle aperçut dans celui-ci, au milieu de ses vomissements, une masse solide, qui d'elle-même s'agita, bondit au dehors, et vint retomber au milieu de la plaie béante du cadavre ; effrayée elle regarda et vit un cœur humain ; en même temps sortait de la poitrine ouverte une chaude vapeur qui s'élevait et bouillonnait comme une buée noirâtre ; tout le monde était frappé de stupeur ; mais elle, sans perdre la tête, se hâta de rapprocher avec ses deux mains les bords de la plaie en les pressant fortement l'un contre l'autre, pour empêcher que le souffle vivifiant ne s'échappât, puis rapidement elle recousit l'ouverture avec un fil de soie. Cela fait, elle frictionna longuement le corps inerte qui se réchauffait sous ses mains, enfin elle l'enveloppa avec soin dans ses draps et ses couvertures. Pendant la nuit, elle vint soulever les draps, on percevait déjà la respiration aux narines ; au petit jour la vie était revenue ; tout d'abord Shêng prononça des paroles confuses, comme quelqu'un qui s'éveille

Contes chinois

d'un mauvais rêve, puis la notion des choses lui revint ; il sentait encore au cœur une assez vive douleur à l'endroit où il avait été détaché ; petit à petit tous ces phénomènes disparurent, la cicatrice de la poitrine diminua, ne laissant qu'une marque, de la taille d'une pièce de monnaie, et peu de temps après il fut sur pied de nouveau et guéri à tous les points de vue.

@

L'ENFANT DU MARCHAND

@

Un négociant nommé Ch'u-mou, homme distingué et déjà d'un certain âge, voyageait pour ses affaires, ayant laissé sa femme à la maison. Une nuit que celle-ci était couchée, elle rêva qu'elle avait commerce avec un homme ; elle s'éveilla brusquement et dans l'obscurité tâta avec ses mains l'intérieur du lit, un misérable était couché avec elle ; elle chercha à se rendre compte de ce que ce pouvait bien être, et reconnut sans peine que c'était un Hu ; celui-ci surpris, sauta à bas du lit et disparut sans qu'on entendit même ouvrir la porte. Le lendemain soir, elle invita une vieille voisine à venir lui tenir compagnie dans sa cuisine, elle garda également auprès d'elle son fils, enfant d'une dizaine d'années, qui couchait habituellement dans une pièce à part. Quand la nuit fut profonde, la vieille et l'enfant s'étant endormis, le Renard arriva ; la dame ayant parlé indistinctement comme en rêve, le bruit réveilla la vieille qui demanda ce qu'elle désirait ; le Renard prit peur et s'enfuit. Dans la journée, elle semblait avoir perdu tout souvenir de l'aventure ; à la nuit tombante, elle réunit encore la même compagnie, laissa la lanterne allumée et pria la vieille et l'enfant de ne pas s'endormir trop profondément. Assis tous deux contre le mur, la tête de l'enfant reposant sur l'épaule de la voisine, ils luttèrent longtemps contre le sommeil, mais enfin ils s'assoupirent et ne se réveillèrent qu'à l'approche du jour, la femme n'était plus là ; ils supposèrent que peut-être elle était sortie pour aller satisfaire un besoin naturel, mais le temps passa sans qu'elle revînt ; cela leur parut étrange. La vieille, très effrayée, n'osa pas aller à sa recherche, le petit garçon prit la lanterne et chercha de tous côtés ; arrivé dans une pièce voisine, il trouva sa mère couchée toute nue au milieu de la chambre ; il s'approcha et l'aida à se relever, elle n'eut aucun mouvement de pudeur ou de honte, ne chercha pas à l'écarter ; elle paraissait complètement folle, chantant, pleurant, criant tour à tour et proférant des injures contre tous.

Contes chinois

Dans la journée, elle vaquait assez bien à ses occupations, mais quand arrivait la nuit, la présence de qui que ce fût l'importunait, l'enfant dormait dans une pièce à part, la vieille avait été renvoyée chez elle. Dès que, dans la nuit, l'enfant entendait sa mère rire et causer, il se hâtait de se lever et d'allumer la lanterne ; alors la mère se réveillait furieuse et l'accablait de reproches ; mais rien ne pouvait le faire dévier du plan qu'il s'était tracé, car dans ce jeune garçon étaient une fermeté d'âme et un courage rares même chez des hommes. Le pauvre enfant n'avait guère de temps pour s'amuser ; dans le jour, armé d'une truelle, il entassait par assises régulières les pierres et les briques pour boucher les fenêtres ; venait-on à le gronder à ce sujet, il n'obéissait pas et si parfois on lui enlevait ses pierres, il se roulait par terre, simulant une rage d'enfant gâté ; les gens cédaient alors de peur d'exciter trop sa colère ; les jours passaient, les fenêtres furent enfin bouchées hermétiquement ; ce travail fait, il enduisit soigneusement le mur d'un crépi en boue ; chaque jour on le voyait travailler du matin au soir, sans aucun répit. Quand tout fut ainsi fini, il prit à la cuisine un fort couteau, qu'il affila avec soin. Les gens qui le voyaient faire le croyaient devenu fou, mais rien ne le troublait ; la nuit venue, il cacha son couteau dans ses vêtements, sur sa poitrine, recouvrit sa lumière d'une gourde, dont il avait enlevé le fond et attendit ; dès qu'il entendit sa mère parler dans son sommeil, il découvrit sa chandelle, il entendit contre la porte fermée comme un léger grincement, puis pendant quelque temps, tout fut tranquille ; il feignit alors de sortir en prétextant un besoin à satisfaire et entr'ouvrit la porte ; aussitôt bondit par l'entrebâillement quelque chose qui lui parut être comme un chat sauvage ; il referma la porte, s'arma de son couteau et poursuivit l'animal, auquel il réussit seulement à trancher environ deux pouces de la queue, il y avait des gouttes de sang plein la chambre ; il chercha alors à s'éclairer avec la lanterne, tandis que sa mère l'accablait d'injures, auxquelles il ne prêtait aucune attention ; mais ses recherches furent vaines, l'animal blessé avait disparu, il se recoucha mécontent de ne pas l'avoir tué, mais se consolant à l'idée qu'aussi mal en point, il ne pourrait revenir de si tôt. Dès qu'il fit jour il s'en fut suivre la piste sanglante, franchissant l'enclos de sa maison, il suivit les traces

Contes chinois

qui l'amènèrent jusque dans un jardin appartenant à la famille Ho. La nuit suivante fut tranquille, personne ne vint, mais la pauvre femme était couchée, inerte comme morte.

Peu après le père revint de voyage ; trouvant sa femme couchée, il alla droit au lit pour lui demander ce qu'elle avait, mais elle l'accabla d'injures, comme s'il eût été un ennemi mortel ; elle traitait d'ailleurs son enfant de la même façon. Le mari, très effrayé, fit venir un médecin qui prescrivit des médicaments, mais, drogues ou purgatifs, elle repoussait tout remède ; en cachette on mélangea ceux-ci à l'eau de sa soupe et on parvint ainsi à lui en faire avaler ; pendant quelques jours elle fut tranquille ; le père et le fils se mirent à sa recherche et la trouvèrent dans l'autre chambre, elle était retombée dans son mal, elle ne voulait pas partager le lit de son mari et dès qu'arrivait la nuit, elle éprouvait un irrésistible besoin d'aller dans l'autre chambre ; si on l'en empêchait par force, c'était une crise de rage et d'injures, le pauvre homme ne savait plus que faire ; fermait-il la porte, sa femme courait la rouvrir ; il souffrait cruellement de cette existence ; en vain chercha-t-il, par le jeûne et la prière, à obtenir du ciel l'exorcisme désiré, l'effet de ses prières fut nul.

Un soir, l'enfant resta caché dans le jardin des Ho ; embusqué derrière un épais massif, il attendit pour voir s'il ne découvrirait pas quelque chose ; la lune, alors dans ses premiers jours, éclairait mais faiblement ; il perçut tout d'abord un bruit de conversation ; écartant alors avec précaution les branches enchevêtrées, il vit deux êtres humains occupés à boire ; un serviteur à longue barbe leur présentait respectueusement les coupes ; il portait des habits visiblement vieux et de couleur brun foncé. Les deux hommes causaient ensemble, mais à voix si basse, qu'il ne pouvait rien distinguer de leur conversation ; au bout d'un certain temps, il comprit cependant que l'un d'eux donnait au serviteur l'ordre d'aller prendre le lendemain une nouvelle cruche d'eau-de-vie ; puis les deux maîtres partirent ensemble : l'homme à la longue barbe resté seul se dévêtit, roula ses habits et se coucha sur le sol ; l'enfant eut tout le temps de l'examiner : ses membres étaient bien ceux d'un homme, mais le bas de son dos était orné d'une longue queue.

Contes chinois

L'enfant aurait bien voulu s'en aller alors, mais il craignait de trahir sa présence et se résigna à attendre dans sa cachette la fin de la nuit ; peu avant le lever du jour, il entendit les deux autres revenir en causant entre eux, puis ils disparurent tous à l'intérieur d'un bosquet de bambous. Alors seulement il se décida à rentrer ; son père lui demanda où il était allé, il répondit en riant qu'il avait passé la nuit à la maison du seigneur Ho.

Lorsque son père se rendit au marché, il l'accompagna, et voyant pendre à la devanture d'un chapelier une superbe queue de renard, il pria son père de la lui acheter ; celui-ci n'y fit pas attention, mais il le tira par ses habits et fit une telle mine boudeuse d'enfant gâté, que le père céda et acheta l'objet convoité ; puis celui-ci entra dans une boutique où il s'occupa de ses affaires, l'enfant jouait à côté de lui et tandis que le père, absorbé par ses comptes, ne faisait pas attention, il lui déroba une pièce de monnaie et courut acheter un pot d'eau-de-vie blanche qu'il déposa dans un coin obscur du corridor de la boutique. Dans la ville habitait un sien oncle maternel, dont l'occupation habituelle était la chasse, il se rendit en toute hâte à la maison de ce dernier, mais il était précisément sorti et il ne trouva que sa tante ; celle-ci lui demanda des nouvelles de la santé de sa mère.

— Un de ces matins, répondit-il en riant, elle ira un peu mieux, mais je viens pour autre chose : nous sommes infestés de rats qui viennent ronger les habits ; on a beau faire du bruit pour les effrayer, on ne peut s'en débarrasser, aussi m'a-t-on envoyé vous demander un peu de la drogue dont on se sert pour tuer les animaux.

La tante fouilla dans son armoire, prit environ un dixième d'once de la poudre, l'enveloppa et la donna à l'enfant en lui disant d'attendre un peu, qu'elle allait lui faire des beignets pour le régaler. L'enfant regarda bien autour de lui, vit qu'il n'y avait personne, ouvrit le paquet renfermant la poudre et en prit une pleine poignée qu'il serra avec soin, puis il alla vite dire à sa tante de ne pas allumer son feu, car il avait rendez-vous avec son père au marché et qu'il n'aurait pas le temps d'attendre que les beignets fussent cuits. Il partit alors et courut mettre sa poudre dans

Contes chinois

l'eau-de-vie qu'il avait achetée ; cela fait, il se promena tout le jour au marché, et le soir revenu, il rentra chez lui ; son père lui demanda ce qu'il était devenu toute la journée ; il lui dit qu'il était allé à la maison de son oncle. Chaque matin, il partait se promener au milieu des boutiques ; un jour enfin il aperçut dans la foule l'homme à la grande barbe qui suivait les deux autres ; il l'examina attentivement, et sûr de ne pas se tromper, il se rapprocha progressivement de lui et, lorsque celui-ci fut seul, finit par lier conversation, en lui demandant s'il était du pays.

— J'habite le faubourg du nord, lui dit l'homme, et vous où habitez-vous ?

L'enfant lui dit alors qu'il habitait une grotte de la montagne ¹. L'homme à la longue barbe s'étonna qu'il habitât une grotte ; l'enfant se mit à rire, et dit :

— Qu'y a-t-il d'étonnant, depuis bien des générations nous habitons une grotte magique, vous ne le croyez pas ?

L'individu très interloqué, lui demanda son nom de famille.

— J'appartiens à la famille Hu ², et vous que faites-vous ? Tout à l'heure il m'a semblé que vous étiez avec deux messieurs, mais je ne les ai pas regardés.

L'homme était un peu perplexe et ne savait pas trop s'il ne devait pas se méfier, mais l'enfant entrouvrit légèrement le bas de sa robe, laissant apercevoir sa fausse queue de renard :

— Je ne puis, dit-il, m'en défaire lorsque je prends la forme humaine, pour me mêler aux autres hommes, mais cela ne me gêne pas trop.

¹ Il y a ici et un peu plus loin, des jeux de mots comme celui d'Ulysse avec le cyclope. Le nombre des sons en Chine est très limité ; un même caractère qui, écrit, a un sens tout spécial, peut à la lecture avoir un sens différent ; ainsi grotte de la montagne (Shan-tung) correspond également à la province du même nom. Ce procédé a été souvent employé ; je possède dans ma bibliothèque un roman, paraît-il des plus libidineux, qui, à première vue, présente peu ou point de sens, mais qui, lu à haute voix, fait s'esclaffer tous les auditeurs ; je me déclare d'ailleurs, ne sachant point *lire*, incapable de le comprendre.

² Même observation que ci-dessus ; le caractère Hu, employé ici, signifie comment ? quoi ? Il peut être employé pour le son de Hu, renard.

Contes chinois

L'individu rassuré lui demanda ce qu'il venait faire au marché. Il répondit que son père l'avait envoyé acheter de l'eau-de-vie.

— Moi aussi, fit l'homme en riant.

— Vous n'avez pas encore fait vos achats ?

— Non, dit-il, nous sommes fort pauvres et généralement je vole les choses au lieu de les acheter.

— Votre service ne doit pas être facile, dit l'enfant, et vous allez être en retard.

— C'est moi, dit l'homme, qui crains de vous faire perdre votre temps, en attendant l'occasion d'exécuter les ordres de mon patron.

— Qui est donc votre patron ?

— Vous avez remarqué tout à l'heure deux messieurs, ce sont les deux frères : l'un d'eux est très épris d'une femme de la famille Wang, du faubourg du Nord, il la voit dans la maison de son mari, un monsieur Mou, au faubourg de l'Est ; mais ce monsieur a un fils qui déteste mon maître ; il y a quelque temps, il lui a coupé la queue et le malheureux est à peine convalescent depuis une dizaine de jours, maintenant il commence à y retourner ; mais il faut que je vous quitte, j'ai affaire et serais désolé de vous retarder.

— Qu'à cela ne tienne, dit l'enfant, il vous sera bien difficile de voler, ce n'est pas aussi aisé que de faire des achats ou des échanges, moi j'ai acheté tout à l'heure de l'eau-de-vie, que j'ai déposée dans un corridor sombre ; permettez-moi de vous en faire présent, j'ai encore pas mal d'argent dans ma bourse et j'en achèterai facilement d'autre.

L'homme était tout honteux, craignant d'accepter une politesse qu'il ne pourrait jamais rendre, mais l'enfant insista :

Contes chinois

— Ne suis-je pas de la même race que vous, pourquoi, lorsque je puis faire une chose aussi insignifiante, me montrerais-je avare ; cela se retrouvera à l'occasion.

Ils partirent donc ensemble, pour aller chercher l'eau-de-vie dans sa cachette ; l'homme l'emporta et chacun rentra de son côté.

La nuit vint, la mère s'endormit paisiblement sans éprouver le besoin de se sauver, ce changement frappa le père ; son fils l'invita alors à venir inspecter les alentours de la maison ; ils trouvèrent dans un kiosque du jardin, deux renards morts et un troisième, mort également, dans les herbes ; une bave sanglante coulait encore de leurs museaux ; près d'eux une cruche d'eau-de-vie abandonnée ; l'enfant la prit et la secoua, elle n'avait pas été vidée jusqu'au bout ; il donna alors l'explication du mystère à son père stupéfait, qui lui demanda pourquoi il ne l'avait pas tenu au courant. L'enfant lui fit facilement comprendre que dans une affaire aussi surnaturelle, la moindre indiscretion aurait fait échouer tout le plan ; le marchand n'était pas peu fier de son fils ; ils chargèrent les animaux sur leurs épaules et rentrèrent à la maison ; là en examinant les victimes, ils virent que l'un des renards avait le bout de la queue coupé, la trace de l'amputation était encore nettement visible.

A partir de ce moment, le calme fut rétabli dans la maison ; mais l'état de santé de la malheureuse femme était très précaire ; sa maigreur était effrayante, l'intelligence revenait graduellement, mais elle toussait sans cesse et vomissait des flots de sang ; on crut bien qu'elle allait mourir ; sa famille vint du faubourg du Nord la visiter ; cette maladie, causée uniquement par la possession, diminua peu à peu, la cause étant détruite, et finalement elle guérit grâce à la présence d'esprit et à l'intelligence de son enfant. Celui-ci, entraîné par ses goûts, travailla avec son assiduité ordinaire, l'équitation et le tir à l'arc, et devint par la suite un général remarquable.

YEH-SHÊNG

@

A Huai-Yang ¹, vivait un nommé Yeh-shêng, dont le prénom officiel n'est pas parvenu jusqu'à nous. Extrêmement bien doué pour les lettres, aussi bien en prose qu'en vers, il pouvait passer pour un écrivain remarquable ; malheureusement la déveine le poursuivait aux examens et, malgré son réel mérite, il avait toujours échoué ; il devait renoncer à ses rêves ambitieux. Un jour qu'il se rendait à la ville, il rencontra sur son chemin un passant dont la mise élégante indiquait un homme dans une belle situation, ils lièrent conversation et Shêng plut infiniment à son interlocuteur ; celui-ci le fit entrer dans un bureau du gouvernement ; ainsi casé il put continuer ses études, aidé fréquemment par des dons en nature ou en espèces de son riche patron qui s'intéressait à sa situation malheureuse. Lorsqu'arriva l'époque des examens du premier degré, son protecteur l'appuya chaudement auprès du directeur provincial des études, vantant son mérite qui devait lui assurer la première place et par la suite, un brillant avenir. L'examen ² arrive, Shêng étudie le texte proposé pour la composition littéraire, le sujet lui en semble admirable et les idées se présentent en foule, mais hélas le temps est limité et l'heure passe, sans que le travail soit fini ; quand la liste paraît, Shêng n'y figure pas, il a encore échoué ; il s'en retourne chez lui le cœur meurtri ; il fuit ses amis, s'enferme chez lui, moralement et physiquement malade, sans force et sans volonté, émacié par le chagrin. Son protecteur ayant appris son fâcheux état, le fait mander pour le remonter un peu ; notre homme pleure abondamment et excite vivement la pitié du haut personnage, qui résolut de l'emmener lorsque viendrait pour lui le moment de se rendre dans la capitale. Shêng l'assura de son éternelle reconnaissance, prit congé et rentra chez lui ; ses préparatifs étaient faits, mais il tomba

¹ Localité non identifiée, le nom signifie au nord du Huai, assez grande rivière qui traverse le Honan et l'Anhui.

² Littéralement, derrière la porte du palais.

Contes chinois

malade ; il rendit compte aussitôt de ce contretemps à son protecteur, le priant instamment de ne pas retarder son départ à cause de lui. Il prit force drogues, mais qui n'amenèrent aucun résultat dans son état. Sur ces entrefaites son protecteur, ayant eu des difficultés avec un de ses supérieurs, résolut de quitter le service pour échapper à cette situation ennuyeuse ; il informa Shêng de cette résolution par une lettre, dont le sens général était le suivant :

« Je suis obligé de retourner dans l'Est, mais n'étant pas à un jour près, je vous attendrai, si vous arrivez le matin, nous partirons le soir même.

Le porteur de cette lettre trouva Shêng malade dans son lit ; il lut avec émotion les lignes bienveillantes qui lui étaient adressées, soupira et pleura, puis, trop faible pour écrire, chargea le messager de la réponse verbale, disant qu'il était trop malade pour pouvoir espérer une guérison subite, qu'on ne l'attende donc point ; rien ne pressant d'une façon urgente, on lui fit dire qu'on l'attendrait. Après un assez long temps écoulé, on vit arriver Yeh-shêng qui accourait en toute hâte ; il fut accueilli à bras ouverts par son protecteur, qui s'informa avec sollicitude de l'état de sa santé :

— Votre dévoué serviteur a été bien malade, lui répondit Shêng, et ce qui augmentait son affliction, c'était surtout l'idée de vous faire attendre si longtemps, c'était pour moi un chagrin de tous les instants, mais à présent je suis mieux et je pourrai, je l'espère, vous suivre.

Ordre fut donné de faire immédiatement les paquets pour le voyage et de se tenir prêts à partir dès le lendemain matin. Le seigneur commanda en même temps à son fils qu'il eût à considérer comme son précepteur Shêng qui, à l'avenir, vivrait constamment avec eux ; ce fils, nommé Ch'ang, était âgé de seize ans ; peu instruit encore, il avait une intelligence exceptionnelle, il lui suffisait de regarder deux ou trois fois une leçon quelconque pour la posséder à tout jamais ; en une seule année, il sut acquérir une culture littéraire très suffisante ; pour perfectionner ses talents, son père lui fit alors suivre les cours du

Contes chinois

collège de la ville. Shêng lui faisait traiter souvent les sujets de composition donnés aux examens, il les avait toujours parfaitement réussis, aussi lorsqu'à l'examen on lui donna sept sujets à traiter, il s'en tira sans difficulté et fut classé le second de la liste. Le seigneur dit alors à Shêng :

— Nous vous devons beaucoup, mon fils et moi ; grâce à vous voilà Ch'ang en passe de faire brillamment son chemin, mais en vous consacrant à lui, vous avez depuis longtemps négligé vos intérêts pour les nôtres, que comptez-vous faire maintenant ?

— L'existence est chose bien difficile, répondit Shêng, je voudrais tenter de nouveau le sort et me présenter aux examens. J'ai déjà parcouru la moitié de ma vie sans avoir réussi, mais ce n'est pas faute de combattre ; si je parviens enfin au grade, mes vœux seront accomplis ; muni de ce titre précieux, je serai quelqu'un, dois-je donc jeter loin de moi tout espoir, comme une vaine loque ?

Le seigneur, connaissant la malchance de celui qui vivait depuis longtemps à ses côtés, ne savait trop quel conseil lui donner ; il l'engagea timidement à regagner son pays natal, de crainte d'un second échec, Shêng ne voulut rien entendre. Sur ces entrefaites le jeune homme dut se rendre dans la capitale, pour s'assurer un emploi dans le gouvernement ; il se fit recevoir docteur ¹ et fut nommé secrétaire-adjoint de deuxième classe, dans un ministère. Shêng profita de son séjour dans la capitale (il ne quittait pas en effet son ancien élève), pour suivre des cours et au bout de l'année, il se présenta aux examens de deuxième degré ², il fut enfin reçu. Peu de temps après, le jeune homme étant appelé par ses fonctions dans le Sud pour affaire de service, il dit à Shêng :

¹ Littéralement, gagner le palais du Sud.

² Littéralement, entrer par la porte du Nord.

Contes chinois

— Je m'en vais partir pour une région non éloignée de votre pays natal ; partons ensemble, Maître, cela fait toujours plaisir de retourner dans son pays *vêtu de soie* ¹.

Cette proposition remplit Shêng de joie, on choisit avec soin un jour de bon augure, pour se mettre en route et l'on partit gaiement. Lorsqu'il fut arrivé à la limite du territoire de Huai-yang, Shêng envoya en avant un serviteur à cheval, pour annoncer son arrivée, il le suivait de près ; mais grandes furent sa tristesse et son affliction, en voyant sa maison délabrée et envahie par les plantes grimpantes, c'est avec hésitation qu'il s'approcha de la porte et la franchit. A ce moment sortait de la maison dans la cour une femme portant une vannette, à la vue de Shêng elle jeta son instrument et s'enfuit effrayée. Shêng, le cœur meurtri, lui cria de loin :

— C'est moi, je suis maintenant un gradé ; est-ce cette nouvelle dignité ou trois ou quatre ans d'absence qui m'ont changé à ce point que tu ne veuilles plus me reconnaître ?

La femme, se tenant le plus loin possible, lui dit :

— Mon seigneur et maître est mort depuis longtemps, que venez-vous me parler de grade, depuis longtemps il repose dans son cercueil ; comme famille il ne reste que mon fils, pauvre enfant orphelin, cessez donc vos plaisanteries et laissez-moi procéder aux cérémonies rituelles pour son repos éternel.

C'était là une chose étrange et surnaturelle, faite assurément pour effrayer Shêng qui se sentait bien vivant ; il resta un instant cloué sur place par la stupeur, mais, tout en hésitant, il s'avança vers la porte et en franchit le seuil ; à peine eut-il vu le cercueil qu'il s'effondra à terre ; la femme effrayée s'approcha ; il ne restait sur le sol que son chapeau, ses souliers, ses vêtements conservant encore la forme du corps comme fait la peau d'un insecte qui vient de muer. Grandes furent sa

¹ Correspond à l'idée d'aller montrer ses galons au pays.

Contes chinois

frayeur et sa douleur, elle serrait dans ses bras cette lugubre défroque et pleurait à chaudes larmes, quand son fils revint de l'école ; voyant un serviteur et des chevaux dans la rue devant sa porte il s'enquit quelle était cette visite et en toute hâte rentra pour en informer sa mère ; celle-ci, essuyant ses larmes, interrogea le domestique, se fit donner des détails et finit par connaître toute l'histoire de son mari. Le serviteur repartit et rendit compte au jeune seigneur des tristes et étranges événements. A cette nouvelle le jeune homme ne put retenir ses larmes, toute la maison partagea sa douleur, et prit le deuil ; on célébra la cérémonie mortuaire suivant les rites sacrés. Puis il se chargea de l'instruction du fils que laissait son vénéré maître, lui fit donner des professeurs, intéressa à son sort le directeur provincial des études, et, au bout de l'année, le fit entrer dans un excellent collège ¹.

@

¹ P'an, collège ou gymnase supérieur d'un État, ainsi nommé à cause de l'étang demi-circulaire (P'an) qui l'entoure d'un côté.

PHÉNIX BLEU

@

A T'ai-yüan (préfecture du Shansi) vivait un nommé Kêng descendant d'une famille ancienne et puissante, il avait eu en héritage de ses ancêtres une demeure seigneuriale de dimensions et de proportions considérables, mais déchu petit à petit de son ancienne splendeur ; les vastes appartements étaient vides, abandonnés et tant soit peu en ruines. Avec l'abandon progressif apparurent des phénomènes étranges, les portes des chambres s'ouvraient et se fermaient sans qu'on vît personne ; les gens de la maison étaient réveillés au milieu de la nuit par des vacarmes effrayants. Kêng en devenant malade aussi se décida-t-il à déménager et à aller habiter un pavillon isolé ; la maison paternelle ainsi abandonnée tomba encore plus en ruines et devint encore plus hantée ; ceux qui passaient devant pouvaient entendre des éclats de rire, des chants, de bruyantes conversations. Kêng avait un neveu, garçon brave gai, et insouciant, connu dans le pays pour sa témérité sans bornes il demanda un jour à son oncle de le laisser surveiller la maison et s'il voyait ou entendait quelque chose d'insolite de venir le chercher en toute hâte. Un soir l'oncle vit à une fenêtre de l'étage supérieur un brillant éclairage qui s'éteignit soudain. Il courut en informer son neveu Shêng ; celui-ci résolut, sans hésiter, d'entrer et de voir de près ce qui se passait de si étrange dans la maison ; il écouta quelque temps et ne perçut aucun bruit ; connaissant à fond les aîtres, il trouva facilement la porte et, brisant l'enchevêtrement des plantes grimpantes qui la tapissaient, il entra et monta tout droit au premier étage ; là il ne vit rien de particulier ; il traversa l'enfilade des pièces et commença à entendre un bruit de conversation ; c'était des mots rapidement échangés ; il regarda par une fente et vit une pièce brillamment éclairée par une paire de grandes chandelles ; on se serait cru en plein jour ; un vieillard, vêtu comme un lettré aisé était assis à la place d'honneur (littéralement face au sud), en face de lui une vieille dame, tous deux

Contes chinois

avaient certainement plus de quarante ans à la gauche du vieux monsieur (face à l'est), un jeune homme d'une vingtaine d'années, à sa droite ¹ une demoiselle paraissant bientôt en âge de se marier ² ; sur la table, abondamment servie, on voyait à profusion les plats et les bouteilles ; assis paisiblement autour du festin, les membres de la famille devisaient gaiement. Shêng entra brusquement et dit d'une voix forte en riant :

— Voici un convive non invité qui vous arrive !

La compagnie effrayée se leva et disparut, puis le vieillard rentra seul, l'air furieux :

— Quoi, qu'est-ce, dit-il, voilà un homme qui franchit le seuil de l'appartement des femmes !

— Pardon, reprit vivement Shêng, mais ce sont les appartements privés de ma famille à moi ! c'est vous, monsieur, qui êtes ici l'intrus ! De plus vous buvez de l'excellente eau-de-vie et vous n'invitez pas seulement votre propriétaire, vous êtes terriblement pingre.

Le vieillard, après l'avoir examiné des pieds à la tête, dit :

— Vous n'êtes pas le propriétaire.

— Moi, répondit Shêng, je suis l'intrépide Shêng-Kêng bien connu pour son audace et de plus neveu du propriétaire.

Le vieillard dit respectueusement :

— Depuis longtemps je connais votre illustre nom.

Il salua et rentra dans l'intérieur donner aux domestiques l'ordre de changer les couverts, puis il revint, pria Shêng de s'asseoir et lui versa à boire. Shêng fort loquace, lui fit observer que, quand on avait l'honneur de le recevoir comme hôte, c'était bien le moins qu'on lui

¹ La place à gauche est actuellement et depuis longtemps déjà la place d'honneur.

² Littéralement prête à prendre les épingles. A 15 ans la jeune fille relève ses cheveux en les enroulant autour d'une épingle appelé *chi*.

Contes chinois

présentât sa famille. Le vieillard appela alors Hsiao-êrh ¹ et tout aussitôt sortit des appartements le jeune homme que Shêng avait déjà aperçu.

— Voici mon fils ², dit-il ;

le jeune homme salua et s'assit ; la conversation s'engagea très animée, le vieillard s'enquit beaucoup de la famille de Shêng et celui-ci, naturellement bavard, causa énormément ; le jeune homme séduit par les dehors brillants de l'étranger lui offrit sans hésiter son amitié, lui demandant, puisqu'il était de deux ans son aîné, de vouloir bien le considérer comme son petit frère.

— Mais, dit le vieillard, d'après ce que vous venez de me conter, vous seriez le petit-fils de l'érudit qui publia jadis une compilation des chroniques provinciales du T'u-shan ³, en avez-vous connaissance ?

— Certes je connais cet ouvrage, dit Shêng.

— Eh bien, dit le vieillard, ma famille est originaire du T'u-shan, je possède assez bien mon arbre généalogique à partir de la dynastie des T'ang ou plus exactement à partir des cinq dynasties ⁴. Mais avant cette époque je ne sais presque rien ; j'espère que votre seigneurie voudra bien me faire profiter de ses lumières.

Shêng lui raconta alors comment une femme du T'u-shan avait jadis rendu service au grand empereur Yü ⁵, très habile causeur il

¹ Littéralement : enfant plein de piété filiale.

² Littéralement : voici mon petit cochon d'enfant. Voir au sujet de ces appellations une note antérieure.

³ Montagne dans la province d'Anhui.

⁴ La dynastie de T'ang, qui compta vingt-deux empereurs, occupa le trône de 618 à 907. Les cinq dynasties ont existé parallèlement à la dynastie Liao ou des Tartares Kitan et de 907 à 960 ont fourni treize souverains en cinquante-trois ans.

⁵ Le grand Yü, premier empereur de la dynastie des Hsia régna de 2205 à 2197 avant Jésus-Christ, il fit de grands travaux et créa la première organisation provinciale.

Contes chinois

enguirlanda ¹ des phrases sonores et raconta habilement une histoire courante. Le vieillard était enchanté et s'adressant à son fils :

— Je suis bien heureux d'avoir appris quelque chose que j'ignorais, monsieur n'est pas un homme comme les autres, je crois que tu peux sans inconvénient prier ta respectable mère de venir avec Phénix Bleu, elles profiteront de cette intéressante conversation et connaîtront les hauts faits de mes ancêtres.

Hsiao-êrh entra dans l'appartement des femmes et revint peu après ramenant la vieille dame et la demoiselle. Shêng n'eut d'yeux que pour celle-ci ; tournure souple, vive et gracieuse, regard où éclatait l'intelligence, c'était une beauté accomplie et d'essence évidemment surhumaine. Le vieillard désignant la dame âgée, la présenta en disant :

— Voici ma femme ².

Puis désignant la demoiselle :

— Voici Phénix Bleu, nièce de votre humble serviteur ; cette enfant est douée d'une rare intelligence, il lui suffit de voir ou d'entendre une chose une fois pour s'en souvenir à tout jamais, aussi suis-je bien aise qu'elle puisse vous écouter.

Shêng ne se fit pas faute de bavarder, mais aussi de boire en même temps. Tout en se livrant à cette double occupation, il ne cessait pas d'admirer la jeune fille et de la dévorer des yeux ; elle s'en aperçut vite ; un moment même il inclina sa tête et effleura d'abord furtivement avec son pied la pointe de son soulier, poursuivant ensuite ce pied mignon sous la table ³. La demoiselle n'en témoigna ni ennui ni colère. Shêng dès lors ne fut plus du tout à ce qu'il disait, sa pensée volait bien loin, enfin, ne pouvant pas se maîtriser, il frappa du poing la table en disant :

¹ Littéralement : poudrer et maquiller beaucoup de périodes.

² Littéralement : ceci est mon stupide fagot d'épines.

³ *Lien Kou* ; littéralement : boutons de lotus ; on dit aussi *Chin lieu* lotus d'or, pour désigner les pieds des femmes chinoises ; on attribue l'origine de la coutume de comprimer les pieds à *Yao-niang*, concubine favorite de l'empereur *Liyü*.

Contes chinois

— Si j'avais le bonheur d'avoir une pareille épouse, je ne donnerais pas ma place pour celle d'un prince du sang !

La vieille dame n'était pas trop rassurée, elle craignait que Shêng qui buvait toujours ne devînt trop gris et que l'ivresse n'augmentât son impétuosité naturelle ; aussi se leva-t-elle emmenant la demoiselle, elles tirèrent la portière et disparurent. Shêng les perdit de vue, il prit alors congé du vieillard et se retira. Son cœur était étrangement troublé, il ne pouvait en chasser l'amour que lui avait inspiré Phénix Bleu. Dès que venait la nuit il entrait dans la maison, mais hélas ! il n'y trouvait plus que le parfum de celle qu'il aimait ; il restait là, seul, la nuit entière sans bouger, sans faire de bruit ; il voulait la revoir pour l'emmener et en faire sa femme ; mais pour cela il fallait pouvoir lui parler et elle ne venait pas au jour il partait pour revenir le soir. Une nuit, qu'attendant ainsi il travaillait au rez-de-chaussée, les coudes sur la table, il vit entrer un diable aux cheveux épars, à la figure noire comme la laque, qui roulait des yeux terribles en le regardant. Shêng se mit à rire, puis, trempant ses doigts dans l'encre délayée sur la pierre, en menaça le diable, celui-ci s'enfuit tout honteux. La nuit suivante, tout étant calme et l'heure déjà avancée, Shêng, éteignant sa chandelle, se disposait à dormir ; il entendit alors au fond de l'appartement tirer un verrou, ouvrir une porte puis la refermer ; il se leva et attendit dans l'obscurité ; il entendit un bruit léger de tout petits pas et, par le vantail de sa porte entr'ouverte, il vit la clarté d'une lumière qui s'avavançait venant des appartements intérieurs c'était Phénix Bleu, mais sa lanterne étant venue à éclairer Shêng elle s'aperçut de sa présence, tressauta et recula en fermant la porte. Shêng s'agenouilla alors et, parlant à travers la cloison, lui dit :

— Ne soyez pas méchante et ne fuyez pas ainsi un malheureux, c'est à vous voir qu'il aspire, si vous voulez le rendre le plus fortuné des hommes tendez-lui simplement une main amie et il mourra sans regrets si vous l'ordonnez ensuite.

La voix de Phénix Bleu lui répondit de l'autre côté de l'obstacle :

Contes chinois

— J'avais deviné votre profond amour et comment n'en serais-je pas touchée, mais les règles sévères de la bienséance m'interdisent de me rendre à votre appel.

Shêng implora encore :

— Ne craignez rien, je ne vous toucherai pas, mais laissez-moi seulement contempler un instant vos traits, cela suffira à me rendre heureux.

La jeune fille, qui ne résistait que mollement, crut pouvoir accéder à cette ardente supplication, elle ouvrit la porte et s'avança ; aussitôt Shêng la saisit dans ses bras et l'étreignit fou de joie, ensemble ils descendirent au rez-de-chaussée, là, la serrant contre sa poitrine, il la fit asseoir sur ses genoux.

— Le matin, dit-elle, va bientôt venir ; seigneur, dès que cette nuit sera finie, il sera inutile de penser l'un à l'autre.

— Et pourquoi ? demanda Shêng.

— Mon frère a peur de votre audace, depuis que, s'étant changé en diable pour vous terrifier, il a dû fuir devant votre sang-froid ; dès ce moment il a longuement consulté les sorts pour qu'il lui fassent connaître l'emplacement d'une autre habitation ; nous partirons tous avec nos bagages pour notre nouvelle résidence, et là je serai étroitement surveillée, le départ aura lieu au petit jour. Maintenant il faut que je vous quitte, car j'ai peur qu'on ne vienne.

Mais Shêng la retenait de force plein de désirs. A ce moment précis le vieillard rentra furtivement, la jeune fille fut saisie de confusion et de crainte cherchant en vain un coin pour y cacher sa honte. Elle baissait la tête, appuyée contre le lit et tournait sa ceinture entre ses doigts sans parler ; le vieillard l'apostropha violemment :

— C'est ainsi vile esclave que tu déshonores ma maison ! Vous, intrus, maudit, allez-vous-en, quant à elle je devrais la faire mourir sous le fouet !

Contes chinois

Elle courba la tête et s'enfuit de la chambre, le vieillard la suivit. Shêng courut après eux, mais il ne pouvait plus que les entendre, le vieillard accablait la jeune fille d'injures et de malédictions, elle soupirait et pleurait ; ses gémissements déchiraient le cœur de Shêng et lui enlevaient tout son courage, il enfla sa voix pour qu'elle parvînt à eux :

— C'est moi, criait-il, qui suis seul coupable, elle est innocente, je le jure, pardonnez-lui, et je vous promets de mutiler mon corps entier avec l'arme que vous voudrez, couteau, scie, cognée, hache d'armes.

Puis le silence se fit. Shêng se coucha sur le lit et prit un peu de repos, lorsque soudain il se produisit un bruit de voix. Shêng entendit le jeune homme annoncer que quelqu'un voulait vendre sa maison, que le prix était raisonnable et qu'on allait de suite déménager. Malgré son amour, Shêng ne fut pas fâché de voir la maison débarrassée de ces hôtes surnaturels ; puis, de jour en jour, le souvenir de Phénix Bleu s'effaça davantage et avant longtemps elle fut oubliée.

A l'époque de Ch'ingming (terme solaire cinq avril), Shêng après être allé, suivant la coutume, visiter les tombes de ses ancêtres, revenait vers la ville ; il vit alors deux petits renards auxquels des chiens donnaient la chasse ; ils allaient être pris, lorsque l'un d'eux put à temps se jeter dans les fourrés et, dissimulé par les broussailles, gagner quelque terrier. L'autre, moins avisé, suivait le chemin serré de près par les chiens ; lorsqu'il vit Shêng il se pressa contre lui en gémissant tristement ; ses oreilles pendantes, sa tête basse, tout en lui semblait faire un suprême appel au secours de Shêng ; celui-ci eut pitié du pauvre animal, et ouvrant le pan de sa robe lui offrit ainsi un abri ; il rentra chez lui et, les portes closes, il vit avec étonnement le petit renard changé en Phénix Bleu. Grande fut sa joie. Il s'informa avec une tendre sollicitude de ce qui s'était passé.

— Je jouais avec mon frère quand ce malheur arriva, et n'était le secours que vous m'avez accordé, mon tombeau eût été l'estomac d'un chien. Vous ne comptiez pas, avouez-le, me revoir.

Contes chinois

— Chaque jour, lui dit Shêng, votre pensée occupait mon esprit, et la nuit mon âme vous revoyait en rêve ; vous retrouver était mon ambition la plus chère, et vous croyez que je ne suis pas heureux maintenant !

— Que la volonté du ciel se fasse, dit la jeune fille, je ne regrette rien et suis heureuse d'être auprès de vous ; pour le monde entier je suis morte et bien morte, de cette façon je puis rester pour toujours avec vous.

La joie de Shêng fut immense ; ils allèrent tous deux habiter une maison isolée où ils vécurent parfaitement heureux.

Cette existence durait déjà depuis plus de deux ans ; un soir Shêng, occupé à lire dans son cabinet, vit entrer Hsiao-êrh ; il interrompit sa lecture, examina un peu inquiet le visiteur et lui demanda ce qui l'amenait. Celui-ci, prosterné humblement, lui dit d'une voix triste :

— Un grand malheur menace le chef de notre famille et vous seul pourrez le sauver ; il a craint, s'il venait en personne, de n'être pas accueilli, aussi m'a-t-il envoyé auprès de vous.

— Quel est ce malheur qui le menace ?

— Vous connaissez, sans aucun doute, le seigneur Mo-san ?

— Je l'ai un peu connu autrefois, nous sommes de la même génération.

— Eh bien, demain vers midi il passera devant votre porte revenant de la chasse ; si parmi le gibier qu'il aura pris vous voyez un renard, je vous en supplie, tâchez de vous le faire donner.

Shêng feignant une vive colère lui dit :

— Vous allez vous en aller et le plus vite possible, je vous trouve assez osé de venir me demander quelque chose, vous êtes maladroit par-dessus le marché, vous auriez dû deviner que pour obtenir de moi une démarche quelconque c'était Phénix Bleu qu'il fallait envoyer en ambassade.

Contes chinois

— Hélas, dit en sanglotant Hsiao-êrh, il va y avoir trois ans que ma jeune sœur a péri misérablement dans quelque coin ignoré de la lande.

Shêng prenant un air insouciant arrangea les plis de ses vêtements en disant :

— Ah vraiment ! j'en suis bien affligé.

Et prenant un livre il fit semblant de déchiffrer un passage difficile sans plus faire attention au jeune homme. Celui-ci se mit à pleurer, cacha son visage et partit. Shêng alla retrouver sa femme et lui rapporta la conversation qu'il venait d'avoir : elle pâlit affreusement et lui dit :

— Vous allez le sauver, n'est-ce pas, vous allez le sauver !

— Oui je le sauverai, et je ne lui ai pas dit à lui, c'est uniquement pour me venger de ses méchancetés d'autrefois.

— Merci, dit Phénix Bleu joyeuse et émue, j'étais jeune et orpheline, il a été mon frère et mon appui, même si ma famille a été parfois sévère pour moi, elle est ma famille, je me dois à elle.

— Vous avez raison, mais je ne suis pas fâché d'avoir tourmenté un peu Hsiao-êrh et de plus il est parti encore plus persuadé de votre mort qu'auparavant, rien ne pourra plus nous séparer.

Elle sourit et lui répondit :

— Je suis bien heureuse.

Le lendemain Shêng vit effectivement arriver le seigneur Mo-san ; un superbe carquois sur la poitrine, il était suivi de nombreux serviteurs richement équipés. Shêng s'arrangea pour franchir le seuil de sa porte au moment où il passait. Mo-san s'arrêta et lui fit admirer le produit de sa chasse ; au milieu d'une quantité de gibier se trouvait un renard noir, les poils de sa fourrure étaient souillés de sang à peine caillé ; Shêng le tâta, la peau et la chair étaient encore chaudes, il confia alors au chasseur qu'il avait une pelisse en mauvais état, et que la peau de

Contes chinois

ce renard ferait joliment bien son affaire pour la réparer. Mo, très aimablement le pria aussitôt de l'accepter ; il courut remettre l'animal à Phénix Bleu et revint boire avec son hôte ; après cet échange de politesses Mo-san se remit en route ; quand il fut bien parti, la jeune femme rentra étreignant dans ses bras le renard inanimé. Trois jours et trois nuits elle le tint ainsi, enfin il donna quelques signes de vie, reprit ses sens et courut çà et là, dans la chambre ; puis par une nouvelle transformation il redevint le vieillard ; levant les yeux, le premier objet qui frappa sa vue fut Phénix Bleu ; un instant il douta s'il était réellement dans ce monde ; mais la jeune femme lui raconta toutes ses aventures et finalement se jeta à ses pieds implorant son pardon. Le vieillard la releva vivement lui disant :

— Malgré tout et malgré tous je n'avais jamais voulu croire à votre mort, je suis heureux maintenant de voir que j'avais raison.

La jeune femme se tournant vers Shêng lui dit alors :

— Seigneur, vous pensez assurément comme moi, que notre maison est assez grande pour tous et vous me permettrez de m'acquitter de mes devoirs filiaux.

Shêng y consentit de grand cœur ; le vieillard, tout confus, remercia, prit congé et partit. A l'entrée de la nuit il revint effectivement avec toute sa famille ; ils vécurent ensemble de la façon la plus cordiale ; plus de suspicions ni de haines. Shêng, qui aimait la retraite, se délassait de ses études par de gais bavardages avec Hsiao-êrh ; Phénix Bleu, devenue femme légitime, lui donna un fils qui grandit avec le temps et, sous la direction de son père d'abord, puis, sous celle de maîtres de choix, devint plus tard un homme remarquable.

@

TUNG-SHÊNG

@

Jadis vivait un nommé Tung-shêng, connu sous les prénoms usuels de Hsia-sseù ; il habitait un sous-district dans la partie occidentale de la région préfectorale de Ch'ing-chou (province de Shantung).

Un triste soir d'hiver il s'apprêtait à se coucher ; déjà il avait ouvert ses draps, allumé son poêle et il se disposait à mettre l'abat-jour sur la lampe lorsque survinrent des amis qui venaient l'inviter à boire avec eux ; acceptant l'invitation il ferma avec soin sa porte à l'extérieur et les suivit ; arrivé à leur domicile il trouva déjà attablé un médecin très réputé pour son habileté à prédire l'avenir par l'inspection des veines ; à la ronde chaque convive se soumit à son examen ; il regarda sommairement et Wan-shêng et Chui-ssù, mais lorsqu'il arriva à Tung il dit :

— J'ai une longue expérience de cette sorte de divination ; les deux messieurs que je viens de voir avant vous n'offrent rien de particulièrement intéressant, mais voilà des veines bien extraordinaires ; sur la question de vie, je vois des choses si bizarres qu'il faudrait être plus fort que moi pour les expliquer et pourtant vous avez l'air très solide.

Les convives se sentirent mal à leur aise et demandèrent des explications.

— Tels ou tels faits peuvent se produire qui dérouteront ma science, en tout cas, j'engage ces messieurs à prendre garde également.

Le malaise de la société augmenta encore en entendant ce langage ambigu, mais le médecin ne put ou ne voulut donner aucune autre explication. La petite fête, ainsi refroidie, ne fut pas très longue et vers le milieu de la nuit on se sépara. En arrivant chez lui Tung trouva la porte de son pavillon particulier à moitié fermée, ce qui ne laissa pas de l'étonner un peu ; néanmoins, comme il était un peu gris, il ne put débrouiller si dans sa hâte à suivre ses amis, il n'avait pas oublié de

Contes chinois

pousser le verrou. Il entra dans la chambre et, sans prendre la peine d'allumer la lampe, se disposa à se coucher. Voulant s'assurer si l'intérieur de son lit était à une bonne température ¹, il glissa sa main dans les draps et constata non sans stupéfaction qu'un corps humain dodu et potelé occupait sa place ; tout saisi il retira sa main et alluma vite sa lampe ; il vit alors une jeune fille charmante, aux traits harmonieux, au sourire juvénile, une vraie fée ; grande fut sa joie, mais comme il se livrait à quelques privautés sa main rencontra une longue queue de renard ; saisi de terreur il se disposait à s'enfuir quand la femme se réveillant sortit une de ses mains du lit et saisissant Shêng par le bras lui demanda pourquoi il cherchait à se sauver. De plus en plus effrayé le pauvre homme tremblait et suppliait demandant au Génie d'avoir pitié de lui et de lui faire grâce. La femme se mit à rire et dit :

— Mais où avez-vous pris que j'étais un génie ? ma tête vous fait-elle peur ?

— Ce n'est pas la tête qui me fait peur, répondit-il, c'est la queue !

Riant de plus en plus elle dit :

— Qu'est-ce que cette histoire de queue ? vous avez la berlue.

Et guidant la main de Tung elle le força à tâter de nouveau, le bas des reins était lisse et poli, le coccyx était absolument normal.

— Eh bien, dit-elle en riant toujours, vous êtes un peu gris et vous voyez trouble, vous ne savez pas trop ce que vous faites et alors vous calomniez indignement une pauvre créature.

Tung très impressionné par sa beauté, conservait néanmoins des doutes ; il admettait bien qu'il avait pu se tromper, mais il ne s'expliquait pas pourquoi cette femme était venue là, c'était là ce qui l'inquiétait.

¹ En Chine les lits sont disposés sur un plancher en briques sous lesquelles circule une sorte de calorifère, ce que les Romains appelaient des hypocaustes.

Contes chinois

— Vous ne vous souvenez pas, reprit la femme, d'une famille voisine de la vôtre lorsque vous habitiez dans l'est, il y avait une vieille dame aux cheveux blanchissant ; comptez sur vos doigts, vous verrez qu'il y a dix ans que vous avez quitté ce pays, nous n'avions par suite ni l'un ni l'autre à cette époque les cheveux relevés et vous étiez un enfant avec deux houppes sur la tête.

Tung tout abasourdi lui dit :

— Alors vous êtes A-so de la famille de monsieur Ch'on ?

— Tout juste.

— Je me souviens bien de vous maintenant, mais voilà dix ans que je ne vous avais vue et la jeune pousse d'alors est devenue une superbe tige, à quoi dois-je attribuer votre arrivée inopinée ?

— J'avais, dit la femme, épousé il y a quatre ou cinq ans un homme de bonne famille mais d'intelligence médiocre, coup sur coup il perdit son père et sa mère et les suivit bientôt lui-même dans la tombe ; je restai donc seule en face de moi-même, abandonnée sans appui je me souvins alors de notre amitié aux jours de l'enfance et pris la résolution de venir retrouver le seul ami que je me suis jamais connu. Hier soir je franchissais votre seuil au moment même où vos amis vous invitaient à venir boire avec eux, je me cachai alors dans un loin et attendis votre retour ; mais vous tardiez bien et moi je restai là longtemps, mes pieds étaient glacés, tout mon corps tremblait sur mes jambes, je ne craignis pas d'aller chercher un peu de chaleur dans les draps du lit désespérant de vous voir rentrer.

Tung, tout joyeux de cette explication et brûlant de désirs, se déshabilla prestement et se hâta de la rejoindre.

Un mois se passa, Tung maigrissait de jour en jour, ses serviteurs le remarquaient et s'en affligeaient ; un beau jour sa parole devint

Contes chinois

subitement embarrassée et pâtreuse, cela dura quelque temps ainsi, puis sa figure se décomposa, ses yeux semblaient tout de travers ; il commença alors à s'inquiéter lui-même et s'en fut consulter le fameux médecin qui prédisait l'avenir.

— Je ne m'étais pas trompé, dit celui-ci, le mauvais sort s'est réalisé et demain le présage de mort sera vérifié, toute ma science est impuissante.

Tung s'écroula sur une chaise en fondant en larmes ; le docteur, voyant que rien ne pouvait le calmer, prit une aiguille qu'il avait sous la main et lui mit une pointe de feu au nombril, puis il lui donna une potion et lui prescrivit, s'il avait une femme près de lui, de l'éloigner avant tout. Tung comprit alors d'où venait le danger et rentra chez lui. La femme l'accueillit le sourire aux lèvres, mais lui la repoussa en disant :

— Tout est à jamais fini entre nous car je vais mourir.

Puis il lui tourna le dos et partit ; elle, rouge de colère et de honte, lui dit qu'il semblait encore avoir bon envie de vivre, mais il n'écouta pas ses plaintes et la nuit venue avala sa potion et dormit seul. A peine avait-il fermé les paupières qu'il rêva qu'il avait commerce avec elle, il s'éveilla mais le lit était vide ; saisi de terreur il se leva et alla dormir dans les appartements intérieurs auprès de sa femme légitime et en conservant la lumière allumée, son rêve se renouvela. De ce jour la femme disparut sans qu'on pût retrouver sa trace ; la maladie de Tung faisait des progrès rapides, il crachait maintenant le sang à pleins bols et bientôt il mourut.

Wang-chiu-sseù était dans son cabinet de travail lorsqu'il vit venir à lui une toute jeune femme, elle lui plut à première vue parce qu'elle était vraiment délicieuse et de suite il s'enflamma ; il lui demanda d'où elle venait.

— J'étais la voisine, lui dit-elle, de Hsia-sseù qui s'était montré bien bon autrefois envers moi ; malheureusement il est tout à coup tombé sous la domination d'une Hu et il n'a pas tardé à mourir sous cette influence redoutable, j'ai eu

Contes chinois

peur pour moi aussi et suis venue demander la protection d'un savant tel que vous.

Wang, de plus en plus épris, fut une proie facile, ils habitèrent nombre de jours ensemble ; le malheureux, sous le charme de cette femme, était bien pris dans ses filets ; déjà il déclinait et commençait à dépérir quand, une nuit, Tung lui apparut en songe :

— Ami, lui dit-il, vous avez commerce avec une enchantresse, elle m'a tué et maintenant son but est de vous tuer aussi ; je vais vous confier un secret dont la divulgation va m'attirer la colère des juges infernaux. Quand viendra la septième nuit allumez une baguette d'encens à l'extérieur de la chambre où vous dormez, mais surtout n'oubliez pas d'éviter tout rapprochement avec elle.

Il se réveilla sur ces paroles encore tout ému ; s'adressant à la femme il lui dit :

— Je suis malade et crains de mourir, ma perte est certaine si vous restez ici.

— Vous parlez, répondit la femme, comme un vieillard ; aimons-nous puisque vous vivez et que nous sommes jeunes, si nous ne nous aimions plus c'est qu'alors nous serions morts.

Et s'asseyant auprès de lui elle lui fit mille agaceries. Wang était incapable de résister, il céda et retomba sous sa domination ; chaque fois il le regrettait après, mais il pouvait se décider à rompre. Lorsqu'arriva le septième soir il piqua néanmoins sa baguette d'encens à l'extérieur de la porte, la femme s'en aperçut, l'arracha et la brisa. Dans la nuit Tung apparut de nouveau en rêve :

— Par faiblesse, lui dit-il, vous avez cédé et contrevenu à mes ordres, mais il est temps encore.

Aussi, la nuit suivante, Wang commanda-t-il à un serviteur de confiance d'attendre qu'ils soient bien endormis et d'allumer en secret une

Contes chinois

baguette. Ainsi fut fait ; la femme s'en aperçut, elle était couchée mais se dressa en sursaut et dit :

— On a encore allumé de l'encens.

— Je n'en sais rien, répondit Wang ;

la femme se leva en tremblant et alla de nouveau briser et détruire la baguette ; en rentrant elle demanda qui lui avait conseillé de faire cela.

— Ce n'est pas moi, dit Wang, peut-être est-ce ma femme qui s'inquiète de ma maladie et qui la croyant d'origine magique cherche à l'exorciser.

La femme, peu rassurée, n'était pas contente, mais le domestique qui l'avait surprise à détruire la baguette en ralluma vite une autre. Alors la femme se mit à gémir et dit :

— Seigneur, vous êtes naturellement bon et généreux, c'est moi qui ai causé la perte de Hsia-sseù, et je me suis enfuie de chez lui après sa mort, je vous fais la sincère confession de ma faute et dans quelques instants je serai confrontée avec lui dans les enfers. Seigneur, si vous n'avez pas oublié que nous nous sommes aimés, promettez-moi de ne pas détruire ma dépouille mortelle.

Ce disant elle quitta le lit et tomba morte à terre ; les lumières apportées on ne trouva sur le sol qu'un renard mort ; mais dans la crainte de le voir revenir à la vie, Wang appela en toute hâte son domestique de confiance et lui commanda de dépecer l'animal et de brûler la peau. Wang fut encore longtemps à la mort, une nuit il vit en rêve un renard qui lui dit :

— Seigneur, j'ai comparu devant le tribunal des enfers, le juge a interrogé Tung et nous a longuement confrontés, il s'est laissé séduire par moi, sa mort a été reconnue juste, moi j'ai été acquittée, n'ayant pas commis de crime en séduisant les hommes ; maintenant on m'a renvoyée sur terre à la recherche de la pierre philosophale, mais pour

Contes chinois

revenir à la vie il me faut ma dépouille mortelle, qu'en avez-vous fait ?

— Je n'en sais rien, répliqua Wang, mes serviteurs l'on enlevé et détruite.

Le renard dit tristement :

— J'ai tué beaucoup d'hommes, maintenant à mon tour je suis morte et bien morte, vous avez été sans pitié, Seigneur, je m'en vais et vous hais.

Wang fut encore longtemps malade, mais au bout de six mois il finit par retrouver la force et la santé.

@

CH'ÊNG-HSIEN

@

A Wen-Teng (province du Shantung — préfecture de Têng-chou) vivaient deux amis, Chou-Shêng et Ch'êng-Hsien ; tous deux étaient jeunes et s'entraidaient mutuellement ¹ ; ils s'étaient juré une amitié fraternelle indissoluble ². Ch'êng était pauvre ; pendant plus d'une année il eut souvent recours à la bourse de Chou, celui-ci était de quelques années l'aîné, c'est pourquoi Ch'êng en parlant à la femme de son ami lui donnait le titre de Sao (femme du frère aîné) ; il avait libre accès dans la maison et était reçu dans les appartements privés comme s'il était de la famille proche. Chou eut de sa femme un fils, mais elle mourut peu de temps après lui avoir donné le jour. Un second mariage fut arrangé entre Chou et une jeune fille de la famille Wang ; Ch'êng n'avait pas encore eu l'honneur d'être présenté à la nouvelle mariée ; il partit un jour dans cette intention, mais justement le jeune frère de la mariée était en visite chez son beau-frère et tous trois étaient à causer dans les appartements intérieurs ; le domestique eut beau dire à Ch'êng, lorsqu'il se présenta, qu'il avait l'ordre de son maître de le faire entrer, il ne voulut pas être indiscret et repartit ; Chou informé du fait quitta aussitôt ses hôtes, sortit de la maison, courut après Ch'êng et le ramena ; ils allaient rentrer lorsqu'arriva un serviteur employé dans la maison de campagne de Chou qui venait se plaindre à son maître d'avoir été cruellement bâtonné par ordre du magistrat du district ; peu de jours auparavant un berger de la riche famille Huang avait laissé ses bœufs entrer dans des champs appartenant à Chou ; les deux serviteurs s'étaient disputés à ce sujet, le berger s'était plaint à son maître qui avait fait empoigner l'autre, l'avait fait traîner devant le tribunal et obtenu contre lui une condamnation à la bastonnade.

Chou après avoir entendu l'histoire entra dans une violente colère :

¹ Littéralement, pinceau, godet.

² Littéralement, pilon, mortier.

Contes chinois

— Ces Huang, dit-il, sont des gens de rien ¹ ; quelle audace ils ont ! la génération avant celle-ci, les Huang étaient domestiques chez mon grand-père ; mais ils vont voir quelle espèce d'homme je suis !

La colère le prenait à la gorge et le suffoquait. Il se leva en proie à une agitation extrême ; il voulait aller tout droit chez les Huang, Ch'êng essayait en vain de le calmer et le retenir en lui disant :

— La force est toute puissante, à présent on ne sait plus ce qui est blanc ou noir, bien plus, le magistrat est à moitié brigand ; vas-tu prendre ta lance et ton arc pour te faire rendre justice ?

Chou ne l'écoutait même pas ; par deux et trois fois Ch'êng renouvela ses objurgations et finit par le supplier en pleurant ; à cette vue Chou sembla se calmer un peu, mais sa colère était loin d'être dissipée ; toute la nuit il tourna dans sa chambre, comme une bête en cage ; enfin, au petit jour, s'adressant à un domestique de confiance, il lui dit :

— Les Huang m'ont outragé, je vais me venger, je suis décidé à en finir, et, de ce pas, je vais à la ville porter plainte au magistrat. Il n'y a pas d'influences occultes de famille qui tiennent, il y aura un débat contradictoire entre le plaignant et le défendeur, on ne me fera pas croire que le juge obéit comme un chien qu'on siffle ; je porte plainte contre le berger, on verra bien ce que sera le jugement.

Le domestique l'excitant encore dans cette voie, ils partirent ensemble et voilà Chou présentant sa plainte. Le magistrat refuse de la recevoir et le renvoie, Chou se fâche et parle avec violence au juge qui, furieux, le fait arrêter et jeter en prison. Le même jour, Ch'êng était allé chez Chou où il apprenait que celui-ci était parti pour la ville, afin de porter plainte ; il courut après lui pour le supplier encore de se désister ; mais le pauvre homme était déjà en prison. Ch'êng chercha dès cet instant comment il

¹ Littéralement, gardiens de pourceaux esclaves.

Contes chinois

allait faire pour le tirer de là. Malheureusement à cette même époque, on venait d'arrêter trois fameux pirates ; le magistrat, gagné par les présents de Huang, fit un rapport mensonger, accusant Chou de faire partie de cette bande ; il reçut, en réponse à cette calomnie infâme, l'ordre de priver Chou de ses grades et de le faire battre de verges cruellement. C'est peu après que Ch'êng vint visiter son ami dans la prison ; longtemps ils se regardèrent, pleins d'émotion et de tristesse. Ch'êng annonça alors sa ferme résolution d'obtenir justice.

— Ma captivité, lui dit Chou, est bien dure et bien cruelle ; je suis plus malheureux dans ma prison que l'oiseau dans sa cage ; ton amitié me console un peu, tâche d'obtenir au moins cet adoucissement à mon sort ; qu'on me donne à manger, car on me prive de nourriture.

— Aie confiance en moi, répondit Ch'êng, je me charge de tout ; mais ma tâche ne sera pas aisée et demandera du temps, maintenant je pars et je vais agir.

Après avoir laissé à Chou quelque argent, il partit en effet pour une assez longue absence. Arrivé dans la capitale de la province, il ne se rendit pas directement au palais pour porter sa plainte, mais il résolut d'attendre que le gouverneur sortît en voiture pour la lui remettre directement, sans intermédiaires ; à cet effet, porteur de sa supplique rédigée à l'avance, il se tint, sur la place du marché, caché derrière un arbre ; enfin la voiture passa ; Ch'êng se prosterna, donnant les signes de la plus profonde douleur ; le gouverneur daigna l'autoriser à remettre sa supplique, ce qu'il fit avec hâte ; puis il se prosterna de nouveau.

Ordre fut donné d'avoir à examiner scrupuleusement les faits dénoncés dans la supplique ; ce travail dura six mois et plus ; si Chou avait été condamné sur de fausses accusations, celui qui avait prononcé la peine devait, suivant la loi, en subir une plus forte, c'était une grosse affaire ; enfin le magistrat local reçut un jour un ordre supérieur, qui le remplit d'une terreur bien naturelle ; il était appelé à comparaître en personne, l'affaire Chou devant être examinée en dernier ressort ;

Contes chinois

Huang averti, partagea ses craintes et, à eux deux, ils résolurent de se débarrasser avant tout du prisonnier ; ils subornèrent le directeur de la prison, qui devait supprimer à Chou toute espèce de nourriture ; mais Ch'êng prévenu empêcha ce nouveau forfait ; il se rendit de nouveau auprès du gouverneur et lui rapporta les faits, celui-ci le remercia de son zèle et fit une enquête sur les lieux. Chou épuisé par la faim ne pouvait déjà plus se lever ; le magistrat suprême entra dans une colère terrible ; il fit tout d'abord bâtonner le directeur de la prison ; Huang qui lui avait envoyé quelques mille Chin s'efforça de faire enlever cette preuve de leurs agissements coupables ; mais cette démarche même fit découvrir toute la trame ténébreuse ; le juge indigne fut condamné à l'exil et Chou enfin rendu à sa famille ; sa délivrance lui rendait Ch'êng encore plus cher ¹.

Mais Ch'êng était bien changé ; depuis que, par amitié, il avait arrangé cette affaire, il avait pris le monde ² en dégoût ; il invita Chou à s'en retirer avec lui, mais celui-ci, qui était très épris de sa jeune femme, ne fit que rire de cette proposition. Ch'êng n'insista pas en ce qui concernait son frère aîné ; mais quant à lui-même, son idée était dès lors bien arrêtée. Plusieurs jours se passèrent sans qu'on le vît ; Chou dépêcha toute sa maison, mais on le chercha en vain dans tous les environs ; des jours passèrent encore ; Chou commença à comprendre qu'il avait mis son projet à exécution et il en souffrit cruellement. Il envoya un homme sûr pour tâcher de retrouver sa trace ; celui-ci inspecta les monastères, les ravins, les gorges les plus retirées, temps et argent furent dépensés en vain, Ch'êng introuvable s'était dérobé à l'amitié de Chou qui le pleurait toujours.

Huit ou neuf ans s'écoulèrent ainsi sans nouvelles, quand un beau jour on vit paraître Ch'êng en personne ; un bonnet jaune sur la tête, sur ses épaules, une robe en peau de grue ³, tout son aspect dénotait

¹ Littéralement, foie et bile ; à rapprocher des expressions précédemment notées.

² Monde est pris ici dans le même sens qu'en français, par opposition à la vie religieuse.

³ Insignes des prêtres taoïstes.

Contes chinois

le taoïste fervent. Chou éprouva une joie immense à le revoir, et le saisissant dans ses bras, lui dit :

— Où étais-tu donc ? Je t'ai fait chercher partout.

Ch'êng lui répondit en souriant :

— Dans les déserts, où l'on ne voit que les nuages et les grues, sans résidence fixe.

Chou fut peiné de le voir si persévérant dans ces résolutions, il fit préparer un repas, et le supplia d'abandonner le Tao, de rentrer dans le monde. Ch'êng sourit sans répondre.

— Mais malheureux, lui dit Chou, as-tu bien pu abandonner ta femme et ton enfant comme on laisse une paire de souliers usés !

— Rassure-toi, dit Ch'êng toujours souriant, quel homme pourrait abandonner son fils, quel homme serait capable d'une telle action !

— Mais où est-il ?

— Dans le Lao-shan sur le Shang-ch'ing Kung (suprême pureté, palais).

Bientôt un sommeil profond gagna Chou, il rêvait, et, dans son rêve, il lui semblait voir Ch'êng prosterné lui verser des libations sur la poitrine ; furieux et pouvant à peine parler, il demandait ce que cela signifiait : pas de réponse ; là-dessus il se réveilla. Il appela réellement Ch'êng : personne ; tout effrayé il resta quelque temps ainsi, reprenant ses sens, il voyait le lit, où avait été Ch'êng, inoccupé ; sûr de ne s'être pas enivré la veille il n'en était que plus agité ; il appela ses serviteurs avec de la lumière pour mieux chercher, on ne trouva rien. Portant instinctivement la main à sa figure, il sentit que ses moustaches, qui étaient fort longues auparavant, avaient disparu ; prenant un miroir, il put constater qu'il ne restait plus un poil sur ses lèvres.

— Ah, s'écria-t-il, c'est Ch'êng qui a fait cela ! où aller maintenant !

Contes chinois

Et la lumière se fit alors en lui ; par son art magique, son frère en le défigurant voulait le forcer à vivre dans la retraite, comptant que de crainte de montrer son visage grotesque aux autres hommes, il renoncerait au monde. Il lui fallait à tout prix retrouver Ch'êng ; en hâte il se fit amener un cheval et partit avec un serviteur fidèle.

Après une longue route il atteignit le Lao-shan. Son cheval ayant marché à une allure très vive avait laissé le serviteur loin en arrière, aussi Chou s'arrêta-t-il sous un arbre pour lui donner le temps de rejoindre ; il vit alors un certain nombre de prêtres taoïstes (*Yü-k'o*) qui se promenaient ensemble ; l'un deux ayant regardé Chou plus spécialement celui-ci en profita pour s'informer de Ch'êng ; le prêtre lui répondit aimablement qu'il le croyait au Shang-ch'ing, mais il ne poursuivit pas la conversation et s'en alla ; Chou le suivit des yeux et le vit à une portée de flèche de là, s'arrêter un instant avec un autre homme, échanger quelques paroles et repartir ; l'autre homme venait vers Chou, et, quand il fut à sa hauteur, il reconnut quelqu'un qu'il avait vu autrefois ; le nouveau venu le reconnut aussi, malgré le temps écoulé, et lui dit qu'après avoir, pendant nombre d'années, étudié le Tao parmi les sages qui habitent la fameuse montagne, il allait rentrer un peu dans le monde. Chou lui fit part de ce qui lui était arrivé. L'homme, très étonné, lui dit qu'il avait récemment rencontré Ch'êng parmi les sages, qu'il ne devait pas être loin dans les environs. Tout cela paraissait bien étrange à Chou ; enfin le serviteur rejoignit et tous deux repartirent au galop pour continuer leurs recherches de plus en plus infructueuses.

Ils étaient arrivés à un désert où la marche était des plus difficiles ; comment serait le retour, pourrait-il jamais revoir sa famille, et pourtant il était résolu à aller de l'avant coûte que coûte ; les sentiers devenant impraticables aux montures, il confia son cheval à son domestique, avec ordre de le ramener et s'engagea seul dans les sinuosités d'une étroite vallée. Soudain, il aperçut dans le lointain un enfant assis solitaire ; il courut à lui pour s'informer de sa route et, au cours de la conversation, découvrit que cet enfant n'était autre que le

Contes chinois

fils de ce Ch'êng qu'il avait tant cherché ; le jeune garçon chargea ses provisions sur son épaule, et, ensemble, ils repartirent ; mangeant à la belle étoile et couchant dans la rosée, ils voyagèrent ainsi par monts et par vaux ; au bout de trois jours, l'enfant annonça qu'on approchait ; le paysage n'avait plus rien de terrestre dans cette région dite shang-ch'ing ; bien qu'on fût au dixième mois de l'année, il y avait des fleurs plein la route, il semblait que l'hiver fût inconnu dans ce pays. Le jeune garçon entra seul d'abord, pour annoncer une visite et, tout aussitôt, Ch'êng sortit dans le costume que nous avons déjà décrit ; saisissant Chou par la main, il le fit entrer dans sa retraite, lui servit un modeste mais cordial repas et tous deux s'entretenirent en paix ; des oiseaux d'une beauté surnaturelle voletaient autour d'eux sans manifester aucune crainte, le son de leurs voix était harmonieux comme celui du Shêng ; ils voltigeaient et chantaient au-dessus du divan où se tenaient les deux amis, sans montrer le moindre désir de quitter cette habitation presque surnaturelle. Par terre étaient des nattes servant à la prière, ils en tirèrent deux côte à côte et s'assirent l'un près de l'autre pour causer encore avant de s'endormir ; la deuxième veille (de neuf heures à onze heures du soir) venait de s'écouler ; la pensée de Chou s'engourdissait, lui faisant oublier soucis et fatigues, il se sentait s'endormir mais percevait néanmoins, dans ce demi-sommeil, que Ch'êng n'était plus à la même place ; pensant à leur dernière rencontre, il porta la main à sa figure et y sentit une barbe ; de fait, lorsqu'il put se voir au jour, il constata qu'elle était revenue plus longue et plus fournie qu'autrefois.

Ch'êng ne voulait plus le laisser partir, le retenant de jour en jour ; pourtant au bout de trois jours, il l'invita à se coucher et à bien se reposer car, au matin, ils partiraient ensemble ; il commençait à peine à fermer les yeux, qu'il entendit Ch'êng dire :

— Eh bien, ses bagages sont-ils prêts ?

Alors il se leva et le suivit ; les endroits qu'ils traversaient ne rappelaient en rien la route qu'il avait prise en venant ; il ne pouvait se rendre compte depuis combien de temps il voyageait, lorsqu'il arriva en vue de

Contes chinois

son pays natal. Ch'êng s'assit sur le bord de la route, disant qu'il l'attendrait jusqu'à son retour. Chou ne put le décider à l'accompagner et c'est seul qu'il se rendit jusqu'à la porte de sa maison. Il eut beau frapper, pas de réponse ; après une assez longue attente, il se décida à franchir le mur ; il lui semblait que son corps, soustrait à l'action de la pesanteur, était une feuille emportée par le vent ; d'un bond il franchit, sans difficultés, les murs les plus hauts. Enfin il arrive à la chambre à coucher ; elle est brillamment éclairée ; sa femme ne dort pas, elle cause à voix basse avec un homme ; par un interstice ¹, il put apercevoir sa femme buvant avec un de ses domestiques, tous deux avaient une tenue qui ne laissait aucun doute sur la nature de leurs relations ; il sentit une colère immense l'envahir ; il brûlait du désir de les châtier tous deux, mais craignait, seul, de ne pouvoir assouvir sa vengeance ; aussi, sans faire de bruit, il ouvrit la porte de sortie et alla trouver Ch'êng le priant de lui prêter assistance, celui-ci consentit volontiers, et tous deux arrivèrent à la porte de la chambre. Chou prit une pierre et frappa, on entendit à l'intérieur un grand remue-ménage de gens affolés ; il cogne à coups redoublés ; on s'obstine à ne pas ouvrir ; Ch'êng alors, à l'aide de son épée, force la porte qui s'ouvre brusquement, Chou entre aussitôt tandis que d'un bond le serviteur infidèle veut s'élancer au dehors ; mais Ch'êng, qui est resté devant la porte, l'abat d'un coup d'épée ; pendant ce temps, Chou avait saisi sa femme et brutalement lui avait arraché l'aveu de ses relations adultères qui duraient déjà depuis assez longtemps ; alors, empruntant l'épée de Ch'êng, il lui trancha la tête, l'entortilla avec ses boyaux et la planta au milieu de la grande salle, puis, suivant Ch'êng, il sortit et regagna la route.

A ce moment il se réveilla en sursaut ; il était couché dans son lit ; en proie à une vive terreur il raconta à Ch'êng son cauchemar et ses funestes appréhensions. Ch'êng lui répondit :

¹ Littéralement, espionner par une fenêtre léchée ; la fenêtre étant en papier, en léchant celui-ci on le rend translucide, comme on peut le faire de nos jours avec une vitre dépolie.

Contes chinois

— Il est réel, mon frère, que tu as rêvé, mais ce que tu as rêvé est réel.

Cette réponse énigmatique augmenta l'inquiétude de Chou qui demanda une explication ; Ch'êng, sortant alors son épée du fourreau, montra qu'elle était encore toute souillée de sang. Le malheureux ne savait plus que penser, il se croyait la victime de quelque sortilège destiné à l'éloigner du monde ; Ch'êng, devinant sa pensée, fit hâter les préparatifs du départ et bientôt ils se mirent en route.

Enfin ils atteignirent l'entrée du village.

— Dans mon terrible rêve, dit Chou, j'ai eu recours à ton bras et à ton épée, et j'ai vu des choses atroces ; reste ici et attends-moi ; si, passé cinq heures du soir je n'étais pas revenu, repars sans moi.

Puis il gagna sa porte, elle tombait en ruines, la maison paraissait inhabitée, il fut rejoint par Ch'êng qui apportait des nouvelles tristes ; des bandits avaient attaqué la maison, tué la femme après l'avoir atrocement mutilée ; malgré toutes les recherches on n'avait pu trouver les coupables.

Longtemps ils restèrent silencieux, le cœur angoissé par une sensation de mystère ; puis Chou demanda ce qu'était devenu son enfant ; la vieille femme, aux soins de laquelle on l'avait confié, le lui amena bientôt.

— Voilà tout ce qui m'attache encore à la terre, dit Chou, mais tu vas être satisfait, mon frère, je veux maintenant me retirer du monde.

Il se leva et partit. Ch'êng le suivait respectant son silence ; enfin on arriva dans les régions désertes ; Chou se retourna et, s'adressant à Ch'êng qui était à une certaine distance, lui demanda des consolations, mais celui-ci, levant un bras en l'air, devint soudain invisible. Chou s'assit, espérant le revoir, mais Ch'êng était parti ; alors il pleura amèrement de se sentir si seul.

Contes chinois

Habitué dès l'enfance à l'aisance et à la vie facile, Chou fut très malheureux dans l'isolement, les années passèrent et la misère augmentait ; l'enfant grandissait cependant, et le père, ne pouvant prendre un précepteur, l'instruisait de son mieux.

Un matin, en entrant dans la chambre qui leur servait de salle d'étude, ils virent sur la table un paquet bien enveloppé et solidement cacheté ; l'adresse portait : « Au plus jeune des deux messieurs Chou. » L'écriture était celle de Ch'êng ; ils ouvrirent le paquet et trouvèrent à l'intérieur une griffe d'un animal inconnu, longue de deux doigts et plus. Cela leur parut bien étrange ; pour voir de quelle substance elle était faite, Chou gratta un peu cette griffe sur sa pierre à broyer l'encre ; puis ils sortirent pour demander à leur serviteur s'il savait qui avait apporté ce paquet ; cet homme n'avait rien vu ; quand ils rentrèrent dans la salle, la pierre à encre était devenue de l'or le plus pur, étincelant au soleil ; ils essayèrent alors sur d'autres objets : le cuivre, le fer, tout se changeait en or. Du coup, ils devinrent puissamment riches, ils mirent immédiatement de côté une somme de mille Chin qu'ils envoyèrent au fils de Ch'êng par reconnaissance pour le don magique que seul celui-ci avait pu leur faire et qui leur rendait la fortune et le bien-être.

@

K'AO CH'ÊNG-HUANG

@

Au temps jadis vivait un nommé Sung Kung ¹, simple commis appointé dans les bureaux d'une petite ville ² ; un jour qu'assez souffrant il reposait sur son lit, il vit apparaître soudain devant lui un homme richement vêtu qui tenait des tablettes et conduisait en main un cheval remarquable par une liste en tête d'un blanc éclatant. Ce messenger venait l'inviter à se rendre aux examens ; Kung fit observer que la ville où siégeait le Directeur provincial de l'instruction ³ était fort éloignée et qu'il lui semblait impossible d'arriver en temps utile à l'examen. Le mystérieux visiteur insista tellement que, domptant sa maladie, Kung se leva, sauta en selle et partit. Après une longue route à travers des régions qui lui étaient inconnues, il atteignit enfin les faubourgs d'une ville forte aussi magnifique que la capitale d'un royaume. Là encore il fit du chemin avant d'arriver à la résidence préfectorale ; c'était un palais de l'aspect le plus imposant ; dans une salle du haut siégeaient dix seigneurs et le pauvre Kung eût été bien embarrassé de dire lequel était le plus élevé en grade ; pourtant il reconnut aisément dans l'assistance Chuang Kuan-miu ⁴.

Dans cette même salle supérieure étaient disposées des tables et auprès de chacune de celles-ci deux tabourets garnis de coussins ; à chaque extrémité était assis un candidat. K'ung prit place parmi eux, trouvant sur sa table les pinceaux et les tablettes nécessaires pour écrire. Tout à coup il vit voler et tomber sur la table un papier portant

¹ Littéralement : nommé Ch'êng-huang à l'examen Ch'êng-huang. Littéralement, *ville forte rempart* désigne la divinité protectrice d'une ville. Cette divinité a dans les préfectures un temple et des prêtres spéciaux ; leur rôle principal consiste à intercéder auprès de la divinité en cas de sécheresse ou d'inondation.

² Lin-shêng. Littéralement : grenier vide ; bacheliers appointés par le gouvernement régional.

³ Wên-tsung. Littéralement : belles lettres chef. Cette fonction en général n'est pas permanente, des lettrés éminents sont nommés à Pékin par brevet spécial et partent pour trois ans pour présider les examens dans les préfectures ; ils confèrent un diplôme qui donne simplement le droit de se présenter aux examens triennaux.

⁴ Célèbre général mort en 219, successivement béatifié puis divinisé en 229 après J.-C., 1127, 1129 et 1187 ; révééré sous le nom de Kuan-Ti, comme dieu de la guerre.

Contes chinois

le texte de la composition, il y jeta les yeux et vit simplement les huit caractères suivants : « Premier homme deuxième homme avoir cœur non cœur. » Kung se mit de suite au travail et ayant mené à bonne fin sa double dissertation, s'en fut la présenter respectueusement à l'imposant aréopage ; voici quel était d'une façon générale, le sens de sa composition : Avoir un cœur signifie pratiquer la vertu même si l'on sait que la vertu ne doit pas être récompensée, n'avoir pas de cœur c'est être méchant si l'on sait que la méchanceté ne sera pas punie. Le jury fut charmé de cette ingénieuse interprétation et invita Kung à s'avancer, puis on lui donna connaissance de l'édit par lequel, un poste de Ch'êng-huang ¹ étant vacant dans la province de Honan, il était nommé à ces hautes fonctions. A cette lecture K'ung se prosterna puis se mit à pleurer et dit :

— C'est avec une gratitude profonde que je reçois la faveur insigne que vous voulez bien me conférer et les mots me manquent pour exprimer ce que je ressens ; mais j'ai ma vieille mère qui vient d'atteindre sa 70e année, je dois la soigner et la nourrir car elle est veuve et je suis le seul homme de la famille ; je vous en supplie, laissez-moi auprès d'elle le temps que le ciel lui accordera de vivre encore et daignez surseoir à ma promotion ; ce temps, vous qui semblez être des divinités, vous devez le connaître.

Alors un juge à la longue barbe prit dans ses mains le livre où sont inscrites les vies humaines et vit qu'au bout de neuf années les feuillets de la mère du candidat étaient blancs ; tous réfléchirent en silence, puis Kuan-Ti, prenant la parole, déclara que sa demande était recevable ; un suppléant occuperait provisoirement ce poste et en remplirait l'intérim pendant neuf années ; ce temps écoulé, Kung rejoindrait le siège de ses fonctions ; eu égard à sa noble piété filiale il lui était donc accordé un congé de neuf ans ; il termina cette

¹ Pour ce poste voir plus haut ; cette histoire n'est pas très claire, il est probable que Kung venait de mourir au début du récit, a été nommé à ce poste et que pour récompenser sa piété filiale il a été provisoirement ressuscité.

Contes chinois

déclaration par de bons conseils et des encouragements ; par deux fois Kung alors se prosterna devant les juges, puis il serra les mains de tous les candidats présents ; ceux-ci lui firent la conduite jusqu'aux limites du faubourg. Pour ne pas manquer aux bonnes traditions, un des candidats lui remit comme présent de départ une superbe poésie pleine de phrases élogieuses ; le texte n'en a pas été conservé mais nous pouvons être sûrs qu'on y parlait des fleurs, du vin, du printemps et que le style en était aussi clair qu'une nuit sans lune pour un voyageur sans lanterne. Kung réussit enfin à faire ses adieux, il se remit en selle et regagna son pays natal.

Trois jours s'étaient écoulés depuis son départ, trois jours où il croyait avoir vécu dans un état de rêve inconscient du temps et de l'espace. L'arrivée au pays le réveilla, il trouva sa vieille mère étendue dans son cercueil attendant la mort en marmottant des prières, il l'en retira en toute hâte ; dès qu'elle fut capable de parler elle l'interrogea longuement ; et, de fait, ce fut pour la bonne vieille comme une résurrection, elle vécut tranquille et heureuse les neuf années prédites. A l'expiration de ce temps elle mourut réellement, ayant eu le loisir de préparer ses funérailles et d'accomplir toutes les cérémonies de purification. Tous ses parents et alliés vinrent pour l'enterrement, c'étaient des gens de la ville habitant le quartier de la porte de l'ouest ; quand ils virent Kung monté sur un cheval richement caparaçonné avec une bride de soie rouge et des plaques d'argent gravées, quand ils virent des équipages splendidement attelés, ils furent saisis d'émoi ; ils saluèrent avec une crainte respectueuse devinant, sans le savoir encore, qu'il y avait là un mystère surnaturel.

L'histoire ne nous a pas conservé la suite des aventures de notre héros ; nous pouvons croire qu'il a toujours été digne du choix des dieux, mais ce court récit est tout ce que nous en savons.

@

PRÉCIEUX MIROIR DE L'AMOUR ¹

@

Chapitre I

AMOURS CHASTES ET FIDÈLES ² Fan Hsi-chou

En l'année Kêng-hsü (1130) du règne de l'empereur Chien-yen ³ la région de la Chien-chou était la proie d'une importante bande de rebelles sous les ordres d'un chef nommé Fan ju-Wei ; au nombre de plusieurs milliers, ces brigands pillaient et ravageaient la contrée. Au printemps de l'année suivante le magistrat préposé à la perception des taxes à Fuchou ⁴ fut appelé par son service dans le Chien-chou. Originaire du Shensi, ce fonctionnaire nommé Lü était un homme d'un rare mérite et d'une rare intégrité. En traversant la région infestée de brigands il se vit enlever sa fille âgée de dix-sept à dix-huit ans. Or dans la famille Ju-wwà se trouvait un jeune homme nommé Hsi-chou et âgé de vingt-cinq à vingt-six ans ; doué d'une solide instruction, bien de sa personne et non marié encore à cette époque. Il vit la jeune fille et s'intéressa à elle ; il apprit ainsi qu'elle était d'excellente famille, il vit qu'elle était belle, que son caractère était doux et aimable ; il résolut donc d'en faire sa femme légitime ; le sort, consulté pour la fixation d'un jour de bon augure, recula la cérémonie jusqu'à l'entrée de l'hiver. Sur ces entrefaites, le gouvernement, désireux d'en finir avec la rébellion, donna l'ordre au prince de Han ⁵ de lever une grande

¹ Ch'ing t'ien pao chien.

² Ch'ing chén lei.

³ Kao Tsung, premier empereur de la dynastie de Sung du Sud qui fournit neuf empereurs et occupa le trône pendant cent cinquante-trois ans, de 1127 à 1280. Cet empereur régna de 1127 à 1131 sous le titre de Chien-yen et de 1131 à 1163 sous celui de Shao hsing ; la capitale de l'empire était Lin-an dans la province de Cheh-Kiang, actuellement simple district de préfecture.

⁴ Le Fou-tcheou de l'arsenal fondé par les Français.

⁵ Ancien État féodal occupant avant l'ère chrétienne les régions méridionales du Shensi et occidentales du Honan.

Contes chinois

armée pour aller châtier les insurgés. La nouvelle en parvint aux amants et mademoiselle Lü ¹ s'adressant à Hsi-chou lui dit :

— On m'a appris, dès l'enfance, qu'une femme réellement vertueuse ne saurait avoir deux maris par la prière ; j'ai annoncé à mes ancêtres que notre mariage était un fait accompli, et que j'étais votre femme légitime. La ville une fois prise il y aurait des représailles terribles ; que deviendrais-je seule, car vous devrez chercher votre salut dans la fuite, les rebelles seront massacrés et je ne saurai supporter la vue de votre mort, aussi suis-je bien décidée en ce cas à mettre fin à mes jours.

Hsi-chou l'interrompt et dit :

— Ce n'est pas de mon plein gré, que je fais partie de cette bande de rebelles et de pillards, je regrette leurs excès, je souffre des meurtres et des rapt, je paierai probablement de ma tête la part que j'y ai prise malgré moi, mais dans cette armée qui va venir, il y aura certainement beaucoup de gens de votre pays, des amis peut-être, peut-être même des parents proches qui vous retrouveront et vous sauveront.

— Quoi qu'il arrive, je jure que jusqu'à ma mort, je ne prendrai pas d'autre époux, seulement, je crains le pillage après la victoire, et je me tuerai plutôt que de devenir la proie d'un vainqueur.

— De mon côté, dit Hsi-chou, il se peut que j'échappe au vainqueur, mais, quoi qu'il arrive, je jure que jusqu'à ma mort, je ne prendrai pas d'autre femme légitime.

A peu près à l'époque où se tenait cette conversation, Lü avait quitté l'ancienne région de Han avec le prince et son armée ; ils étaient arrivés de Fuchou pour rétablir l'ordre. Le prince détacha un officier général, qui avec Lü alla occuper le Chien-chou ; le pillage de la ville

¹ Le texte porte Lü-Shih ; littéralement : née Lü.

Contes chinois

dura plus de dix jours ; elle fut ruinée de fond en comble, Hsi-chou avait disparu sans qu'on pût savoir s'il était mort ou vivant ; Mlle Lü voyant les soldats arriver de toutes parts, rentra en toute hâte dans sa maison abandonnée et se pendit. Son père, qui faisait à ce moment précis une ronde dans la ville, voyant une femme pendue, envoya des hommes pour la détacher et reconnut alors sa propre fille ; on lui prodigua les soins nécessaires et elle revint enfin à la vie ; les paroles qu'ils échangèrent alors furent à la fois tristes et joyeuses. Il était décidé que la rébellion étouffée, Lü rentrerait à Lin-an avec le général en chef ; là, disait-il à sa fille, il lui trouverait un mari, mais elle repoussa cette proposition avec horreur.

— Malheureuse, lui dit-il furieux, c'est un brigand que vous aimez !

— Non, mon père, répondit-elle, celui que j'aime n'est un brigand que de nom, c'est un honnête homme, et un homme de bonne famille ; il a dû, pour sauver ses jours prendre fait et cause pour ceux avec lesquels il se trouvait. Mais sa conduite a toujours été conforme aux lois divines, et, s'il y a une justice au ciel, il vit certainement ; souffrez que je rentre avec vous à la maison et j'aurai assez de joies à servir respectueusement mon père et ma mère dans leur vieillesse, il n'est point nécessaire que je me marie.

En l'an 1142 ¹ Lü, étant dans son fief héréditaire, reçut la visite d'un envoyé de Canton nommé Ho qui lui apportait par écrit des instructions officielles. Il le fit venir à son cabinet, le retint quelque temps pendant qu'il rédigeait sa réponse aux autorités supérieures, puis le laissa repartir. Mlle Lü demanda à son père quel était ce visiteur.

— Un envoyé de Canton, lui répondit-il.

— Dans votre conversation avec lui, n'avez-vous pas su comprendre qu'il était de la famille Fan de Chien-chou.

¹ Année Jên-Ksu de Shao-hsing (voir plus haut).

Contes chinois

— Ne dites pas de folies ce messager s'appelle Ho de son nom de famille et il n'y a pas le moindre rapport entre lui et la famille Ju Fan.

Mlle Lü se tut et n'insista pas. Six mois après Ho revint porteur d'une nouvelle lettre officielle, cette fois Lü l'invita à venir boire avec lui. Mlle Lü qui l'avait épié en cachette, le reconnut formellement pour être Hsi-chou et de suite prévint son père. Celui-ci invita une deuxième fois l'envoyé, et lui demanda, dans le courant de la conversation, de quel pays il était originaire. Ho parut d'abord très gêné, puis il se décida à avouer les faits :

— Je suis né, dit-il, dans le Chien-chou et mon vrai nom est Fan. Ju-wei le chef de la famille Fan, s'était mis à la tête de la rébellion ; par mes attaches j'étais fatalement impliqué dans l'insurrection ; l'armée vint bientôt sous nos murs pour châtier les coupables et un jour je vis flotter la bannière jaune qui nous sommait de nous soumettre ; craignant, avec raison, un massacre général de tous les insurgés, je quittai en temps utile la ville et me cachai sous le nom de Ho ; après la pacification, l'armée s'étant retirée du côté des Monts Yang-yao, j'entrai au service d'un homme du sud, auquel je fis connaître la situation que m'avaient faite malgré moi les événements ; je parvins à le convaincre de ma bonne foi et, toujours sous le nom de Ho, il me fit entrer dans l'administration ; tout d'abord je rendis quelques services dans la région même, puis, comme je sus me faire apprécier, on me confia des missions plus importantes et plus éloignées ; c'est ainsi que je viens pour la seconde fois vous apporter des plis officiels.

Lü lui demanda encore, toujours sans paraître avoir d'arrière-pensée :

— Et dans quel famille avez-vous pris votre honorable épouse ?

Fan se mit alors à pleurer et dit :

— Au temps où j'étais parmi les rebelles j'eus en partage, à la suite d'un pillage, une jeune fille, fille d'un haut fonctionnaire ; à l'entrée de l'hiver, je devais faire consacrer

Contes chinois

notre union et en faire ma femme légitime, la ville fut prise et nous fûmes séparés. Mais, un lien subsistait entre nous : l'engagement solennel de ne point nous marier jusqu'à la fin de nos jours ; je l'ai cherchée en vain, elle avait disparu. Alors j'ai fait venir auprès de moi ma vieille mère, je ne me suis point marié et, si l'on compte une concubine, ma famille, avec ma mère et moi se compose en tout de trois personnes.

La fin de sa réponse se perdit dans les sanglots. Lü, touché de cette fidélité, le fit entrer dans la salle voisine, où il retrouva celle qu'il pleurait. Il resta encore quelques jours chez Lü, puis repartit pour Canton, avec sa femme légitime.

Un an après, Lü prit sa retraite, et une fois toutes les formalités accomplies, il alla rejoindre les époux à Canton et partit avec eux pour la capitale ; là, il obtint pour son gendre sa succession dans son grade et un poste dans la région, entre le Fleuve Jaune et le Yangtze.

@

Chapitre II

AMOUR PRÉDESTINÉ ¹ Shang-Féi-Ying

Dans la capitale ², rue de la Pitié Filiale, deux fonctionnaires habitaient une même maison, l'un, nommé Hsing, était Chich-hsien ³, l'autre nommé Shan, était juge (T'ai-Kuan). La femme de Hsing était la sœur puînée de Shan ; ce dernier avait un fils nommé Fu, et Hsing une fille nommée mademoiselle Printemps (Ch'un-niang) ; les enfants

¹ Ch'ing Yuan-lei.

² *Ching-Shih*, le Kinsay de Marco Polo, ce terme générique désigne maintenant Pékin, mais correspond ici, sans doute, non à Lin-an dont il est parlé à la fin de ce récit, mais à la capitale des Sung du nord, Pien-liang, maintenant K'ai Pêng Fu (Honan).

³ Chih-hsein, littéralement celui qui connaît le district ; magistrat départemental ; ses fonctions sont du second degré de la septième classe ; dans toute cette histoire il y a un excès de formalisme qui en rend la lecture assez pénible ; bien que la plupart des titres se retrouvent dans Mayers, je n'oserai pas affirmer que sous les Sung ils correspondissent exactement aux fonctions actuelles.

Contes chinois

étaient à peu près du même âge, et dès le berceau les parents s'étaient promis de les marier ensemble.

Pendant l'été de l'année 1126 ¹, Hsing était parti avec sa famille pour Lhun-yang hsien, dans le district de Têng-chou (Honan) où l'appelaient ses fonctions de magistrat départemental ; de son côté, Shan dans son pays natal Yang-chou (préfecture du Kiangsu) attendait la vacance d'un poste de juge qui lui avait été promis. Pendant l'hiver qui suivrait l'installation définitive des parents on était convenu de procéder au mariage des enfants. Sur ces entrefaites la maison de Hsing fut assaillie par une bande de brigands qui laissant les parents pour morts enlevèrent la jeune fille ; ils emmenèrent celle-ci à Ch'üan chou (province du Kuangsi, préfecture de Kuei-lin) ; là, ils la vendirent au directeur ² d'une troupe de chanteuses, nommé Yang-Yu.

Au moment où s'ouvre réellement ce récit, Mlle Printemps était depuis dix ans la pensionnaire de cet établissement ; son instruction y avait été des plus soignées, elle connaissait bien ses classiques, les entretiens de Confucius ³, le livre des Mineurs ⁴, les annales canoniques ⁵ et les Odes ⁶, elle tournait gentiment une pièce de vers ; sa directrice lui avait enseigné la musique où elle se montrait artiste consommée ; aussi la faisait-on venir à toutes les réunions ; elle savait les égayer par ses talents, excellait surtout à donner un tour nouveau à des poésies anciennes, tout le pays raffolait d'elle ; d'ailleurs ses qualités physiques ne le cédaient en rien à ses talents ; sa tournure, sa figure, tout en elle était charmant, et, n'était qu'elle était un peu prompte à se moquer des

¹ Année *Ping-wu* de l'empereur *Hsüan-Ho*. Hsüan-Ho est le dernier des sept différents noms de règne de l'empereur Hui Tsung qui régna de 1101 à 1126. Ce souverain fut le dernier en réalité de la dynastie des Sung du Nord, son successeur n'ayant occupé le trône que quelques mois ; cette dynastie de 960 à 1126 a fourni neuf empereurs.

² Ch'ang-chia. Ch'ang signifie chanteuse et femme de mauvaise vie. Chia — famille. Le dictionnaire Giles, malgré la pudeur britannique, traduit ce mot beaucoup plus brutalement.

³ Yü.

⁴ Méng.

⁵ Shu.

⁶ Shih.

Contes chinois

gens, ses manières étaient pleines de distinction ; aussi était-elle fort appréciée de la noblesse, des hauts fonctionnaires et des officiers.

Le juge Shan avait été appelé de l'autre côté du fleuve (Yangtze) par sa nomination à un poste de classe supérieure ; il avait ainsi perdu le contact avec Hsing, et ne recevait plus de ses nouvelles. Son fils, M. Fus faisait petit à petit son chemin, grâce à la protection paternelle ; pour le moment il était à Sseu-hu ¹ du département de Ch'üan-chou ; il n'avait guère dans le département, qu'un seul camarade dont la classe et l'âge se rapprochassent du sien, c'était le Sseu li ² jeune comme lui. Fu avait vu la jeune femme, et en était très épris, mais il n'y avait pas moyen de satisfaire sa passion ; tout d'abord, le Sseu-li en était également amoureux, et l'amitié passait avant l'amour, puis il craignait de s'attirer la colère du Préfet ³, homme très sévère et très redouté dans le pays ; il n'avait donc jamais osé encore demander à la jeune femme ses faveurs. Au bout de deux ans, le préfet fut changé ; le nouveau fonctionnaire se trouva avoir été autrefois collègue du Sseu-li, ce dernier lui offrit à son passage un dîner, auquel il invita son ami Fu ; Yang-yü, c'était le nom de guerre de Mlle Printemps, était naturellement de la fête ; elle en fit si bien les honneurs que les autres convives, tout à fait gris, se mirent à vomir et durent aller se reposer dans le cabinet de travail. Fu, qui avait conservé sa tête, leur fit apporter de l'eau chaude à boire par Yü, puis la pria de venir lui tenir compagnie. Épris comme il l'était, il avait depuis longtemps admiré sa beauté et l'idée lui était venue qu'elle devait être d'une origine supérieure à celle des femmes de sa classe ; il profita de son tête-à-tête pour l'interroger à ce sujet. Yü rougit tout d'abord, puis devint subitement grave :

¹ Sseu-hu. Sseu signifie d'une façon générale examiner, contrôler. Hu : porte, maison, par extension, famille, population, et par suite capitation, taxe ; c'est un service des finances, mais ce titre ne figure pas dans Mayers.

² Sseu, voir plus haut ; Lice qui est juste. — Giles traduit par juge. Ce titre ne figure pas dans Mayers.

³ T'ai-shou, titre épistolaire du Chih-Fu ou préfet (classe 4e) ; ce fonctionnaire commande une préfecture.

Contes chinois

— J'appartiens, en effet, lui dit-elle, à une famille de fonctionnaires, et ce n'est pas la Vieille que vous connaissez qui m'a donné le jour.

Fu lui demanda alors le nom de la famille de son père ¹. Yü lui dit en pleurant :

— Mon nom de famille, celui que je portais autrefois est Hsing, j'habitais alors la capitale, dans la rue de la Pitié Filiale ; dès l'enfance j'avais été promise en mariage au fils de mon oncle maternel, mais mon père fut nommé administrateur du district de Shun-yang, dans le département de Têng ; là, nous fûmes assaillis par des brigands qui, après avoir tué mon père et ma mère, m'enlevèrent et vinrent me vendre ici.

Fu la pressa alors de lui donner plus amples détails sur le reste de sa famille.

— Mon oncle, continua-t-elle, s'appelait Shan, il venait d'être nommé juge du département de Yang, son fils portait le nom de Fu. Sont-ils vivants ou morts ? je n'en sais rien hélas !

et elle fondit en larmes. Fu était maintenant bien sûr qu'elle était Mlle Printemps ; mais il n'en fit rien paraître, et feignit de vouloir la consoler en lui disant :

— Mais maintenant vous avez de riches parures, une nourriture exquise, il me semble difficile que vous puissiez désirer quelque chose de plus.

— Toutes les jeunes filles désirent avoir une famille ; si j'épousais un homme du peuple, dussé-je porter une chemise de calicot, avoir peu ou point de couvertures à mon lit,

¹ Le texte porte toujours pour chaque personne au lieu du nom le grade ; nous avons remplacé partout Sseu-hu par Fu, etc... ; si cette substitution change un peu le caractère nettement hiérarchique et administratif du texte, elle en facilite au moins la lecture. Comme exemple le mot père que nous venons d'écrire figure dans le texte comme Fu-huan-hsing ; Yü ayant dit qu'elle était réellement d'une famille (Tsu) de gens en place (Huan) son interlocuteur lui demande le nom de famille (Hsing) de son père (Fu) sans oublier d'y accoler l'épithète (Huan) (dignitaire). Ces détails, qui pourraient se traduire en allemand, Kanz lei-styl, sont ennuyeux et inutiles en français.

Contes chinois

manger des fèves et boire de l'eau, il me semble que je ferais une bonne épouse, au lieu de cela quelle est ma vie, « Accueillir les hôtes qui viennent et raccompagner ceux qui s'en vont ¹ » voilà le cours de l'amour pour moi.

Fu sentait bien que ce qu'elle disait là sortait d'un cœur sincère, mais il jugea que le moment n'était pas encore venu pour lui de parler, le lieu ne lui paraissant pas propice. Il organisa quelques jours après une réception intime à laquelle il invita le Sseu-li ; Yung-yü fut priée simplement de venir embellir la fête, mais lorsqu'elle fut là, au lieu de la serrer de près et de la traiter familièrement comme à l'habitude, il prit un air grave et ému et lui dit :

— L'autre soir, vous m'avez confié que vous voudriez bien devenir la femme légitime d'un homme du peuple, que ce serait là votre rêve. Eh bien ! je suis en deuil de mon épouse, la place d'honneur, à mon foyer, est vide, voulez-vous consentir à l'occuper et à me suivre ?

— Mon rêve, répondit-elle, serait, comme vous l'avez dit, d'échapper à la vie de débauche que je mène, mais pourriez-vous m'amener à vos parents, m'accepteraient-ils comme femme de fonctionnaire ² ? répondez et décidez vous-même.

Pour toute réponse Fu lui tendit les lettres de son père à lui, elles disaient en substance que lui Shan était satisfait et content, mais que Hsing s'était montré plus sévère ; son beau-frère qui avait maintenant la noblesse héréditaire ³ était Sseu-ch'êng Wu ⁴, il avait passé le fleuve

¹ Citation empruntée à l'Invariable Milieu, deuxième livre canonique ou deuxième ordre.

² Ju-jên, titre de la femme d'un fonctionnaire de la septième classe (première et deuxième section), même observation que plus haut.

³ Wan, noblesse héréditaire de cinquième classe ; ce titre est traduit quelquefois, dans les journaux surtout, par baron ; la noblesse est héréditaire pendant un nombre de générations fixées par le brevet, et qui varie depuis 26 pour la 1e classe jusqu'à une pour la 8e.

⁴ Ce titre ne figure pas dans Mayers.

Contes chinois

et résidait actuellement à Lin-an ¹. Shan avait de fréquents rapports avec lui.

Shan, promu au grade Lang-Kuan ², avait dû instruire une affaire assez importante, et Hsing lui avait demandé d'apporter en personne le dossier à la cour. En revenant il devait passer par Ch'üan-chou ; son fils lui avait fait part de son intention d'épouser celle qui lui avait été autrefois promise. Shan avait écrit de son côté à Hsing, qui avait été très heureux et promettait de venir également, il devait rejoindre Shan à Ch'üan-chou presque en même temps que sa lettre. Fu prévint en hâte son ami le Sseu-li, le priant d'avertir Yü, mais en lui recommandant le secret. Shan dit simplement à son fils :

— Je suis très heureux de ce qui arrive, d'ailleurs c'était la destinée et nul ne saurait aller contre.

Toute la journée Fu fut agité et inquiet, il craignait quelque contretemps ou quelque changement d'avis chez les parents. Ce qui le rassurait c'est qu'il voyait le cuisinier vaquer avec soin aux préparatifs du repas. Enfin il vit venir un homme qui, quoique âgé déjà, avait conservé une tournure jeune et robuste, du premier coup il devina qui ce devait être, et compris que rien ne s'opposait plus à ce que la destinée s'accomplît.

Quand tout le monde fut réuni pour le repas, Shan s'adressant à Yü lui dit :

— Maintenant Mademoiselle que vous voilà Hsien-ch'un ³, je suis bien embarrassé pour pouvoir vous apporter un présent.

¹ L'enlèvement de Mlle Printemps ayant eu lieu en 1126 et ceci se passant dix ans après, c'est-à-dire en 1136, Lin-an était la capitale de l'empire de la dynastie des Sung du Sud, ayant choisi cette ville pour leur résidence impériale en 1129.

² Probablement premier secrétaire d'un ministère (5e classe, 2e section).

³ D'après Mayers Hsien-ch'un est le titre des filles de princes impériaux de 4e classe, mais le protocole en usage actuellement est celui de la dynastie actuelle établi par l'empereur Tien-ming (1616-1656). Hsing a été annobli dans les premières années de la dynastie des Sung du Nord avant que les distinctions mongoles et ensuite mandchoues n'aient bouleversé la constitution féodale ; il faudrait des recherches spéciales pour retrouver la correspondance de ces titres.

Contes chinois

— Je vous suis dévouée, répondit Yû, corps et âme, et les bienfaits dont Votre Excellence m'a comblée lui donnent, pour ainsi dire, droit de vie et de mort sur moi. Que venez-vous parler de présent, quand tout mon sang vous appartient.

Alors l'invité inconnu se leva et dit :

— Je savais trouver dans ce pays le fils de mon frère, maintenant j'y trouve avec joie celle qui sera, j'en suis sûre, la digne épouse d'un magistrat plein d'avenir.

L'étiquette exigeait alors les saluts et politesses réglementaires, mais dès que ce cérémonial fut accompli, on passa dans les appartements intérieurs, pour être tout à la joie ; Fu invita son camarade le Sseu-li à venir partager leur bonheur intime. Les quatre hommes et la jeune fille restèrent à causer jusqu'à l'aube naissante. Au matin, on se sépara pour aller chacun à ses affaires, mais auparavant on envoya un mot aux directeurs de la troupe pour les avertir du changement de situation de leur pensionnaire. Ceux-ci furent stupéfaits de ce coup inattendu ; le mari et la femme vinrent en pleurant et en gémissant faire leurs doléances ; pendant plus de dix années, disaient-ils, ils avaient nourri et instruit cette enfant avec affection, ils avaient fait, sans compter, des dépenses considérables, et leur cœur se brisait à l'idée de s'en séparer. Mlle Printemps se levant toute droite leur dit :

— Oui, vous m'avez nourrie et instruite pendant plus de dix années, mais vous ne comptez pas tout ce que je vous ai rapporté ; vous êtes en reste avec moi, car c'est bel et bien moi qui vous ai nourris ;

le vieux et la vieille pleurèrent et gémissaient de plus belle. Shan agacé leur dit vertement leur fait, et les mit dehors, les invitant toutefois à passer chez le trésorier en s'en allant ; ils quittèrent la pièce humbles et obséquieux.

Contes chinois

En rentrant à la résidence on s'occupa de la cérémonie ; le Sseu-li remplit les fonctions d'*intermédiaire*¹, Hsing celle d'hôte. Tout s'accomplit suivant les rites. Lorsque le temps imposé par la tradition à la vie retirée fut écoulé, Ch'un-niang dit à son mari :

— Au temps de ma vie de débauches j'avais une collègue pour laquelle j'étais comme une sœur aînée d'adoption, nous avons l'une pour l'autre une affection sans bornes ; maintenant que je vais partir et que je ne dois plus la revoir jamais, je voudrais passer quelques instants avec elle et lui faire mes adieux.

Fu lui dit :

— Cette démarche est bien difficile, car vous aurez de la peine à vous cacher et la chose se répandra dans le pays, voyez s'il n'y a pas moyen, tout en satisfaisant votre désir, d'éviter un scandale.

Ch'un-niang alors fit préparer dans la salle de réception un repas comme si l'on attendait une dizaine de convives et elle fit commander la troupe des chanteuses ; parmi celles-ci vint *Fleur de prunier* (Li-ying), celle que Ch'un-niang appelait sa sœur cadette, et ce nom n'avait rien d'exagéré, car Ying, d'une exquise beauté naturelle, avait été instruite par Yü comme par une sœur aînée. Pleine d'émotion elle saisit la main de Ch'un-niang et lui dit :

— Ma sœur aînée va maintenant sur les nuages bleus s'envoler dans l'air pur tandis que moi, je vais rester sur la terre dans la boue dont je ne pourrai jamais espérer sortir.

Elle ne put continuer suffoquée par les sanglots. Ying était renommée pour son habileté dans les travaux à l'aiguille.

¹ *Mei*. Les mariages chinois se font toujours par intermédiaire. On y donne aussi à celui-ci le nom de Fa (Taillé, coupé). « Comment faites-vous, dit un classique, pour tailler un manche de hache ? vous employez forcément une autre hache, de même pour un mariage vous avez besoin d'un intermédiaire pour arranger les choses entre les deux parties. »

Contes chinois

— Mon mari, dit Ch'un-niang, manque précisément dans sa maison d'une personne habile à manier le fil et l'aiguille, si tu voulais prendre cette place, nous ne serions pas séparées.

— Déjà, répondit Ying, parmi les gens de ma classe il est de règle qu'une sœur cadette cède le pas à son aînée, combien plus grande est encore la distance qui nous sépare : le nuage et la boue sont moins éloignés. La position de concubine que tu m'offres, toi la femme légitime, ne rapprochera pas les distances ; c'est une charité déguisée pour m'arracher à la vie de débauches qui m'entoure comme un filet. Néanmoins tu connais mes talents à l'aiguille, et si tu crois que ma faible habileté puisse rendre des services dans la maison, je l'accepte avec reconnaissance comme devant être mon salut.

Ch'un-niang alla reporter à Fu ces paroles et lui demander la permission de racheter sa sœur. Fu n'osa pas prendre la chose sur lui et ils allèrent implorer Shan ; celui-ci se fit conter l'affaire en détails et commença par la désapprouver :

— Je puis bien, et c'est mon devoir, recueillir des parents égarés, mais de là à m'intéresser à des étrangers, il y a une grande différence et je ne saurais y consentir.

Fu, un peu troublé par ce refus, fit timidement observer qu'il aimait la jeune Li et que, s'il la prenait pour concubine, elle deviendrait une parente. Le père se laissa fléchir et consentit. Au bout d'une année, Li donna le jour à un garçon que Ch'un-niang adopta et fit élever comme son fils ; on lui donna le nom ¹ de Fei-ying et le prénom ² de T'eng-shih.

La carrière de Fu se poursuivit brillante ; son mérite et son zèle le firent avancer aux plus hautes charges. En 1155 ³, il mit son père au

¹ Ming.

² Tzeu.

³ Année *Yi-hai* de Shao-Hsing. Shao-Hsing (1131-1163) est le deuxième nom de règne de Kao-Tsung, premier empereur de la dynastie des Sung du Sud. Il occupa le trône de 1127 à 1131, sous le nom de Chien-Yen, puis de 1131 à 1163, sous le nom précité.

tombeau suivant les rites traditionnels ; toute la famille prit part aux sacrifices dans une union qui ne fut jamais troublée.

@

Chapitre III

AMOURS SECRETS ¹ Chang Yu-ch'ien

Dans l'est du Chehkiang habitaient non loin l'un de l'autre deux hommes nommés, l'un Chang Chung-fu, l'autre Lo Jên-ch'ing. Chang était d'une famille de fonctionnaires, mais pauvres, Lo d'une famille obscure, mais parvenue à une belle fortune.

Pendant le règne de Tuan-P'ing de la dynastie des Sung ², ils eurent chacun le même jour un enfant ; Chang, un fils qui reçut les prénoms de Yu-Ch'ien, Lo, une fille qui fut nommée Hsi. Lorsque Hsi commença à être en âge d'étudier, on l'envoya partager les leçons du fils Chang ; les gens avaient coutume de dire en plaisantant que, nés le même jour, ils devraient se marier ensemble. C'était bien ce qu'avaient secrètement décidé entre eux les deux jeunes gens. Par un engagement solennel, ils s'étaient liés l'un à l'autre sous la foi des serments, ils ne désespéraient pas de rendre cet engagement public, fussent-ils être déjà vieux ; mais, en attendant, ils avaient résolu de tenir leurs deux familles dans l'ignorance de leur pacte.

Il y avait déjà dix ans qu'ils s'étaient ainsi fiancés en secret dans la partie est du cabinet de travail, sous un pied de grenadier ; à ce moment, on cessa d'envoyer la jeune fille assister aux leçons, c'est en vain, que le fils Chang multipliait ses visites chez Lo, la porte des appartements privés était toujours close, son œil sondait en vain la profondeur des salles et des corridors ; la jeune fille était toujours

¹ Ch'ing sseu-lei.

² Tuan-P'ing (1234 à 1237), troisième nom de règne de Li Tsung, 6e empereur des Sung du Sud ; a régné sous huit appellations de 1225 à 1265.

Contes chinois

invisible. L'hiver arriva. Poète à ses heures, Chang exprima ses chagrins en vers ; le sens général d'une de ses compositions était le suivant :

« Nés la même année et le même jour, camarades dans leurs études, quels êtres humains ressemblaient plus aux oiseaux mystiques ¹. Hélas, sous le grenadier, ne viendra plus la paire des canards mandarins ² ; on les a chassés les pauvres oiseaux, on a séparé les inséparables ! Voilà une année que je ne puis arriver à lire un livre dans la salle de travail, que je ne puis fixer mon esprit sur un sujet quelconque, le matin comme le soir, je brûle de l'encens en l'honneur de l'absente ; malgré nos vœux, malgré nos serments, nous sommes séparés.

Les jours passaient sans qu'il la vît jamais.

« Jadis, écrivait-il encore, un amant séparé de celle qu'il aimait confia sa triste peine aux fleurs d'un prunier, les pétales s'envolèrent et portèrent sa plainte jusqu'à sa mie.

Un jour la servante vint le prévenir que le prunier devant le cabinet de travail entrouvrait ses premières fleurs ; il courut leur confier son amour les pétales s'envolèrent, mais nulle réponse ne vint.

Cette année là il dut accompagner son père que son service appelait au siège du gouvernement de la province, ils résidèrent dans un pavillon servant de bureau au préfet, et restèrent là deux années entières. A son retour Mlle Lo lui envoya, par sa servante, un coffret renfermant dix pièces d'or et une graine de l'arbre à chapelets ³ ;

¹ Luan Huang : le Luan est un oiseau fabuleux ; le Huang est le phénix femelle, par opposition au Fêng, phénix mâle ; on trouve généralement Luan-Fêng ou Fêng-Huan : associés pour représenter le principe mâle et femelle, le mariage.

² Yüan-yang, canards mandarins mâle et femelle, emblème de la fidélité conjugale.

³ *Abrus precatorius* (Légumineuse). Hsiang-ssù tzù, ce nom en chinois signifie *Pensez l'un à l'autre*. Connues dans les Indes sous le nom de *rati*, ses graines sont employées pour confectionner des rosaires. Elles servent aux indigènes pour peser l'or et les pierres précieuses. Cette plante servirait également, par les mouvements de ses feuilles, à prédire 48 heures à l'avance les changements de temps, les tremblements de terre, etc... (Dictionnaire pratique d'horticulture par Nicholson, traduit par Mottet. 1892-1893).

Contes chinois

grande fut sa joie, il chargea la servante de supplier sa maîtresse de lui fixer un rendez-vous.

« Un matin, sans la voir, écrivait-il, compte pour trois automnes, pour plus de trois automnes. Je suis à la fois triste et joyeux ; triste par ce que l'or ne pourrait me servir à acheter un peu de joie, joyeux parce que j'ai la graine, la graine qui signifie que notre amour ne cessera pas même avec la mort,

et il rejeta dans un coin les pièces d'or inutiles. Sa mère qui l'observait avec soin, comprit qu'il aimait la fille de Lo et elle dépêcha au village une vieille femme pour tâter le terrain. Le père et la mère de la jeune fille répondirent qu'ils ne sauraient s'engager, étant donnée la situation de fortune très précaire du jeune homme ; si cependant il était classé dans les premiers aux examens et obtenait un bon poste, on pourrait alors en reparler.

L'année suivante, le père et le fils repartirent pour se rendre auprès du préfet et furent employés à la transmission des dépêches entre la capitale et le chef-lieu du Chehkiang ; leur absence dura encore deux ans et à son retour le fils Chang apprit que Mlle Lo avait accepté d'être fiancée à un jeune homme du pays même, nommé Hsin. Il en fut profondément affligé.

« Devant les dieux qui sont au ciel, devant ceux qui sont sur terre, nous avons fait des vœux vastes comme les mers, prononcé des serments inébranlables comme des montagnes, chaque mot en est encore écrit, mais il n'a plus de sens ; deux printemps se sont écoulés depuis que j'ai rejeté les pièces d'or dans un coin, j'ai ouvert le paquet intact encore, elles étaient changées en pièces d'argent. Ah, que ne puis-je tout oublier, moi !

Il envoya au village une vieille femme avec mission d'avoir en secret un entretien avec la jeune fille. Elle y parvint et rapporta la réponse. Elle avait dû accepter ces fiançailles pour obéir à la volonté de ses père et

Contes chinois

mère ; son plus vif désir était de revoir Chang ; elle aimerait mieux une mort immédiate avec lui, qu'une longue vie avec n'importe quel autre homme. Voici ce qu'elle proposait pour arriver à se voir en secret. Derrière le mur extérieur de la propriété des Lo, se trouvait un assez gros bosquet de camélias ¹. Chang, venant vers minuit, s'aiderait des branches et arriverait ainsi facilement au sommet du mur ; une servante l'attendrait de l'autre côté avec une échelle de bambou, grâce à laquelle il descendrait pour pénétrer ensuite dans la maison. Trois soirs de suite, Chang se rendit au rendez-vous, mais il attendit en vain pendant la nuit entière ; il ne vit ni servante, ni échelle.

« A travers les camélias, écrivait-il, je ne vois venir que le souffle du vent d'est roulant les nuages qui s'amoncellent sur la montagne ; seul avec la lune, je rêve et je pleure dans la rosée.

Il renvoya alors la vieille en mission et elle lui rapporta les paroles de la bien-aimée. Ces trois nuits lui avaient paru terribles, elle n'avait pu ni dormir, ni goûter le moindre repos, le sachant si près d'elle. Pour éviter une attaque aussi pénible, voici ce qu'il y aurait lieu de faire. Chang viendrait le soir et, à l'aide de lanternes accrochées au mur, on lui ferait connaître la possibilité ou l'impossibilité de le recevoir. Dans le cas où ce serait possible, l'échelle serait contre le mur, on l'attendrait en bas pour le conduire dans une salle de l'étage supérieur où ils pourraient être tout à leur amour ; trois lanternes indiqueraient qu'on l'attend, une seule qu'on ne peut le recevoir. Ainsi fut fait, et les amants purent se voir assez fréquemment, généralement deux nuits de suite avec un intervalle de deux nuits. Cette douce existence dura un mois environ. Mais, hélas ! un jour Chang fut averti par son père qu'il eût à se tenir prêt pour partir sous peu avec lui, afin de se rendre auprès du gouverneur du Hupeh. Il fit part à sa bien-aimée de la triste nouvelle ; longtemps ils pleurèrent ensemble en silence ; elle lui fit de riches présents, puis elle lui dit :

¹ Shan-ch'a, *camellia japonica*.

Contes chinois

— Le moment de mon mariage avec Hsin n'est pas encore tout à fait proche, j'espère qu'avant ce jour tu seras revenu du nord et que de brillants examens t'auront assuré une fonction qui te permette de demander ma main ; s'il en était autrement, je me jetterais dans le puits de la maison et nous serions unis dans une autre vie.

Chang partit avec son père pour le Hupeh et profita de son séjour au siège du gouvernement provincial pour faire ses compositions. Un jour, il revint, en passant, au pays et Mlle Lo étant par hasard sortie, bien que la saison ne fût pas favorable, elle entendit parler de son retour ; elle lui envoya de suite une suivante, afin de lui donner rendez-vous pour le soir même. Elle lui écrivait et lui confiait ses inquiétudes mortelles, elle avait consulté le sort et les réponses étaient peu favorables. Hsin avait quelque méfiance et pressait les parents d'en finir. Leurs rendez-vous, dans ces conditions, devenaient difficiles et dangereux, nuit et jour elle pensait à lui, son amour était profond et elle ne savait comment briser les liens antérieurs, ou empêcher ce mariage détesté autrement que par la mort. Chang vint le soir comme elle l'en avait prié. Leur réunion fut pleine à la fois de joie et de tristesse. Comment empêcher le mariage avec Hsin ? Chang devait repartir de suite pour le Hupeh et il ne voyait pas comment il pourrait avancer son retour ; cette nuit passée ensemble serait forcément la dernière pour de longs mois.

— Profitons-en donc, disait la jeune fille, et réjouissons-nous, car ce sera peut-être la dernière de toutes. L'idée de mourir ne m'effraie ni ne m'attriste ; toi, tu es jeune et plein de talent, un avenir brillant t'attend et tu parviendras aux plus hautes fonctions, aussi je n'ai pas le droit de te demander de mourir avec moi comme faisaient les amants du temps jadis.

Longtemps ils pleurèrent, assis en face l'un de l'autre ; Chang aussi avait consulté le sort, mais il n'avait pu trouver d'interprétation. Leur entrevue fut ainsi mêlée de douceur et d'amertume, elle l'accompagna jusqu'au mur et il repartit.

Contes chinois

Le temps passa et il ne revint pas. Les parents de la jeune fille avaient en effet, surpris leur conversation et, au moment où Chang franchissait le mur, ils l'avaient fait arrêter et conduire en prison. Quant à la jeune fille, un serviteur ne la quittait jamais, de peur qu'elle ne mît à exécution son projet de suicide.

Chang était donc en prison ; le magistrat, qui connaissait sa grande valeur, était bien disposé en sa faveur et l'eût volontiers relâché ; mais la famille Hsin était riche et puissante et exigeait que l'affaire fût régulièrement instruite ; la mère de Chang fit, en toute hâte, prévenir le père, qui alla supplier le gouverneur du Hupeh de vouloir bien user de sa haute influence.

Sur ces entrefaites parut la liste de classement des candidats. Chang arrivait premier avec des notes remarquables, on alla lui annoncer le résultat dans sa prison et cette nouvelle le combla de joie à tous les points de vue : bientôt en effet, on le fit sortir pour l'amener à la salle d'audience où il reçut les félicitations des hauts fonctionnaires ; puis on l'emmena saluer sa mère. Pendant ce temps le préfet, après avoir demandé les ordres de ses supérieurs, et ayant reçu la lettre du gouverneur du Hupeh, dépêchait un exprès au village pour prier la famille Hsin de venir le trouver ; son but était de réconcilier tout le monde. A cet effet, il prit le fils Hsin à part et lui expliqua qu'il paraissait hors de doute que Mlle Lo n'était pas une personne absolument vertueuse et qu'il ne lui serait pas difficile de trouver une autre épouse aussi agréable et aussi bien douée, qu'il était juste que Mlle Lo lui restituât les cadeaux de fiançailles. Hsin salua sans trop rien répondre et le préfet se hâta de faire écrire par le greffier que le jeune homme consentait à se désister ; il écrivit aussi, en secret, à la famille Lo, les engageant à rendre de suite les cadeaux, à retirer leur plainte, et à consacrer enfin par un mariage régulier les serments échangés jadis. La famille Lo se conforma à ces sages avis, ils vinrent tous, et publiquement, dans la salle d'audiences, le magistrat félicita Lo Jen-ching de l'heureux choix qu'il faisait en prenant Chang pour gendre.

Contes chinois

Il y eut une imposante cérémonie, un magnifique banquet ; puis le beau-père invita son gendre à venir provisoirement habiter avec eux. L'année suivante les examens du jeune homme furent également brillants et il obtint un poste, début important d'une longue et heureuse carrière où les deux époux vieillirent ensemble paisibles et honorés.

@